



AVRIL 1981

BIMESTRIEL N° 2

# BRABANT



LEWISBIQUE  
Archives

83

# BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Consellier technique : Guy Cobbaert

Présentation : Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : SOFADI, s.a.

Prix du numéro : 80 F.

Cotisation 1981 (6 numéros) : 350 F.

Siège : rue du Marché-aux-Herbes 61  
1000 Bruxelles

Tél. : (02) 513 07 50

Telex : B BRU B 63 245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :  
000-0385776-07.

**Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.**

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift «Brabant», die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 500 F au C.C.P. 000-0385776-07.

## SOMMAIRE 2 - 1981

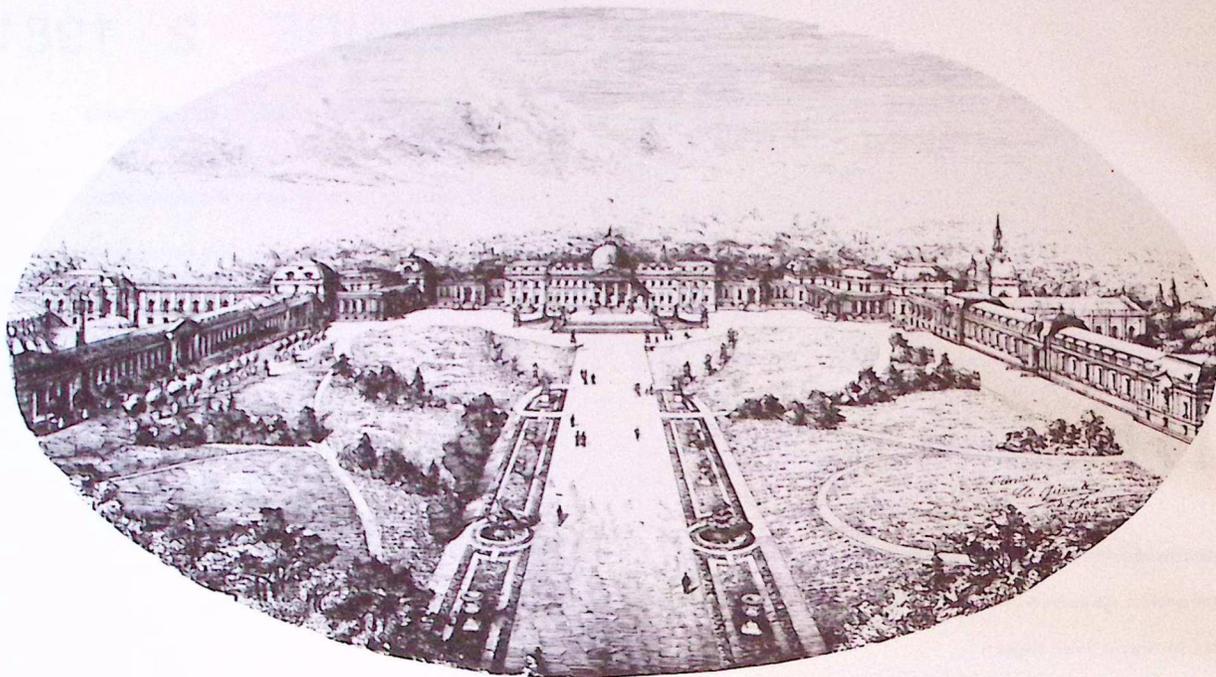
Les serres royales de Laeken, par <b>Evrard Op de Beeck</b>	2
Charles Counhaye, par <b>Pierre Puttemans</b>	10
A Jodoigne-Souveraine, un ébéniste réalise son chef-d'œuvre, par <b>Jean Alexandre</b>	18
Amelgem-Ossel-Hamme, par <b>Gladys Guyot</b>	24
Le Musée de la Vie, par <b>Jacques Belmans</b>	32
La Route Vagabonde (2), par <b>Yves Boyen</b>	36
Des villages qui sont frères jumeaux (3), par <b>Joseph Delmelle</b>	45
Vient de paraître, par <b>Yves Boyen</b>	50
Avis et échos	53
Les manifestations culturelles et populaires	56

### ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Serres royales de Laeken : Archives des Palais Royaux, Georges de Sutter et documents aimablement prêtés par l'auteur ; Charles Counhaye : Maurice Teichmann, Guy Cobbaert, Paul Bijtebier, Christian Dehennin, Yves Auquier et documents aimablement mis à notre disposition par Mlle Thérèse Hoogen et l'auteur ; Un ébéniste réalise son chef-d'œuvre : Guy Cobbaert et Fédération Touristique du Brabant ; Amelgem-Ossel-Hamme : Hubert Depoortere, INBEL, ACTA, Roland Caussin, Georges de Sutter et Claude Georges ; Musée de la Vie : documents aimablement prêtés par le Dr Léon Ectors ; Route Vagabonde : Roland Caussin, Georges de Sutter et Hubert Depoortere ; Villages qui sont frères jumeaux : Guy Cobbaert, C.G.T./Esterhazy, Hubert Depoortere, Willy Caussin, ACTA et INBEL ; Vient de paraître : Collection Georges Renoy ; Avis et Echos : Georges de Sutter, Willy Caussin et Hubert Depoortere.

**Au recto de notre couverture : fièrement plantée sur un tertre et encore entourée de son vieux cimetière, l'église de Sint-Martens-Bodegem est un des édifices religieux les plus typiques parmi ceux situés à l'ouest de Bruxelles. La tour centrale constitue l'ornement principal de ce monument qui se caractérise par un heureux mariage d'éléments relevant du gothique rayonnant et tardif. Les abords du sanctuaire ont gardé un aspect éminemment rustique. (Photo : le Berrurier.)**

**Au verso de notre couverture : le Jardin d'Hiver des Serres Royales de Laeken est sans conteste l'une des œuvres maîtresses de l'architecte Alphonse Balat. Haut de trente mètres pour un diamètre de cinquante-sept mètres, il allie l'élégance à la majesté. Une colonnade, composée de trente-six colonnes doriques, supporte la structure métallique. (Photo : Archives des Palais Royaux.)**



# Les serres royales de Laeken

par Evrard OP de BEECK

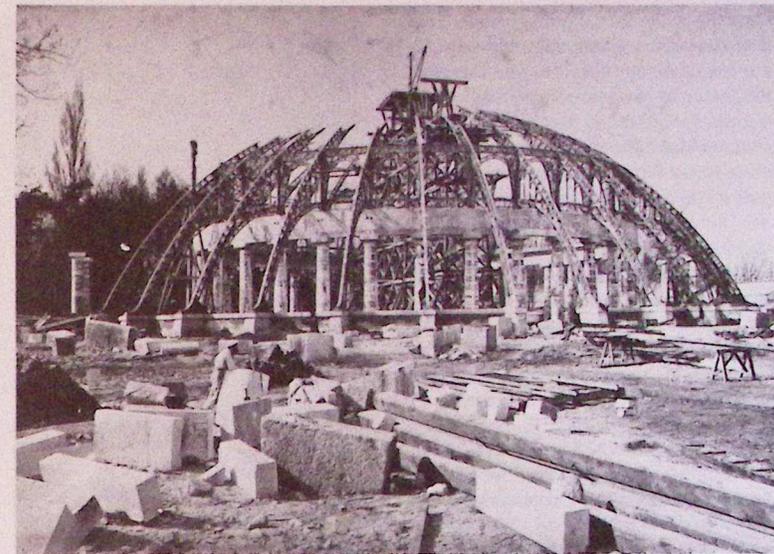
CHACQUE année, lors de l'ouverture des serres royales, un public de plus en plus nombreux se déplace pour venir admirer cette beauté florale. Au cours des années 78 et 79 le nombre de visiteurs s'est élevé jusqu'à plus de 60.000 ! D'autre part, il est de tradition que les Souverains reçoivent, chaque année, un certain nombre de personnalités au cours d'une « garden-party ». A cette occasion, les invités évoluent librement autour de l'Orangerie et dans les serres royales.

Les photos que la presse nous montre à cette occasion donnent certains aspects de la réception royale et de la beauté florale, mais tout cela nous apprend si peu de la structure et de la conception des serres. Et pourtant... Les serres royales forment un ensemble architectural faisant la liaison entre l'Orangerie et le « Pavillon des Palmiers ». Bien que les serres ne datent que d'un siècle, leur origine remonte bien plus loin et est pratiquement parallèle avec l'histoire du Palais et du Domaine.

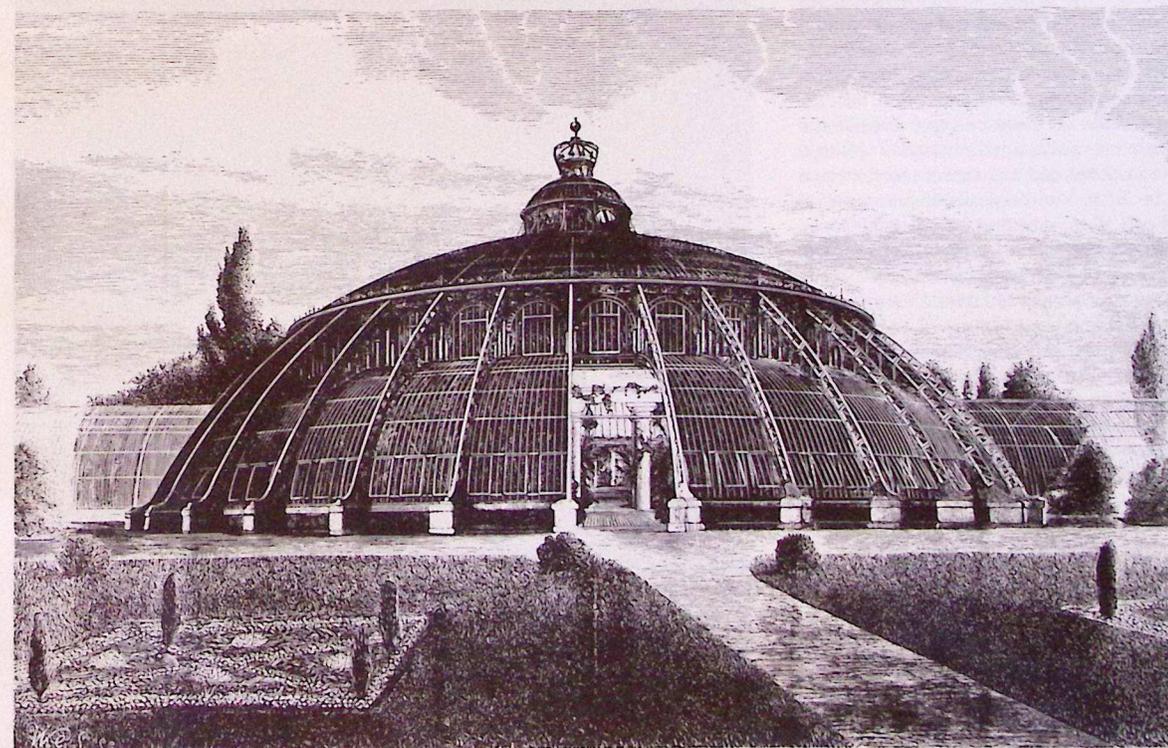
En 1781, les nouveaux gouverneurs généraux de nos provinces acquièrent le domaine de Schoonenberg situé à Laeken et donnent aux architectes Montoyer et Payen l'ordre de construire un château avec Orangerie, serres et même une Tour chinoise ! Conforme à l'esprit de ce temps, on aménage un parc très romantique avec, bien sûr, un Temple dédié à Mars, et, même, de fausses ruines gothiques ! Il est intéressant de savoir qu'à l'emplacement des serres actuelles, se si-

tuait à cette époque une Ménagerie où des fauves et animaux rares vivaient dans des cages en forme de fausses grottes.

Dans le livre remarquable qu'Anne et Paul van Ypersele de Strihou ont consacré à Laeken nous trouvons une description du Parc tel qu'il a dû être à la fin du régime autrichien : « Dans un coin du parc on découvre l'ancre de Vulcain, dieu du feu, ailleurs dans la verdure se dresse la statue de Cérès, déesse de la terre, tandis qu'au milieu de la rivière s'étale l'île d'amour. Non loin de là on aperçoit de fausses ruines à l'aspect gothique. Des serres, une orangerie en forme de pagode et une tour chinoise, imitée de celle de Kew en Angleterre, ajoutent à l'ensemble une note d'exotisme dont les lignes suivantes, tirées d'un ouvrage datant du début du XIXe siècle, montrent combien il était prisé à l'époque : « Lorsqu'elle (la tour) est totalement illuminée en couleurs différentes, ce ta-



En page de gauche : vue perspective du château royal de Laeken et de ses agrandissements, côté de la grille d'honneur.  
Ci-dessus : le Jardin d'Hiver en cours de construction dans le Domaine royal de Laeken.  
Ci-dessous : le Jardin d'Hiver (1875) érigé d'après les plans de l'architecte Alphonse Balat.

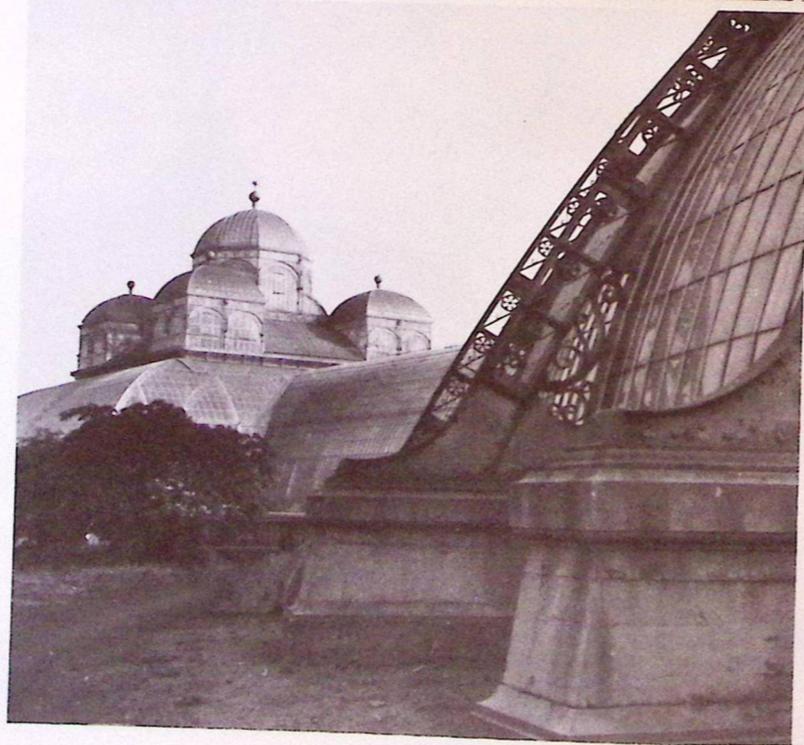
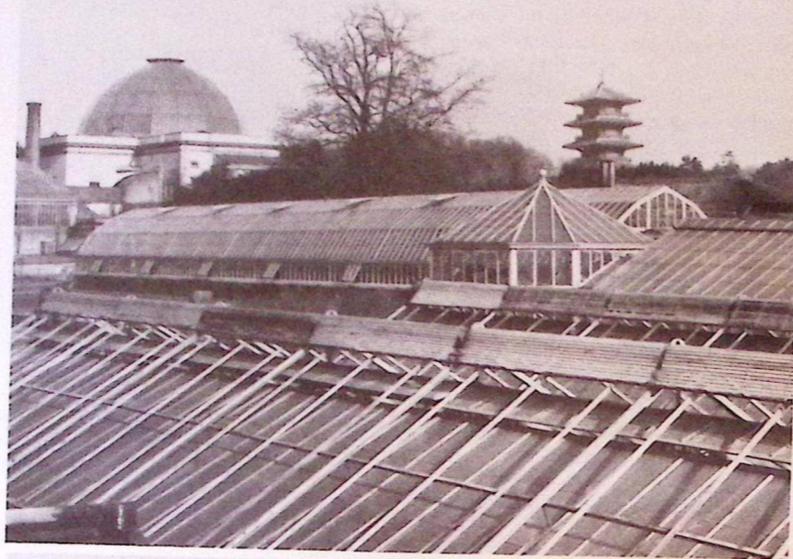


bleau favorisé par le calme d'une belle nuit donnait quelque idée de ces illuminations si vantées et si peu connues en Europe, dont la Chine seule présente le spectacle magnifique et qui était ici représenté avec le plus grand succès du temps des illustres possesseurs de ce charmant séjour ». Vingt ans seulement après sa construction, la Tour chinoise aura disparu et ne suscitera plus que des regrets nostalgiques. Tout à l'entrée du domaine, dans un « morceau de jardin destiné pour l'amusement des Gens de la Ville », se trouvaient disséminés quelques engins de jeux parmi lesquels une roue de la fortune...

Le 14 décembre 1782 on pose la première pierre du Château de Laeken. Les travaux avancent relativement vite, Les travaux avancent relativement vite, Le car déjà pendant l'été de 1784 les gouverneurs généraux peuvent occuper leur demeure. Non seulement ils agrandissent encore le domaine par de nouvelles acquisitions, mais en plus ils font exécuter tout l'aménagement du parc dans le goût romantique de l'époque.

Hélas ! Par suite des événements, les Archiducs se voient obligés de quitter nos provinces en 1794. En 1801, le Château est confisqué par le gouvernement français en exécution des stipulations du traité de Lunéville. Ce qui suit est suffisamment connu : Napoléon ordonne l'acquisition du domaine de Schoonenberg et sauve ainsi le Parc d'un lotissement et le Château d'une démolition ! Car l'ensemble avait été mis en vente le 18 août 1803 et la description parue dans l'Oracle s'avère très intéressante.

« ...L'affiche porte que « Le notaire Pierre-Joseph Caroly vendra publiquement au plus offrant (...) le château de Schoonenberg (...) consistant en un superbe château, temples, tour chinoise, pavillon, hermitage, petit châ-



**En haut de la page** : un aspect parmi tant d'autres des serres royales de Laeken avec dans le fond, la Tour japonaise.

**Ci-contre** : les angles ne manquent pas pour photographier les serres royales.



teau, orangeries, serres, logements pour jardiniers et autres employés, machine à feu, remises, écuries et plusieurs autres bâtiments, jardins anglais et potagers, bois, prairies, terres, canal, bassins, cascade, grotte, fontaine, île, etc., formant ensemble une superficie de 58 hectares, 79 ares et 91 centiares... ».

L'acquéreur, J.B. Terrade avait l'intention de démolir le château et de revendre les matériaux. En somme, il avait déjà commencé au moment où Napoléon ordonna l'acquisition.

Les restaurations commencent. Outre le château, on réaménage également l'Orangerie et les serres et, en 1807, lorsque l'Impératrice Joséphine passe le mois de mai à Laeken, elle fait aménager les serres et s'entoure de plantes exotiques.

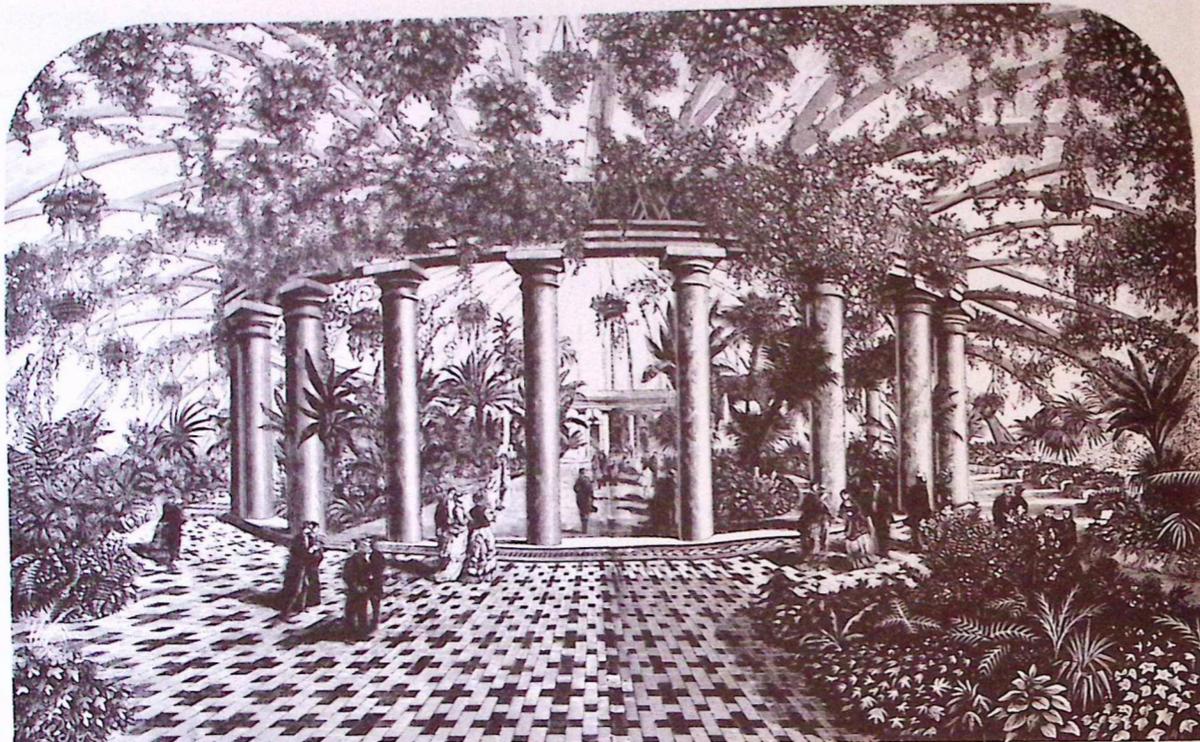
Après 1815, le « Château Impérial de Laeken » et son domaine sont mis à la disposition de Guillaume Ier, Roi des Pays-Bas ; le nouveau propriétaire charge presque immédiatement l'architecte Henry de la construction d'une vaste Orangerie, dans laquelle on intègre un petit Théâtre.

Quand, en 1831, notre premier souverain prend à son tour possession du domaine, il apprécie très vite la beauté du site. Aussi bien Léopold Ier que son successeur agrandissent le domaine par de nouvelles acquisitions, mais c'est surtout Léopold II qui fait exécuter de grands travaux.

Vers 1870, Léopold II donne à Balat l'ordre de construire un complexe de serres. On commença par le jardin d'hiver. Les travaux entamés en 1872 sont achevés en 1876 comme nous l'apprend un médaillon en mosaïque qui se trouve dans la rotonde. Le jardin d'hiver est impressionnant par son architecture : la rotonde a un diamètre de 57 mètres. De grandes colonnes doriques portent une coupole dont la

**En haut de la page** : l'Embarcadère dont les lignes élégantes contrastent avec les formes grandioses qui caractérisent la Serre du Congo et le Jardin d'Hiver

**Ci-contre** : la Serre des Azalées présente des variétés provenant en ordre principal des Indes



Cette gravure datée de 1876 met particulièrement en relief l'étonnante majesté du Jardin d'Hiver.

hauteur s'élève à 30 mètres. Cette coupole est surmontée d'une couronne royale.

Aussi bien la conception que la construction en sont remarquables. Après le succès énorme du « Cristal Palace » à l'Exposition universelle de Londres, les architectes et ingénieurs commencent à expérimenter les constructions métalliques. Le grand essor qu'a pris l'industrie métallurgique ne fait qu'encourager les constructeurs. La combinaison acier-verre telle que Balat l'a élaborée ici relève du chef-d'œuvre. Dans le catalogue de l'exposition « Bruxelles-démolir-construire », on peut lire que, par ses formes, Balat annonce déjà quelque peu l'art nouveau. Vu de l'intérieur, l'aspect est vraiment impressionnant. L'espace a été utilisé de façon optimale et répond à sa double fonction : espace de réception et serre de plantes.

Dans le prolongement du jardin d'hiver

et toujours perpendiculairement à l'Orangerie, Balat aménage encore toute une suite de serres que nous visitons et décrivons successivement. Une des serres les plus importantes est sans doute « l'Eglise de Fer » qui est achevée en 1892. L'ensemble des serres, tel que nous le connaissons, avec les serres de cultures adjacentes, peut être considéré comme achevé à partir de 1902.

A l'extrémité nord de cet ensemble de serres, le roi Léopold II a fait construire le « Pavillon des Palmiers ». De là il avait une vue inoubliable sur la roseraie et sur la vallée artificielle qu'il avait fait aménager. Le Roi désigna l'entrée qui donne sur le « Pavillon des Palmiers » comme « l'entrée de la sacristie ».

Il faisait ainsi allusion à l'église de fer toute proche où il assistait souvent au Saint-Sacrifice. Souvent il y était accompagné de son officier d'ordon-

nance, le chevalier de Sellier de Moranville, à qui nous devons ce détail. Ni le « Pavillon des Palmiers », ni l'« Eglise de Fer » ne font partie de l'ensemble visité par le public. Mais le souci d'être complet nous oblige d'en parler. En effet, après avoir aménagé Laeken en tant que digne résidence royale, le roi Léopold II se retire de plus en plus dans le petit Pavillon des Palmiers. C'est là qu'il passe de vie à trépas, le 17 décembre 1909, auprès de ses plantes et fleurs exotiques qu'il aimait tant.

#### UNE VISITE GUIDÉE

Après cet aperçu historique sur l'Orangerie et les serres, nous voulons vous accompagner à travers les différentes serres.

Nous faisons cette visite en sens opposé de celle accordée habituellement au public. En effet, ayant accédé au

Parc par l'Entrée principale, nous commençons la visite par

#### L'Orangerie

Comme dit plus haut, l'Orangerie existait déjà quand Léopold Ier prit possession du Palais de Laeken. Son successeur se chargea des agrandissements qui doivent être situés en 1876 et en 1892.

Pendant l'hiver, cette vaste salle abrite les orangers et quelques autres variétés qui prennent place dans le parc à la belle saison. Quand la salle est dégagée, elle se prête merveilleusement à des réceptions. Elle a une longueur de nonante-six mètres sur treize de large. Sa hauteur est de huit mètres quarante. Le plafond est exécuté en forme de caissons comme cela se faisait au début du siècle précédent, sous l'influence du classicisme. Les orangers qui trouvent un refuge ici — bien alignés dans des cases en forme de cube — ont tous deux à trois cents ans. Certains exemplaires sont remarquables !

Déjà en 1920, Charles de Bosschère signalait qu'il s'agissait là de la collection la plus remarquable d'Europe. Côté parc, l'Orangerie présente de hautes baies, ainsi qu'une porte d'entrée. Du côté opposé, nous avons accès au Jardin d'Hiver.

#### Jardin d'Hiver

Déjà dans l'historique du complexe, nous avons attiré l'attention sur la valeur architecturale de cette création remarquable. Pour se faire une idée réelle de l'ampleur, il faut l'avoir vu, aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur.

C'est en admirant cet espace qu'on peut se faire une idée de la création de Balat ! Trente-six énormes colonnes en pierre de France, d'un diamètre de 60 cm, soutiennent l'architrave sur laquelle repose toute la structure. Le diamètre mesure pas moins de cinquante-sept mètres et la hauteur est de trente mètres. De l'architrave part la vaste coupole qui est surmontée d'une couronne royale. A l'extérieur, la coupole étonne par sa légèreté et l'élégance de ses lignes. Les éléments constructifs ont été étudiés de sorte qu'ils contribuent à l'élégance et non à l'alourdissement comme dans beau-

coup de cas. La couronne royale coiffe dignement la coupole du Jardin d'Hiver.

Autour de la Rotonde, il y a encore un passage de quinze mètres de large et neuf de haut. L'aspect grandiose fait omettre de regarder les palmiers qui complètent le décor. Ce jardin d'hiver a permis à Léopold II d'abriter quelques arbres très remarquables, notamment deux exemplaires qui proviennent des serres du duc d'Arenberg. Notons cependant que presque chaque arbre a sa petite histoire. Certains ont jusqu'à cent-trente ans, et, pour quelques-uns, on a dû avoir recours à une technique spéciale pour pouvoir les maintenir.

Ainsi, il s'est fait que certains arbres devenaient trop hauts. A été mise au point une technique par laquelle on laissait descendre le palmier d'un ou deux mètres, lui donnant ainsi un nouvel espace vital.

Passant par l'annexe aux palmiers, nous accédons à la Serre du Congo.

#### Serre du Congo

Déjà dans l'annexe, nous pouvons nous former une idée de la richesse et de la diversité des palmiers présents. Du point de vue architectural, la Serre du Congo est moins spectaculaire que le Jardin d'Hiver, mais sa conception n'en est pas moins remarquable. Le toit est formé d'une coupole centrale avec, situées aux quatre coins, quatre petites coupoles latérales. Léopold II avait prévu cet espace pour abriter la flore du Congo qu'il supposait très riche. Mais, quand il constata que la végétation était moins esthétique que prévue, il y abrita une collection unique de palmiers.

Autour de la serre a été aménagé un corridor, où l'on a planté diverses sortes de petites plantes exotiques. En levant les yeux vers la toiture, pour admirer les sommets des palmiers avec cette riche variété de feuillages, nous constatons que le roi Léopold II a fait appliquer çà et là son monogramme.

Un large escalier nous conduit vers une serre située plus bas et dénommée :

#### L'Embarcadère

Pour les visiteurs d'aujourd'hui, cette serre donne accès aux deux serres les

plus impressionnantes : la Serre du Congo et le Jardin d'Hiver.

Pour les visiteurs de jadis, c'était l'endroit où ils retrouvaient leurs cochers, landaus et autres véhicules. Cette serre élégante est très en contraste avec les précédentes ! Ici, nous ne trouvons plus de palmiers impressionnants, mais, par contre, quelques fleurs rarissimes aménagées dans des pots en céramique, ou présentées avec beaucoup de goût. Les géraniums habillent les parois en verre. Ils ne représentent qu'un soupçon des 300 variétés présentes dans le domaine.

Deux statues retiennent notre attention : « l'Aurore » et le « Crépuscule », toutes deux dues au sculpteur Van den Stappe et provenant du Palais du Comte de Flandre, situé rue de la Régence (aujourd'hui siège de la Banque Bruxelles-Lambert).

Une galerie souterraine, appelée parfois « galerie profonde » relie l'Embarcadère à un deuxième complexe de serres, situé à l'extrémité nord du domaine. Le sommet de cette galerie correspond avec le niveau naturel du parc. Ses parois sont habillées de « ficus repens », ce qui lui donne un aspect assez agréable. L'ancien pavillon de Narcisse fait la liaison entre la galerie souterraine et la Grande Galerie d'une part, et la Petite Galerie d'autre part. La Grande Galerie doit son nom à sa longueur : 400 mètres !

Ceci correspond à une féerie florale de même importance, où de nombreuses variétés de géraniums, fuchsias, héliotropes et bougainvilliers se succèdent et se complètent. Ces plantes sont disposées le long des parois et forment un décor unique et multicolore. A la suite de certaines recherches, on est parvenu à avoir des fleurs pendant toute l'année. Le résultat que nous avons pu admirer au mois de novembre est particulièrement remarquable.

C'est en parcourant cette galerie que nous accédons au

#### Pavillon de Narcisse et à la Serre de Diane

En fait, cette Serre est traversée par la galerie, en créant à sa gauche, une Rotonde dédiée à Narcisse et formant



Chaque recoin du Jardin d'Hiver est un sujet d'émerveillement.

à droite un Pavillon consacré à Diane. La construction date de 1892. De part et d'autre, nous pouvons admirer la statue de Narcisse dont la blancheur contraste avec toute la variété de la verdure environnante.

Lui faisant face, la statue de Diane, déesse de la chasse, domine tout le Pavillon. L'aménagement de ce Pavillon a été particulièrement étudié. On dirait qu'on a déroulé au pied de la statue « un tapis de verdure » où çà et là pointent quelques fleurs. Autour de la statue, on trouve des palmiers aux feuillages ou des fougères d'une rare beauté. Ces plantes donnent à la statue un encadrement unique. Nous prenons la galerie qui nous conduit jusqu'à la

#### Serre des Azalées

Au mois de mai, cette Serre étale une beauté incomparable. A ce moment les azalées sont en fleurs. La plupart proviennent des Indes, quelques variétés seulement du Japon. Lors des journées de visites, des fleurs sont disposées de telle façon que les variétés basses alternent avec les variétés plus hautes de sorte qu'une véritable féerie florale est créée.

#### La Serre des Palmiers

Cette Serre est la première lors des visites autorisées. Pour nous, c'est la dernière. Erigée en 1892, elle forme en quelque sorte un deuxième jardin d'hiver. Dans cette serre, on a réuni de nombreuses plantes exotiques, pour lesquelles ont été créées des « conditions de vie idéale ». Les palmiers qui se trouvent ici sont tous des exemplaires assez rares ; nous y trouvons des variétés africaines, d'autres proviennent des Iles Fidji, du Mexique, de Polynésie. Le « Pandanus Utilis » provient de Madagascar.

Un bananier ne pouvait pas manquer à l'appel. Bien qu'il fleurisse et porte des fruits, ceux-ci ne sont pas comestibles ; il n'est, en effet, pas possible de réunir toutes les conditions vitales nécessaires à cet effet. La « Serre des Palmiers » offre sans doute une des plus belles et des plus intéressantes collections d'arbres, de plantes et de fougères tropicales.

Cette collection a été rassemblée par des apports venant de quatre continents, puisque les variétés européennes ne sont pas encore présentes !

L'on voudrait disposer du temps et avoir les moyens d'étudier ces plantes et ces arbres, de noter leurs noms et leurs caractéristiques, et surtout d'admirer leur beauté exotique.

Hélas, nous sommes des profanes dans ce domaine. Nous nous sentons tout petits dans cette Serre éclairée par le maigre soleil d'automne. Et quand nous levons les yeux vers cette voûte de palmiers, nous ne pouvons que faire la réflexion qu'il y a ici probablement autant de variétés que de palmiers ! Cette réflexion annonce un moment de méditation : de la Serre des Palmiers, un escalier conduit vers le Pavillon des Palmiers où le roi Léopold II séjourna souvent et s'éteignit en 1909. Il était le créateur, il était l'âme de ce complexe unique. Admirateur de plantes, il en fit venir des quatre coins du monde. Il fut personnellement à la base de cette collection unique.

Léopold II a aussi voulu que ces serres soient ouvertes au public pendant une période de l'année. Cette tradition a été maintenue par ses successeurs. On constate d'ailleurs que le nombre de visiteurs augmente chaque année. A côté des serres visitées, il y a évidemment encore les serres de cultures, parmi lesquelles il convient de citer une « serre froide ». Il existe encore un jardin où sont cultivées les fleurs nécessaires pour garnir les tables et les salons. Il est compréhensible que ces serres ne soient pas accessibles au public.

Pendant les « journées portes ouvertes » le public suit l'itinéraire suivant : Serre des Palmiers, Serre des Azalées ; puis il emprunte la Grande Galerie, traverse la Serre de Diane et le Pavillon de Narcisse ; par l'escalier il pénètre dans la Galerie Souterraine, il accède à l'Embarcadère, puis en montant l'Escalier d'Honneur, il peut visiter la Serre du Congo et le Jardin d'Hiver. La visite se termine à l'Orangerie.

Avant de clôturer cette visite, nous voulons remercier Monsieur Liebaers, Grand Maréchal de la Cour et le Lieutenant-Colonel BEM Th. de Maere d'Aertrycke, Commandant des Palais Royaux. Nous remercions également Monsieur Van Gorp, Régisseur du Do-



En haut de la page : dans les Serres Royales de Laeken, le monogramme de notre grand roi bâtisseur, Léopold II, est omniprésent.

Ci-dessus : dans la Serre de Diane, cette statue de la déesse est entourée d'une végétation exotique aussi luxuriante que variée.

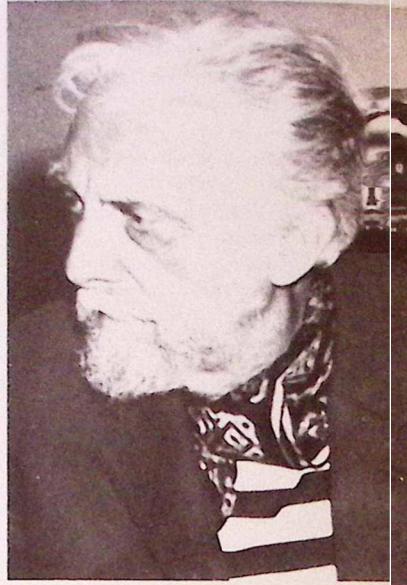
maine Royal qui nous a piloté à travers les serres avec tant d'érudition. Monsieur Van de Woude, Archiviste du Palais Royal, a mis à notre disposition des documents iconographiques de première importance pour lesquels nous lui sommes très reconnaissants. Enfin, nous voulons également remer-

cier M.E. Goedleven, Conseiller-Chef de Service au « Rijksdienst voor Monumenten en Landschappen » pour son aide précieuse.

Pour les jours et heures de visites des serres royales, en 1981, voir plus loin sous la rubrique Avis-Echos.

# Charles Counhaye

par Pierre PUTTEMANS



Ci-dessus : photo de Charles Counhaye prise en 1970. L'artiste avait alors 86 ans. Il devait mourir un an plus tard.  
Ci-dessous : Charles Counhaye réalisa la décoration intérieure du Pavillon des Regies Turques à l'Exposition Universelle de Bruxelles en 1935. Notre document représente un des sujets traités par l'artiste.

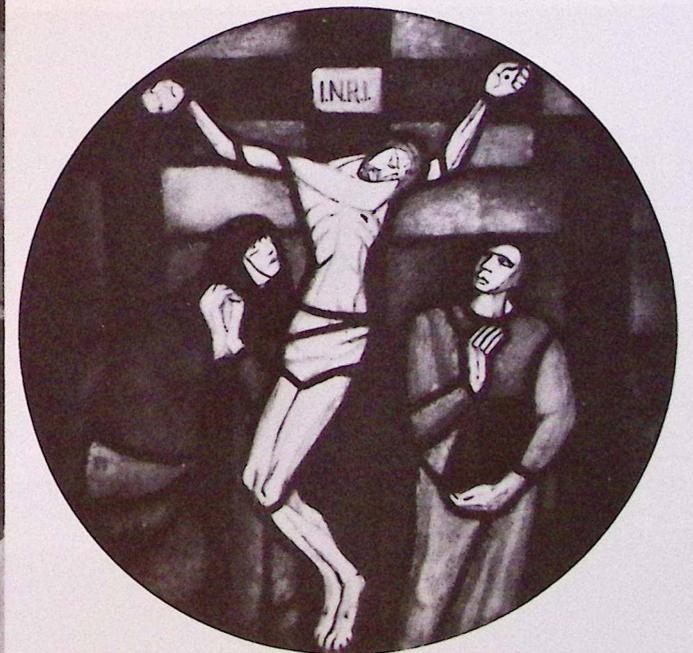


Le cas de Charles Counhaye m'a toujours paru caractériser une certaine confusion qui règne dans les esprits par rapport au développement des mouvements esthétiques. Peu de critiques, en effet, se sont écartés de l'idée que cette histoire était unilatérale, et qu'elle se confondait avec celle de l'avant-garde; or, la notion d'avant-garde est une notion floue, malgré des approches aussi lucides que celle de Benévolo (1). Elle ne s'est généralement exprimée qu'en termes de rupture, même si on peut l'interpréter comme une tentative de médiation pour réduire la distance entre les niveaux culturels, techniques, scientifiques. Il semble qu'une rupture doive succéder à l'autre, qu'elle englobe dans ce nouveau bouleversement; ainsi l'histoire serait-elle celle de paliers successifs, dépourvus de liaison les uns avec les autres, à l'exception de quelques Grands Ancêtres généralement indépendants. Certains mouvements se sont ainsi sabor-

dés eux-mêmes, courageusement, pour céder la place. En dehors des avant-gardes reconcues, répertoriées, quelques esprits indépendants explorent des chemins étroits, des voies périlleuses. Par la suite, cette exploration sera souvent revendiquée par des mouvements qui, à la limite, cherchent tout autre chose. Par ailleurs, les interprètes habituels de notre vie artistique ont souvent décrit les événements selon un schéma régionaliste. L'école de Lathem-Saint-Martin a fait croire que l'expressionnisme était exclusivement flamand; les groupes de La Louvière et de Bruxelles, que le surréalisme belge n'était que wallon ou bruxellois. Pas de place, dans ce schéma, pour un expressionniste wallon ou un surréaliste flamand, dont l'œuvre ne cadrerait pas avec le « tempérament » de sa région d'origine. Nous sommes à la limite du racisme culturel. Wallon d'origine dont la peinture se rattache à l'expressionnisme mais pro-

fondément indépendant, Charles Counhaye, l'« homme seul » (2) appartient précisément à cette catégorie d'artistes qui se dérobe partiellement à une définition d'école, et dont la recherche personnelle constitue, pour l'ensemble de l'avant-garde — des avant-gardes, dirais-je — le ferment d'une constante réévaluation. Le style de Counhaye a peu varié pendant une carrière assez longue, même si l'on peut aisément déceler une évolution vers une méditation plus profonde, une concentration de plus en plus forte du tableau et, en quelque sorte, une bouleversante marche vers la mort. Cependant, la relative constance formelle n'implique pas que la forme soit devenue, pour Counhaye, un problème secondaire ou résolu; mais de toute évidence, elle ne constitue pas la préoccupation centrale ou unique du tableau. En d'autres termes, si la toile reste, selon la formule célèbre de Maurice Denis, « une surface recouverte de couleurs en un certain

Ci-dessous, à gauche : un détail du décor de la page précédente.  
Ci-dessous, à droite : vitrail ornant un monument funéraire du cimetière de Verviers (œuvre réalisée par Charles Counhaye en 1915).





Charles Counhaye : « La vieille dame », aquarelle (38 x 28 cm), signée et datée 1941. Patrimoine Artistique de la Province de Brabant.



Charles Counhaye : « Deux nus de femme », encre de chine (B) (42 cm), signée et datée 1947. Patrimoine Artistique de la Province de Brabant.

ordre assemblées », elle reste un moyen de communication qui ne se contente pas de renvoyer à lui-même. Toute la question de la figuration au XXe siècle ne se réduit évidemment pas à l'opposition entre abstrait ou non, pas plus qu'on ne peut considérer le sujet d'un tableau comme tolérable qu'à condition de n'être traité que comme un support formel secondaire. Toute la querelle sur la peinture de chevalet qui agitera l'avant-garde dès la fin du XIXe siècle porte en réalité, comme Henry Van de Velde l'a souvent démontré, sur l'usage social du tableau; de plus, une véritable lutte de classe se déroulait, dès 1890, dans les écoles d'art, sur la hiérarchie des arts majeurs (peinture, sculpture, architecture) et des arts mineurs, décoratifs ou « appliqués ». Dans le cas où l'effort de l'avant-garde portait sur

un renouvellement global de la vision et sur le rapport des arts visuels entre eux, l'accent pouvait être mis sur la peinture décorative, voire sur la fresque, la tapisserie ou la mosaïque. C'est ainsi que l'école de La Cambre, fondée en décembre 1926, enseigna la peinture monumentale et non la peinture de chevalet. Charles Counhaye y professa de 1934 à 1946, mettant sa très vaste connaissance technique au service des nombreuses applications de la peinture à l'architecture et de ce qu'on a commencé à appeler l'intégration des arts au moment précis où les choses commençaient de se désintéresser.

Cependant, et malgré la photographie, le tableau reste un moyen de communication d'une émotion provoquée par une réalité qu'il transcende, invente ou modifie pour trouver son propre lan-

gage. Que le support de cette communication soit la toile transportable, vitrail, la mosaïque ou la fresque, change rien à l'affaire. Que le point de départ de cette réalité soit dans la mémoire ou directement sous les yeux du peintre est de peu d'importance.

Charles Counhaye est sans doute ceux qui ont longuement observé les fissures dans les murs, selon la recommandation de Léonard de Vinci; à l'égard de la figure humaine, il reconstitua patiemment une vérité universelle intérieure.

Qu'il ait été mêlé à l'aventure des surréalistes — avec Deltour, Dubrunfaut, Somville, avec le groupe Forces Mouvables — ne me paraît pas permettre un amalgame simpliste entre son réalisme et le réalisme défendu, précisément par Somville ou ses amis. Il en est assez proche cependant, et l'on sait que

Counhaye se situait politiquement, dans les avant-gardes qui dérangent : on se souvient encore que peu après la guerre — mais, il est vrai, en pleine « guerre froide » — un tableau de Counhaye, qui figurait au catalogue d'une vaste exposition de peinture belge, au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, fut purement et simplement décroché. Or, le sujet du tableau écarté — un groupe de pêcheurs faisant sécher leurs filets — ne pouvait scandaliser. C'est donc Counhaye lui-même, communiste ou sympathisant communiste — et en tous cas pas anti-communiste — qu'il fallait empêcher d'exposer. Le misérable n'avait-il pas, avant la guerre, dessiné des cartons de propagande pour le Drapeau Rouge ? N'avait-il pas participé à l'expérience du théâtre prolétarien, de 1926 à 1934, dont Jacques Collard raconte la courte histoire (3) ?

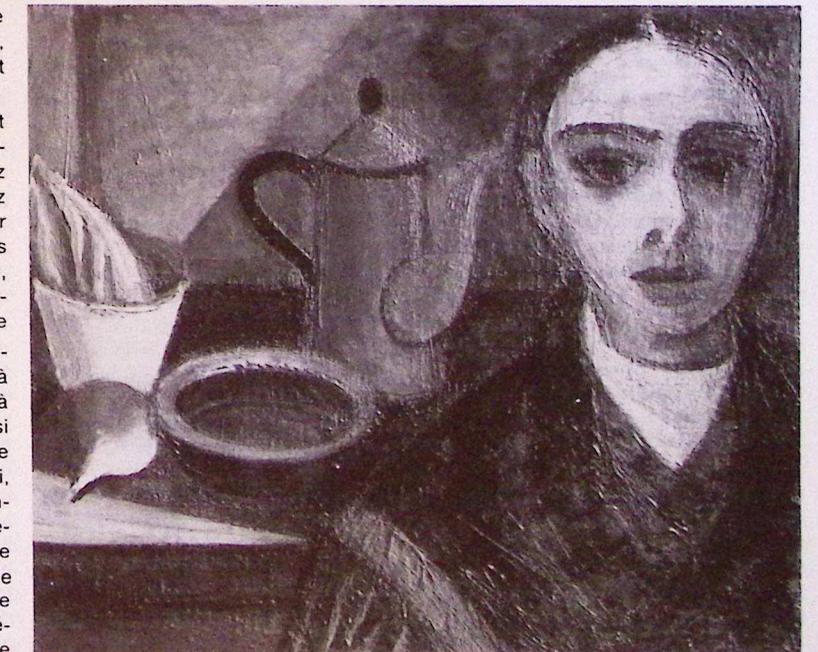
Pensant au curieux personnage que fut Counhaye, à cette figure à la fois païenne et fervente, je ne puis que le rapprocher de qui fut, sans le savoir sans doute, son frère en poésie : Achille Chavée. Surréaliste à un moment où on ne pouvait pas ne pas l'être, communiste tout à fait orthodoxe et ne parlant que de Dieu, amoureux désespéré d'une humanité qui le maintenait dans un relatif isolement, tel était Chavée, qui espéra toujours et désespéra tout autant.

Lorsque je pense au réalisme qui fut celui de Counhaye, il apparaît évidemment qu'il s'y trouve à la fois assez d'individualisation des formes et assez de symbolisation discrète pour donner au moindre de ses portraits ou de ses paysages une valeur universelle. Ainsi, le réalisme, ou plus exactement la figuration, apparaît comme une technique nécessaire mais non suffisante : l'hyper-réalisme à l'américaine eût déplu à Counhaye pour ne s'être attaché qu'à la textualité des formes — même si certains ont cru y voir une résurgence magrittienne. Mais — et c'est ce qui, me semble-t-il, le distingue d'un Somville — le « message » se situe en dehors de la polémique, même lorsque Counhaye sert un sujet de propagande ou de religion. Ce qui a permis à ce singulier athée de faire des vitraux d'église — à l'église de Saint-Christophe



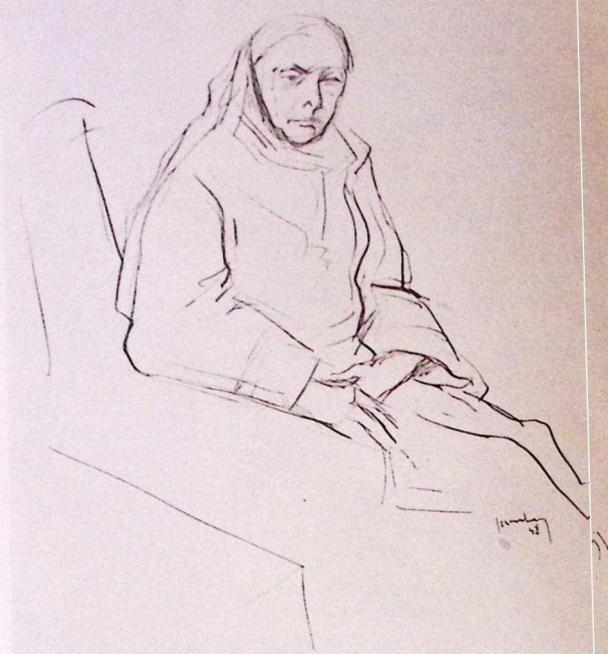
Charles Counhaye : « Midi » (ferme espagnole), Ixelles, Musée des Beaux-Arts.

Charles Counhaye : « Femme à la cuisine », huile sur panneau (54 x 65 cm) Patrimoine Artistique de la Province de Brabant.

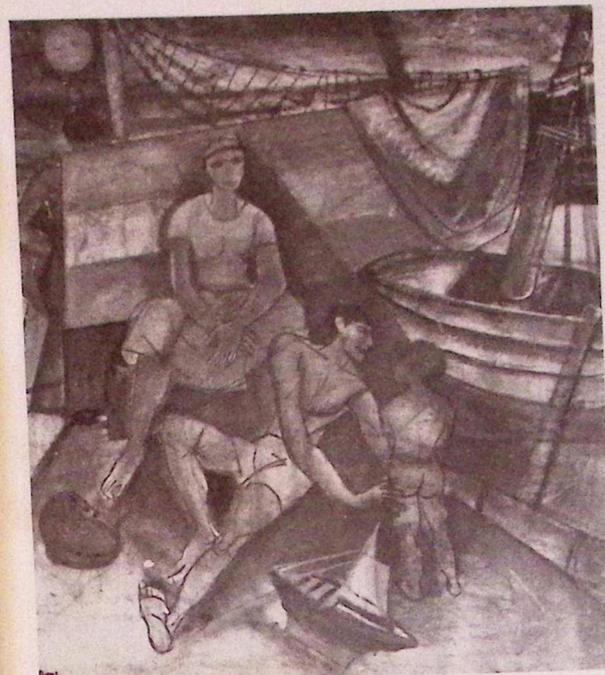




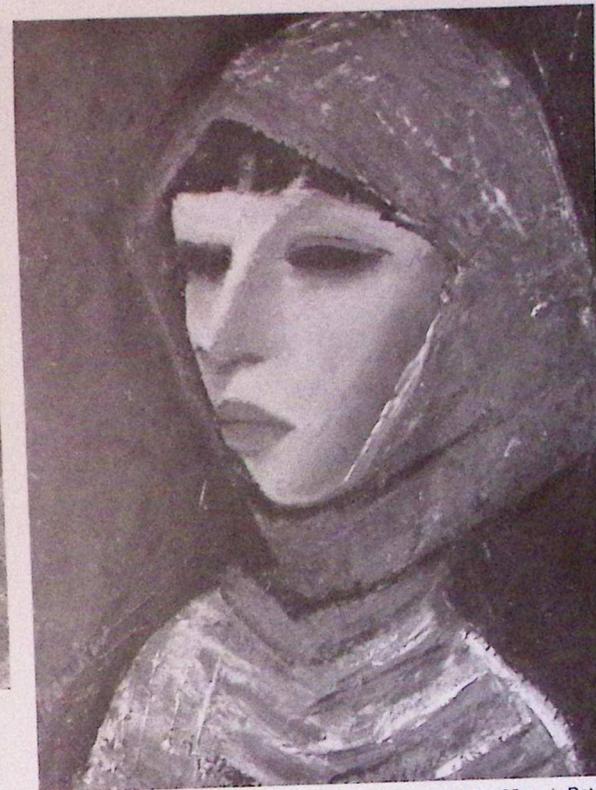
Charles Counhaye : « Curiste à Dax », aquarelle (46 x 38 cm), signée et datée 1955. Patrimoine Artistique de la Province de Brabant.



Charles Counhaye : « La malade », dessin (47 x 40 cm), signé et daté 1948. Patrimoine Artistique de la Province de Brabant.



Charles Counhaye : « Pêcheurs ».



Charles Counhaye : « Jeune fille », huile sur bois (47 x 35 cm). Patrimoine Artistique de la Province de Brabant.

de Charleroi, à la chapelle de Bioul ou au monastère de Tongerlo, vitraux exécutés par le verrier L. Rotta — c'est la distance qu'il prenait par rapport à la religion, et qui lui évitait de produire des « bondieuseries »; par analogie, je ne puis que supposer qu'une certaine distance s'établissait, malgré tout, entre Counhaye et les mouvements prolétariens.

Counhaye et l'architecture : une longue amitié, une longue collaboration, s'étaient établies entre lui et mon père, Robert Puttemans, dès l'exposition de 1935, où Counhaye décora le parc d'enfants Reine Astrid, malheureusement disparu. L'influence du peintre sur l'architecte et de l'architecte sur le peintre — énorme connivence dans l'harmonisation des formes et des couleurs, car il ne faut pas que l'architecture tue la peinture, ni que la peinture

écrase l'architecture — ne peut s'accomplir par destruction mutuelle, mais par le respect de l'autre, la connaissance parfaite des techniques et des réactions des formes les unes sur les autres. Architecte, mon père était aussi dessinateur et peintre, et l'influence de Counhaye sur cette dernière production est évidente. Non qu'il ait voulu l'égaliser ou l'imiter, mais il est évident qu'il y eut une sorte d'osmose entre eux. Ainsi pouvait-il, dans un bâtiment où Counhaye lui apportait son concours, se plonger dans une méditation proche de la sienne.

Ce lien avec l'architecture est important et nous ne pouvons que le souligner avec force, à un moment où la décoration des édifices publics tient si peu de place dans notre pays. Il est étrange, en effet, que la proposition de loi Masereel sur la part

à réserver à la décoration des bâtiments publics n'ait pas encore vu le jour. Il faut croire que l'artiste, dans notre pays, n'a que la place que lui accorde le marché d'art; tout ce que quoi a lutté Henry Van de Velde — le mercantilisme artistique — continue d'être la loi exclusive et le seul motif de la production picturale ou sculpturale, à de trop rares exceptions près.

La conscience de l'architecture sans doute affaiblie chez les peintres et les sculpteurs, comme la conscience des arts plastiques chez les architectes, victimes du mouvement, qui, depuis l'article célèbre d'Arnold Loos « Ornement et Crime » en leur interdit de considérer leur œuvre autrement qu'en tant qu'objets se faisant à eux-mêmes. Or, il est certain que des conflits peuvent surgir entre peinture et architecture, quel que soit

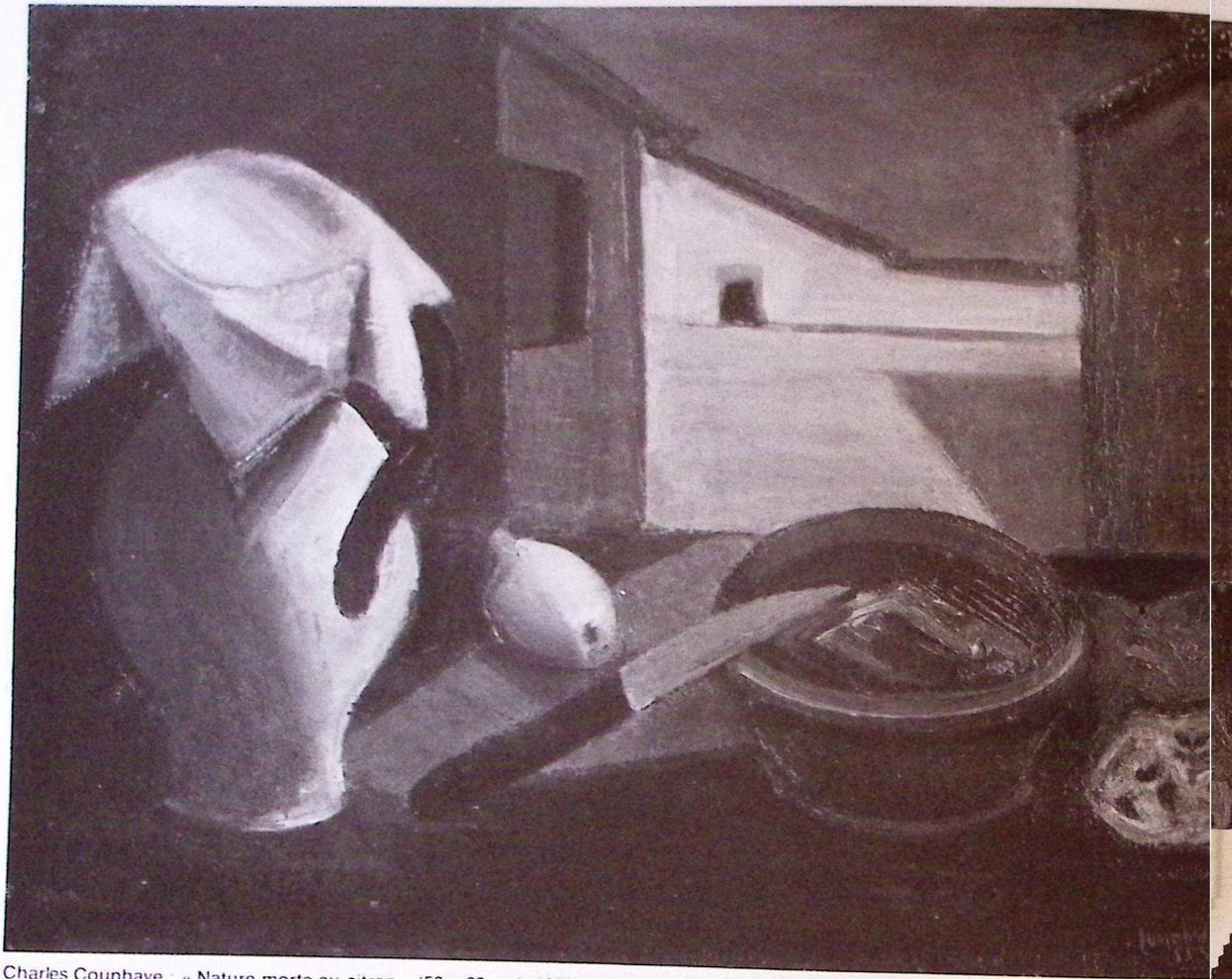
le talent des protagonistes. Je n'en veux pour preuve que le bâtiment de l'UNESCO, à Paris, où une excellente architecture ne tolère guère la pseudo-intégration de tout aussi excellentes œuvres d'art produites par de très incontestables grands maîtres (Miro, Picasso, etc.). Seul Henry Moore est parvenu à créer une forme compatible avec celle du bâtiment.

Il paraît évident que l'œuvre modeste et forte d'artistes comme Charles Counhaye ne peut que nous éclairer sur les énormes possibilités d'interaction de la peinture et de l'architecture. Le thème de la mort, chez Counhaye, me paraît un thème majeur — sinon le thème unique — de toute son œuvre. Peut-être est-ce la fin dernière de l'œuvre d'art de parler de la fin dernière des hommes. Peut-être est-ce ce qu'il faut, avant tout, décrypter chez les plus grands artistes, des abstraits

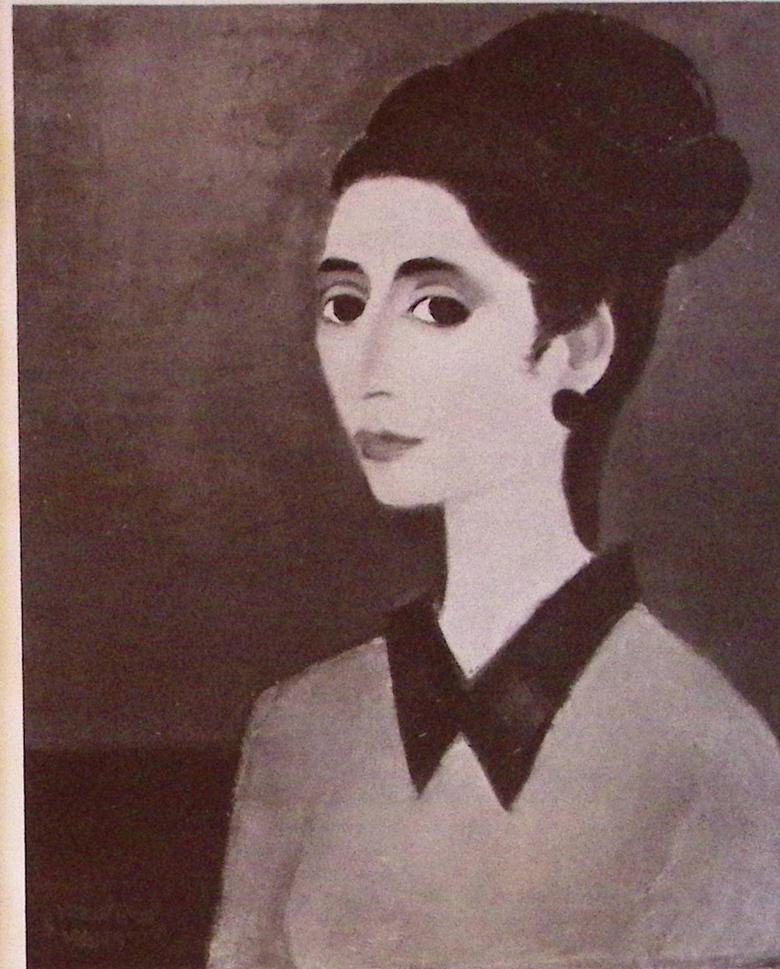
aux figuratifs. Alain Jouffroy l'a, naguère, magistralement démontré (4) et je ne voudrais pas, ici, reprendre les termes de son argumentation.

Chez Counhaye, la tragédie paisible s'inscrit dans les couleurs, les sujets et les formes, et s'affirme de plus en plus au fur et à mesure que passent les années. Il est ainsi des peintres — Goya, Rembrandt — qui ne nous entraînent que de cela, en même temps qu'ils apportent, au monde des formes et des couleurs, la prodigieuse invention d'un langage à la fois très personnel et très communicable. Chez Counhaye aussi, le message ne parvient qu'à qui sait le recevoir, en termes à la fois tragiques et familiers, hautains et tendres. Toutes les contradictions de la situation humaine se fondent dans le thème de la mort. Cela aussi, après tout, le rapproche de Chavée.

Que Counhaye appartienne ou non à l'avant-garde, la question ne me paraît guère se poser. Le mépris qu'il avait des coteries — de l'arrière-garde, des académies, des pseudo avant-gardes salonnardes — le place en dehors des querelles de préséance. Il reste, sans doute, à lui rendre la place qu'il mérite, aux côtés des plus grands créateurs de ce pays. L'admirable exposition de dessins de Charles Counhaye qui s'est tenue au Brabant en janvier 1981 prouverait — si l'on ne le savait depuis longtemps, depuis Léonard de Vinci et Villard de Honnecourt — que le dessin est, par rapport à la peinture, un mode d'expression aussi autonome que la musique de chambre par rapport à la musique symphonique. C'est une évidence, et pourtant, nombreuses sont encore les idées qui ne voient dans le dessin que le brouillon de la peinture.

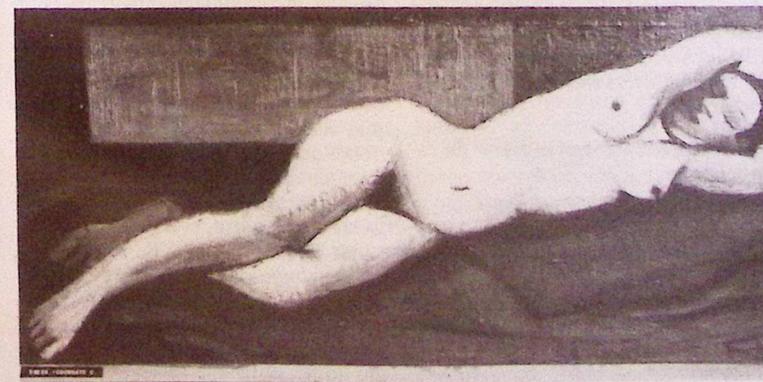


Charles Counhaye : « Nature morte au citron » (50 x 60 cm), 1960.



Charles Counhaye : « Portrait de jeune fille », 1964.

Charles Counhaye : « Nu », huile sur toile (44 x 92 cm), 1959. Patrimoine Artistique de la Province de Brabant.

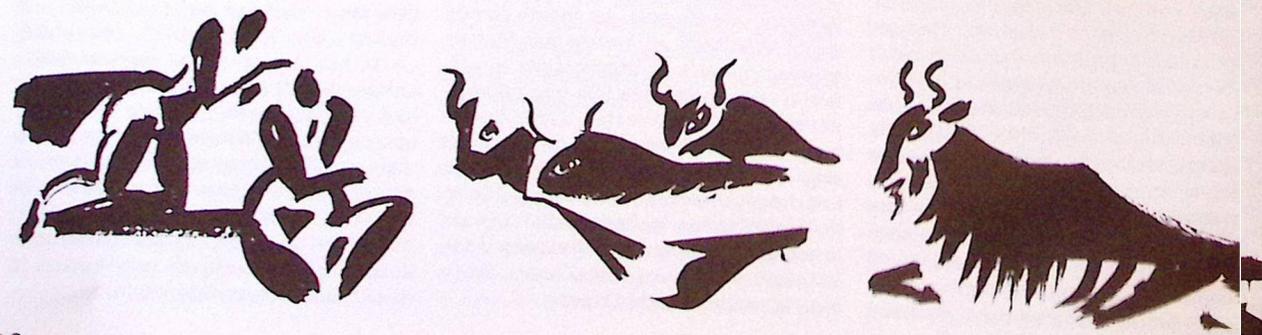


Et il est vrai que de nombreuses peintures se voient précédées par un dessin ou un lavis; pourtant, ce n'est pas la même chose, et c'est même tellement différent que l'émotion qui peut nous saisir à la vue de l'un ou de l'autre est d'une nature tout à fait différente. L'exemple le plus frappant de cette dualité m'a toujours paru celui de Rubens, chez qui le dessin exprime à la fois un raisonnement et une spontanéité que le tableau tend souvent à occulter ou à distraire.

Plus que la peinture, exécutée lentement, permettant les remords, les retours, le dessin est une écriture où s'exprime cette part de la personnalité qui apparaît dans l'humeur d'un moment, le fugitif, l'insaisissable à la limite. Tout ce que les surréalistes ont voulu atteindre au moyen de la technique d'écriture automatique peut être contenu dans quelques traits où la main du dessinateur prend possession d'une feuille vierge, l'habite soudain d'une forme et de son espace.

Les dessins de Charles Counhaye — portraits, paysages, scènes de rue, satires — expriment sans doute le même esprit à la fois inquiet et dominateur, tendre et féroce, mélancolique ou tragique, que ses meilleurs tableaux. Mais il semble au spectateur qu'il tient la plume ou le pinceau à sa place, comme on a parfois l'impression d'écrire le poème qu'on lit; et qu'alors, ce qui sortait véritablement de l'esprit tourmenté de Counhaye surgit de l'esprit même de qui les regarde. Phantasmes d'une humanité noble et grotesque, femmes inaccessibles et familières, songes érotiques ou métaphysiques — sans étalage complaisant ni truquage pseudo-magique, échappant totalement à cette mode du « matériel d'objets » qui accompagne trop souvent l'expression du rêve : tels sont les dessins de Counhaye, obsédants de beauté vraie — des qualifications dont on ose à peine parler aujourd'hui.

- (1) Histoire de l'Architecture Moderne (Dunod, 1978-1980)
- (2) Jacques Collard : Charles Counhaye, l'homme seul (Ed. Erel, Ostende 1973)
- (3) Jacques Collard, cit. pp. 57-60
- (4) La question S (Editions Bibliothèque Phantomas), essai sur la peinture d'Emilio Scanavino.



A Jodoigne-Souveraine

# Un ébéniste réalise son chef-d'œuvre

par Jean ALEXANDRE

VENEZ de Jauchelette ou de Thorembais, c'est-à-dire de Gembloux, de cette route qu'à Jodoigne on désigne sous le nom de « Chaussée de Charleroi », et qui s'oriente effectivement, tout droit vers le Sud-Ouest. La route est ravissante, tranquille et rapide, si l'on ne commet pas d'imprudence. Avant d'entrer dans Jodoigne, à gauche, à l'orée d'un bois, sourd une traverse, une sente asphaltée enserrée de fossés feuillus, qui descend en lacets ondoyants et gracieux vers le val de la Grande-Gette, arboré et familier, dans son cours de demeures séparées de fossés, de jardinets et de nouvelles sinuosités de la route étroite, laquelle ne tarde pas à remonter au centre de ce village, de ce bourg de Jodoigne-Souveraine, qui était une commune avant la fusion, et où l'on trouve une église et une maison communale désaffectée. C'est au-delà du petit cœur de ce village, dans les pentes

montantes qui lui succèdent immédiatement, que Monsieur André Etienne a entrepris de bâtir son « chef-d'œuvre ». C'est en deçà, dans le creux de la Gette et sur la petite route également, qu'il a son habitation, celle — provisoire — de sa fille, et « ses ateliers ».

André Etienne : un ébéniste de trois générations, un de ces hommes extraordinaires comme en recèlent parfois, jalousement et secrètement, nos provinces.

## Le pays de Jodoigne et la pierre de Gobertange

C'est dans les environs de Mélin, à 3 km de Jodoigne-Souveraine, que, depuis des temps immémoriaux, s'extrait la noble pierre dite de Gobertange, en des carrières aujourd'hui quasiment épuisées. Gobertange est un des « faubourgs » de Mélin. La renommée de Mélin vient en effet,

de longue date, d'un produit de sous-sol, le « macigno », qui est dans la construction et, secondairement, dans les pavages. Ce calcaire très estimé est jaunâtre à l'extérieur, grisâtre à l'intérieur, parfois rayé rouge. Insoluble dans l'eau, mais méable et poreux, il a l'inconvénient de « boire l'eau ». Mais cette propriété est due à l'origine — susceptible de se fissurer sous l'action du gel — à la propriété de cesser d'être après un traitement qui consiste principalement à l'enfourer sous des meules de terre. Son gisement se présente en couches horizontales ou « bancs » ininterrompus d'épaisseur comprise entre 50 cm et 1,50 m. Les bancs sont composés de plusieurs « lits » de pierres séparés par du sable calcaireux.

Le minerai est exploité grâce à des puits peu profonds qui donnent des galeries. Certains dangers existent traditionnellement, notamment à l'occasion de l'« explosion » de nappes de « poussier » (1). On compte une trentaine de puits, pratiquement tous hors d'exploitation.

La pierre de Gobertange fleurit seulement, sous ses faibles dimensions dues aux difficultés d'extraction sur maintes façades de Jodoigne, encore sur les plus beaux édifices de Léau, de Tirlemont et de Louvain-la-Neuve. Son exploitation est pratiquement arrêtée aujourd'hui.

## Un ébéniste de pointe et de tradition

Si le beau vallon de Gobertange est « inondé » de verdure et de paysages, ajoute encore à l'allure séduisante, la béatitude champêtre, qui caractérise ce village de Mélin, si ce n'est l'homme avec la nature, est permis d'en dire autant du village de Jodoigne-Souveraine, qui, autour de Jodoigne, « est sans doute celui qui retient le plus les artistes et tous les amateurs d'une nature restée à peu près intacte ».

Outre le fait que, « dans son chaïsme consacré », il conserve une petite merveille qu'est la chapelle venaert, restaurée » (1648) et le magnifique château (2) rebâti entièrement au XVIII<sup>e</sup> siècle, un ancien m



L'église Saint-Pierre domine de sa ligne gracieuse le haut du bourg de Jodoigne-Souveraine, aux vieilles maisons typiques brabançonnaises.

eau signale « l'étroite gorge de la Gette longée par un sentier rocailleux s'étirant dans la fraîcheur des frondaisons ».

C'est à proximité immédiate (3) qu'il nous est donné de faire la rencontre de M. André Etienne, en l'atelier d'ébénisterie qu'il dirige, avec le sourire assuré et la fantaisie tranquille propres à ceux pour lesquels le temps n'est que dévotion à un but « au-delà de l'individu ».

Perdu dans son atelier, remarquable par la lumière naturelle qui s'y répand, l'harmonieuse disposition des machines, des établis et des produits de beaux bois fabriqués ou en cours d'élaboration, dans la joyeuse senteur du menuiserie, M. André Etienne ne se distingue de ses compagnons d'ouvrage que par une légère ironie qu'il porte aux lèvres, ses cheveux blancs doucement bouclés et le béret basque noir, assez caractéristique de sa cor-

poration, qu'il porte carrément de travers, dans une note d'humour qui baigne toute sa personne.

Pas une ride sur ce visage, la force calme de ceux qui « savent ». M. André Etienne nous jette immédiatement, dès que nous sortons de ce haut lieu d'œuvre : « Vous comprenez, j'aime l'ancien, et je ne vois pas pourquoi je n'y consacrerai pas dignement mon effort d'homme libre ! » L'atelier de menuiserie, assez récent, se trouve au fond d'une cour ancienne, entouré, en direction de la Gette, d'une maison au style extérieur de grand colombier, vêtue de longues briques fines, équipées en minces chevrons, à la façon normande (disposition dite « à bâtons rompus ») et, en face, d'ateliers et de bâtiments d'habitation ; M. Etienne me précisera plus tard, au cours de notre entretien, qu'il en a fait offrir à son fils. Il en est maintenant à sa troisième « bâtisse », la

première étant la sienne, construite dès après la guerre — pendant laquelle il joua un rôle modeste et glorieux en tant que déporté et auxiliaire des Armées de Libération —, la seconde, celle de son fils, l'intérieur reposant sur un rez-de-chaussée ancien aux fondations fragiles, et comportant l'astuce d'une mezzanine, sous un grand toit isolé par un paillage, avec lambris, meubles et cheminées sculptés avec beaucoup d'art dans l'esprit gothique. C'est au reste en Allemagne, comme déporté, que M. Etienne a appris la technique difficile et patiente de la sculpture sur bois, parvenant à créer les œuvres les plus délicates, entassant aujourd'hui dans son atelier des meubles de grand prix, inspirés des époques les plus différentes, ou d'idées tout à fait originales tel ce grand meuble, dont nous reproduisons ici un panneau, dédié aux grands hommes de science.

M. Etienne appartient à une lignée de trois générations d'ébénistes installés sur place, en ces lieux qui se prêtent magnifiquement à son art.

Sur la même cour, disposée en face de la maison « de style normand », une longue série de bâtiments d'un seul tenant accède à la petite route qui en fait le devant. Il s'agit en fait de l'arrière de la demeure ancestrale, laquelle est tout en long, donnant sur une cour parallèle, également ouverte sur la petite route ; à son dos, et sur la première cour, donnent donc une série de petits ateliers anciens. Ceux-ci ont été consacrés par M. Etienne à des arts et des ouvrages qui, pour n'être pas dépourvus de liens avec sa profession, sont essentiellement destinés au grand œuvre auquel il a attaché ses « loisirs », mais qu'il désigne sous le nom de « hobby », l'architecture et la construction. L'un de ces ateliers est voué au travail de la pierre.

Nous y découvrons des machines « à l'ancienne » que M. Etienne a pour la plupart construites (4) : une scie diamant rénovée sur un bâti ancien, à deux mouvements ; une ponceuse ; un « lapidaire » — machine qui sert à donner des surfaces planes à la pierre brute (le plus souvent, pierres de récupération de Gobertange, aux dimensions assez réduites, mais qui permettent d'heureuses réutilisations) —, et d'autres encore.

Par devant cet atelier essentiel, un autre, consacré au travail du métal où nous trouvons différentes machines, anciennes elles aussi, datant de la fin du siècle dernier, et que M. Etienne a maintenues en état de fonctionner et de lui rendre tous les services nécessaires.

L'ébéniste de Jodoigne-Souveraine nous fait jeter un coup d'œil sur la tour de colombier qui domine la maison de son fils. Il a le goût des tours, nous dit-il, avant de nous emmener au haut du village, là où il est en train d'édifier, au long de laborieuses années, un chef-d'œuvre de courage et de longue patience, dédié et réservé à sa fille.

#### Le « prieuré » en construction

Au passage, un peu plus haut, sur la sente ombragée, nous apercevons, toujours sur la gauche en montant



**Ci-dessus, à gauche :** depuis des siècles, à Gobertange, le travail de la célèbre pierre locale, dont est faite notamment la façade de l'hôtel de ville de Bruxelles, inaltérable aux intempéries et à la pollution. **Ci-dessus, à droite :** M. André Etienne s'adonnant avec amour à son art de sculpteur sur bois, qu'il a appris en déportation, pendant la Seconde Guerre Mondiale, avant de s'illustrer à la « Libération » dans le village du Palatinat en conduisant en une nuit l'aménagement d'un pont pour les troupes françaises. **Ci-dessous :** l'ébéniste de Jodoigne-Souveraine en conversation avec l'auteur de ce reportage.



vers le cœur du village, enfouie dans une végétation abondante, et en contre-haut du chemin, la demeure actuelle de la fille de M. Etienne, qu'il nous présentera tout à l'heure.

Puis, voici l'église paroissiale Saint-Pierre, un groupe un peu plus compact de maisons, au carrefour de deux routes, ... et, enfin, en un site dominant, et toujours sur la gauche de la rue de la Station (5), le « prieuré ». Immédiatement, c'est la surprise et l'émerveillement. Et pourtant, la demeure n'est pas terminée. Poutres et charpentes, comme disait Cadet Rousselle, sont toujours à l'air. Et nous retrouvons une tour en pleine carcasse, aux lignes plus élégantes encore que la première, dominant un ensemble où se discerne, sous une première impression, trompeuse du reste, de modeste des dimensions, une qualité architecturale hors pair.

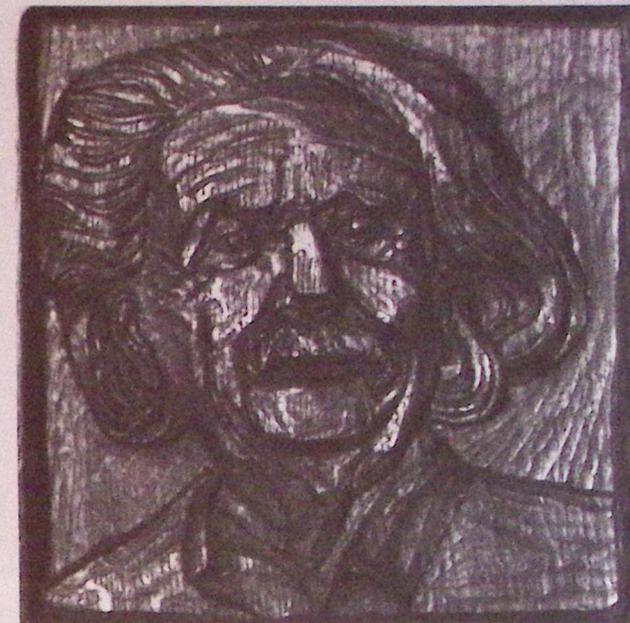
Un architecte venu là par curiosité, connu pour ses activités de chercheur, a déclaré, après un long silence, « n'y avoir trouvé aucune faute d'architecture ».

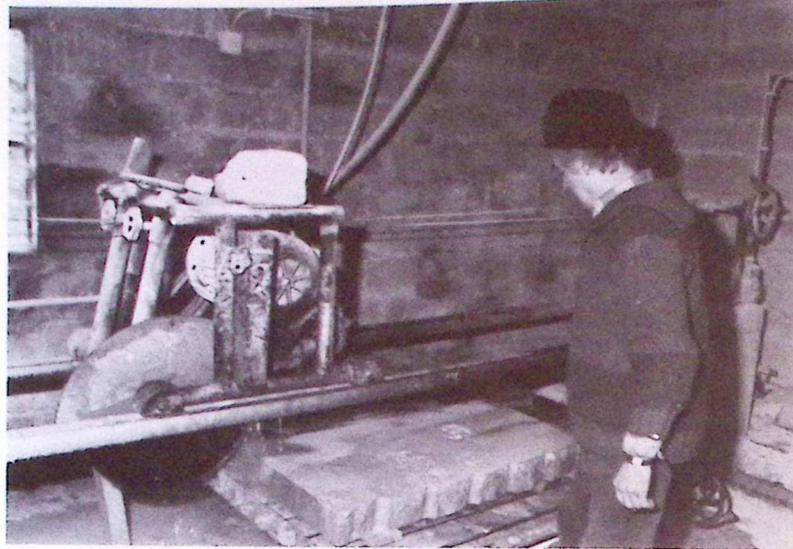
En effet, nous avons la sensation, aussitôt, de nous trouver devant un de ces prieurés du XV<sup>e</sup> siècle, qui ont fait le charme de ces régions du Nord de l'Europe — Brabant, Hollande, Angleterre — où nous vivons — confort douillet, intimité quasi-religieuse et beauté architecturale !

Face à nous, face au visiteur qui y accède par le chemin d'entrée montant, enserré entre deux hauts remblais et sous la tourelle en charpente à gauche, une courte façade en avancée de très belle pierre de Gobertange s'appuie sur les deux pignons entrevus au loin dans notre marche.

A sa gauche, en renforcement, la naissance de la tour, ronde et décorée d'un ravissant œil-de-bœuf ovalisé, flanqué d'un rosier et d'un chardon, en pierre de France, d'un style clairement renaissant, fait l'angle d'un mur parallèle au premier, en retrait par rapport à

**En haut de la page :** cette « vignette sur bois » fait partie d'un remarquable meuble à motifs sculptés représentant les grands savants de notre temps : ici, le « Père de la Relativité ». **Ci-contre :** un panneau admirable d'un bahut à l'ancienne, de style Renaissance flamande.





En haut de la page : une scie circulaire, animée de deux mouvements, destinée à découper la pierre.

Ci-dessus : le « Prieuré » vu de loin, côté haut (le village est à l'opposé, en contrebas).

lui, et décoré extérieurement, à la base, d'« arcades en anses de panier » elliptiques, tracées « traditionnellement » à la corde et supportées par des colonnettes en pierre de France.

Ces arcades abritent de très belles voûtes de briques, dans la technique ancienne, en « cul-de-four ». Nous

sommes en pleine technique médiévale des cloîtres et des monastères, ou dans celle qui décore, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, certains éléments des châteaux de la Loire contemporains, du Brabant ou d'Angleterre.

A l'arrière de ce premier « rang » décoratif, apparaît en élévation par rapport à lui et garnissant l'accès à la

plate-forme du premier étage, un cor d'ogives avec « réseau de fenêtres ajourées » dans le plus pur style gothique, porté par des pilastres en pierre de France.

Nous pénétrons ensuite au rez-de-chaussée de la demeure, qui reste en plein aménagement, puisque, partout, le parpaing est encore en attendant son vêtement en pierre, sous les plafonds de très longs chènes, ou de briques ajustées en longs voûtages parallèles séparés en des rinceaux en pierre de Gobertange. L'astuce de bâtisseur de M. Etienne consiste à utiliser, grâce à ses techniques, de minces plaques de schiste noble qui, posées sur le « plein », donnent parfaitement l'impression de « pleins ». En-dehors des pierres taillées à l'atelier pour les motifs détaillés et des différentes voûtures, les pierres utilisées ici sont de récupération — M. Etienne m'en montre amoncellement encore considérable à l'état brut pratiquement — qui attendent leur utilisation. Les petites plaquettes « taillées au carré » servent de dallage à la façade nord-ouest. D'autres pierres brutes auront simplement reprises « à la main » en place, à l'édification des pignons sur la ligne est pourtant parfaite. Les techniques d'autrefois sont respectées, aux dépens de la fatigue des week-ends d'André Etienne. La pierre de France, dont il nous apprend les variétés sont infinies, remplit la pierre de Gobertange pour les motifs sculpturaux les plus délicats.

Nous admirons au passage le cintre parfait de l'intérieur de la tour en achèvement, qui sera comme un petit donjon allant en fondations au deuxième étage en esplanade. Comme les arceaux de la galerie projetée, c'est encore le cordeau, de façon des compagnons bâtisseurs, qui a réalisé, brique après brique, ce voûtage parfait, utilisé parfois dans cette trame circulaire, « plus que vraie » qui caractérise l'art des bâtisseurs médiévaux.

Après avoir fait le tour d'un hall, qui pourrait avoir les dimensions d'une petite salle capitulaire, nous sortons par une embrasure de porte déjà équipée de son vêtement de

tange, sur la façade sud-est, baie qui nous permet d'accéder par le jardinet encore en friches et une sente qui se dessine tout doucement, vers la cuisine, laquelle, à entendre les projets de M. Etienne, doit être fastueusement équipée, à la moderne, mais avec discrétion, de revêtement de bois. Faisons confiance au grand goût de l'ébéniste, qui nous déclare :

« Quand j'avais une vingtaine d'années et que j'ai embrassé ce métier, je me suis dit : A l'époque où les autres font du football ou se jettent dans une activité quelconque, dont il ne reste rien ensuite, pourquoi, vu mon goût de l'ancien, ne ferais-je pas cela : bâtir avec cet art et ces secrets du passé ? On ne travaillait avec qualité qu'autrefois ! »

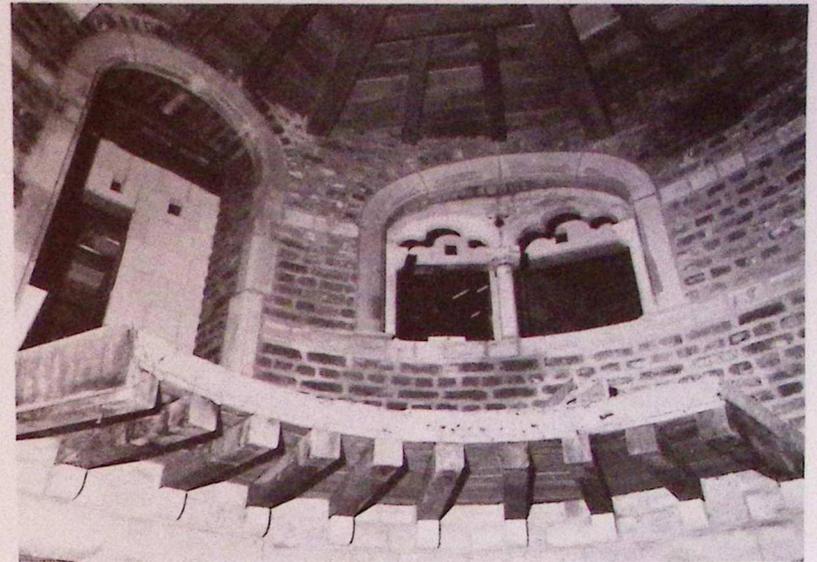
Ensuite, notre bâtisseur nous fait voir encore une grande salle du rez-de-chaussée, destinée à devenir la bibliothèque, également à garnir de beaux bois, protégée des intempéries qui souffleront inmanquablement de cette direction par le garage également en construction en façade.

Faisant ensuite le tour complet de la maison par ses flancs sud-ouest et nord-ouest, nous remarquons des trous d'hourdage aménagés dans cette façade, et qui auront, toujours selon la méthode ancienne, permis d'étayer à bonne fin la charpente de construction. Là aussi, l'aspect extérieur est parfait.

C'est par une échelle droite apposée, les rampes de l'escalier à vis de la tour-donjon n'étant pas achevées, que nous nous hissons au premier étage lequel lui aussi attend ses aménagements de pierre. Il sera aussi vaste que le rez-de-chaussée, ceci, malgré la modestie de dimensions apparentes de la façade. M. Etienne nous parle enfin du deuxième étage en projet, qui devra recouvrir celui-ci et dont on discerne les premiers « arçons ».

Un retour aux ateliers et aux maisons de ses proches (6) nous permet enfin de compléter notre aperçu du petit paradis où M. Etienne a décidé de consacrer son existence de création, en troisième descendant de sa noble génération.

(1) Appelés, dans la région, « cheminées » ou « sacs ».



En haut de la page : le premier étage du « Prieuré », en construction, dans le voûtage intérieur du « petit donjon ».

Ci-dessus : la famille Etienne collectionne tableaux et outils anciens.

(2) Dit « la Cense de Glymes » et sur lequel, au loin, donnent les fenêtres du « prieuré ».

(3) Au 1A, rue de la Station.

(4) M. Etienne est diplômé « tourneur-fraiseur » de l'Université du Travail de Charleroi.

(5) Au n° 7. Visible de loin avec ses deux pignons « en épis » de brique rouge (disposés perpendiculairement à la ligne du toit) qui viennent s'encaster dans la structure principale en pierre de Gobertange se-

lon une technique locale qui a prévalu jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui protège de la dégradation les lignes de faîte. Les corniches sont en bois.

(6) L'ébéniste nous montrera ensuite plus amplement, dans ses ateliers et les demeures des siens, les très beaux meubles, de style ancien, dont il a créé les décors complexes avec, à chaque fois, un goût parfait et la « touche d'époque » ou, à défaut, ses créations modernes qui ne manquent ni d'initiative, ni de fini.

# Amelgem

# Ossel

# Hamme

par Gladys GUYOT  
religieuse du Sacré-Cœur à Jette



DANS le Brabant flamand, entre Wemmel et Brussegem, se déroule un vaste paysage, fait de vallées doucement creusées et de collines mollement inclinées, parsemées de champs ou de prairies et souvent couronnées de bois. Cet « open field » a été anciennement colonisé, dès les époques gallo-romaine et franque dont témoignent les fermes encore existantes. Lors de l'évangélisation du pays, les habitants ont élevé des oratoires qui sont devenus des églises paroissiales. Les trois entités d'Amelgem, Ossel et Hamme sont donc typiques de « l'Hofsystem » ou de la dispersion des fermes au milieu des terres.

### Amelgem

En montant de Meise à Amelgem, on longe d'abord les frondaisons du domaine de Bouchout, dernière résidence de l'infortunée impératrice Charlotte, puis en redescendant un petit chemin creux, on atteint un moulin à eau d'Amelgem, élément de l'ancien complexe agricole. Il est situé sur « l'Amelgembeek », qui porte le nom de « Molenbeek », et est alimenté par un large étang endigué qui plombe sous leur entourage de saules et de chênes, évocateur du « Lac de la martine ». La cascade mugit encore, mais la roue ne tourne plus. En bas, la ferme basse et blanche sertée, tout en gardant son aspect d'antan. Sur un des murs, une plaque en bronze, représentant un don genoux devant la Vierge et son Fils, rappelle une époque de foi, on aperçoit l'arrière du château seigneurial de Bouchout.

Reprenant le chemin creux, le long de la propriété Dansette, nous arrivons vers la chapelle, située en avant des fermes qui s'accrochent à flanc de colline. Ce sanctuaire, dédié à Notre-Dame, remonte probablement aux origines franques, quand un certain « Amalharic » était installé là. En tout cas, il est mentionné en 1155 dans une charte de l'évêque Nicolas de Cambrai à l'abbaye de Grimbergen, comme don de Walter Van Campenhout. Il servait de paroisse à la quinzaine de familles qui peuplaient le terroir et aux convers de Grimbergen qui y travaillaient et habitaient la ferme en



En page de gauche : le moulin à eau d'Amelgem, dont les origines sont très anciennes, a cessé ses activités depuis plusieurs décennies.

Ci-dessus : la ravissante chapelle d'Amelgem, de style baroque, fut reconstruite en 1637.

Mais au XIII<sup>e</sup> siècle, suite à une diminution du nombre des vocations, la chapelle, d'abord indépendante, fut placée sous la juridiction du curé de Meise, également un chanoine de l'abbaye. Des recluses ou des béguines vivaient alors à proximité, constituant un ensemble conventuel, qui servit plus tard de séjour de campagne aux chanoines.

Dans son état actuel, la jolie chapelle baroque fut reconstruite en 1637, millésime visible dans le cartouche de la façade, par le prélat Christophe Outers qui fit placer ses armoiries familiales sur une clef de voûte : « sept besants d'or sur champ de gueules » avec la devise : « Panis confortans Christus ». Bâtie en grès lédien, le portail en berceau est surmonté d'un assez grand œil-de-bœuf; deux larmiers divisent le pignon, orné de volutes et terminé par un clocheton à jour. La nef est éclairée par deux larges baies en anse de panier entre les contreforts, tandis que le chœur est coupé à trois pans. Une couronne d'érables entoure l'édifice qui semble veiller sur la ferme, légèrement en contrebas et grande ouverte sur lui. Cette demeure, aux murs chaulés et aux volets peints de rouge, a un aspect coquet et séduisant.

Reprenant la route, nous montons vers les deux fermes, « Grand » et « Petit Amelgem » constituant le complexe agricole que Grimbergen s'y était formé depuis le XIII<sup>e</sup> siècle par des donations et achats. Outre des convers qui disparurent assez rapidement, elle le fit exploiter par des « mansionnaires », petits paysans au sens actuel, et des censiers, assez proches des premiers. Le « Grand Amelgem », la plus ancienne et paradoxalement la moins importante des deux fermes, l'était probablement davantage jadis. Dessinée en carré, la maison d'habitation à un étage est assez élevée, de même que les étables à angle droit. Le toit effilé, caractéristique du style flamand, est proportionné à la hauteur de la façade. En face, dans une prairie se trouvent un fournil et, un peu plus loin, l'énorme façade à pignon de la « Duivelschuur », ainsi appelée parce que le diable, son architecte nocturne, suivant la légende, devait l'achever avant l'aurore, mais il ne put fermer une ou-



Le site d'Amelgem a gardé un cachet éminemment rustique. Dans le fond, à droite, on aperçoit la « Duivelschuur » (grange du diable) et, au centre, la ferme du Grand Amelgem.

verture que l'on voit encore et que personne n'a jamais pu clore. En réalité, elle fut achevée par le prélat Charles-Ferdinand de Velasco (1647-1665), dont la famille possédait la ferme « Te Steenberg » ou « Spaanshof » à Brussegem. De la hauteur, on distingue les arbres longeant le ruisseau, les fron-

daisons de Bouchout et, au-delà de Wemmel, le panorama de Bruxelles. A quelque cinquante mètres, dans une légère combe, la ferme du « Petit Amelgem », plus grande que sa voisine, forme un carré aux constructions de hauteur à peu près égale; le portail de la longue grange est surmonté du

millésime 1776 et des armoiries du prélat Ignace du Rondeau: « Sur champ d'azur à la partie inférieure cantonné à droite d'un lion et à gauche de deux pals de gueules », avec la devise: « Praesis et Pro-Des colombages soutiennent un portail du toit de tuiles. De petites ar-

Ossel: l'élégant château Anne de Molina, de style Louis XIV, en briques appareillées de pierres avec, dans le fond, le joli porche d'office de colombier.



au-dessus des portes et d'autres aveugles rompent la monotonie des murs blanchis.

#### Ossel

Entre Amelgem et Ossel, une avenue, bordée de peupliers dominateurs, traverse des champs et prairies dans une perspective boisée. On s'y croirait loin de tout, sous un grand ciel lumineux ou ponctué de nuages, dans un silence significatif d'un autre temps... Le chemin caillouteux, plein de fondrières, aboutit pourtant à la « Poverstraat », qui n'est guère une rue, où, à gauche, des arbres laissent entrevoir le « Hagencasteel », manoir blanc du XVIIIe siècle. Il appartenait alors à « Messire Joannes Hagen » et à son fils, « Noble homme Roland Hagen » suivant des épitaphes dans l'église proche.

Près de là, à droite, on aperçoit le joli château Louis XIV, en briques appareillées de pierres; il forme presque un carré à un étage et six fenêtres sous un grand toit mansardé à double pente. Nous nous trouvons ici au centre du hameau d'Ossel dont le toponyme signifie « La Bouverie » ou la demeure « d'Odsloo », « Ossensella » en 1148. L'année précédente, en 1147, Lambert d'Ossele, « homme libre », se donna avec son alleu et ses serfs à l'abbaye de Grimbergen récemment fondée. Sa postérité semble avoir habité « l'Hoff te Ossele », appelé aussi « l'Hoff ter Logien » jusqu'au XIVe siècle. Construit en pierres et briques, il fut de 1630 à 1752, la résidence des maieurs de Brussegem, parmi lesquels le chevalier Josse-Hubert vanden Vyver l'acheta en 1705, le transforma en « maison de plaisance » (speelhuys) et aménagea le jardin. Il fit planter la drève de l'église en 1738, traversant un ancien petit fief, curieusement appelé « De Lobbe » qui voudrait dire « à la fin d'une légère pente » du néerlandais: « neerhangen boord van iets »; il relevait de l'abbaye de Jette-Diligem, mais au début du XVIIIe siècle, il fut incorporé dans le domaine de « l'Hof ». Avant d'accéder à celui-ci, vanden Vyver fit bâtir un porche d'allure seigneuriale, en forme de tour carrée, recouvert d'un petit dôme et servant de colombier. En 1764, la « maison de plaisance » fut



Érigée dans une légère combe, la ferme du Petit Amelgem forme un carré aux constructions de hauteur à peu près égale.

acquise par le baron Willem van Haren Thans, député aux Etats-Généraux des Provinces-Unies et ministre plénipotentiaire à la Cour de Charles de Lorraine. Personnage haut en couleur, il apporta des améliorations au château, mais criblé de dettes, il finit par se suicider. En 1778, le domaine passa à François-Pierre de Nachtegaele, avocat au Conseil de Brabant, dont le fils Prosper, sans postérité, le vendit, en 1851, à son neveu, Victor Anne de Molina, qui agrandit et embellit le parc. Ses descendants directs y demeurent encore.

De l'autre côté de la « Poverstraat », le long du « Landbeek », appellation variée du « Molenbeek », il y avait plusieurs fermes: « Den Hert », flanquée d'une brasserie, la seule de l'endroit; « Lutsemborch », entourée de douves; actuellement, on en restaure une à redans, à l'angle de la « Kasteelstraat ». Au centre de ces exploitations agricoles, la modeste mais antique église, dédiée à saint Jean-Baptiste, semble adossée à la haute futaie du château qui lui dessine un décor pittoresque. Elle fut jadis « l'église-mère » de celles de Brussegem, Wolvertem, Meuzegem, Impde et Londerzeel qui s'en dé-

tachèrent au cours du temps. Dans son état actuel, une partie de la tour gothique est seule ancienne; les collatéraux de la nef et l'arc ogival, à l'entrée du chœur, datent de 1779, mais le montant du portail d'entrée, marqué 1657, est de style baroque. L'intérieur est attrayant dans la simplicité de ses trois travées assez basses, les piliers sont ornés de chapiteaux floraux et l'autel baroque est soutenu par quatre colonnes torsées, surmontées d'angelots dans un décor de nuées, de fleurs et d'épis. De jolis lambris Louis XVI meublent le chœur et la porte du tabernacle en cuivre représente saint Jean-Baptiste. Les autels latéraux, de style Renaissance et début du Baroque, encadrent, d'un côté, une Vierge espagnole, et, de l'autre, un beau groupe en bois représentant le baptême de Notre-Seigneur par saint Jean-Baptiste. A l'extérieur, un Christ rubénien est adossé au chevet plat du chœur. Plusieurs épitaphes de pierres tombales sont lisibles dans et hors de l'église, encore entourée du cimetière.

Une « Kluizestraat » et jadis une pâture, dénommée « De Cluyse » témoigneraient du séjour d'un ou de quel-



La pittoresque église Saint-Jean-Baptiste veille sur les destinées du hameau d'Ossel.



Ossel : chœur de l'église Saint-Jean-Baptiste avec son ravissant autel baroque.



Quelques exploitations rurales subsistent encore à Ossel, telle l'Hof ten Abeele au charme quelque peu désuet.

que ermites en ce lieu. Un peu en contrebas, à l'Osselstraat, la cure présente une construction classique dans sa sobriété.

#### Hamme

Nous quittons Ossel par la chaussée de Wemmel à Merchtem, où, au carrefour de la « Kerkstraat », une chapelle rustique, dédiée à saint Roch et entourée de hêtres pourpres, se détache sur la prairie avoisinante et les fonds boisés d'Ossel.

Hamme, délicieux hameau du Brabant flamand, entre Wemmel et Relegem d'une part, Ossel-Brussegem d'autre part, a une origine semblable à celle des deux autres décrits ici même. Elle remonte certainement à l'époque mérovingienne, au VIII<sup>e</sup> siècle, quand Witger, comte de la région, père de sainte Gudule et de saint Emebert, était propriétaire d'un domaine allodial ou libre, formé de 10 à 12 manses, comme « l'Hof te Bever », « l'Hof te Bollebeek », « l'Hof te Kobbegem »,

etc., devenus dans la suite des possessions abbatiales. Mais l'étendue du « Hof te Hamme » ou « Keyzerhof » correspondait à celle du village et de la paroisse. Sous les Carolingiens, il appartint successivement au chapitre Notre-Dame à Cambrai, à l'abbaye de Saint-André à Cateau-Cambrésis et à celle de Nivelles, qui en laissèrent la jouissance à une famille locale, de « Ham-Hamme », comme c'était le cas dans la plupart des villages médiévaux. Au XI<sup>e</sup> siècle, un « Wouter de Ham » est souvent cité dans les chartes de l'abbaye d'Affligem à laquelle il donna plusieurs de ses terres que le monastère augmenta jusqu'à posséder la majeure partie de l'ancien domaine.

Une partie des bâtiments du « Keyzerhof » se dissimule derrière un long mur blanc, terminé par un renforcement qui abrite une statuette de la Vierge à l'Enfant derrière un grillage. L'ancienne « malle » des chevaliers

de Hamme a disparu, remplacée, le long du « Hammebeek » par des prairies qui montent vers la « Heren huys », transformée en construction moderne. A angle droit, un chemin erré conduit à de jolis bâtiments, dont certains présentent un cachet ancien, à l'ombre d'un grand marronnier et dans la perspective de la vallée où paissent des moutons. On se croirait encore à l'époque franque ! Quelques mètres plus loin, un autre chemin mène à la ferme de 1714 — la dernière en date — qui forme le carré classique avec l'habitation au fond, surélevée à trois marches, les étables et une grange de côté, tandis qu'une autre grange, alignée le long de la « Kerkstraat », ne remonte qu'à 1863, millésime au-dessus d'une des deux portes charretières. Hélas, l'antique « Hof te Hamme » cessera son exploitation d'ici trois ans, heureusement qu'il est classé.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, la seigneurie de Hamme fut vendue par des bâtards de

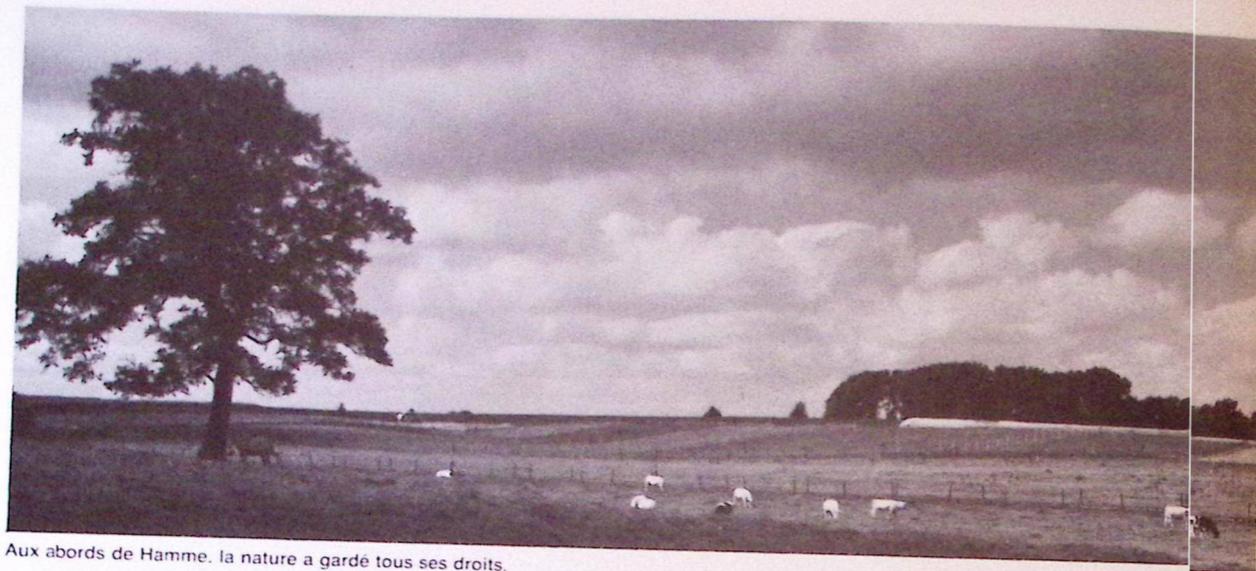
Charles de Croy, évêque de Tournai et abbé commendataire d'Affligem; en 1644, elle advint, avec Bever et Relegem, à François 1<sup>er</sup> de Kinschot, seigneur de Saint-Pierre-Jette, aux descendants duquel elle appartint jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

A une centaine de mètres de « l'Hof », nous apercevons la petite église dont le site est unique en Brabant. Erigée sur un monticule, elle se dissimule parmi une trentaine de hêtres pourpres qui la couronnent de poésie mystique. Elle est également inséparable du souvenir de sainte Gudule, dont la légende est abondante mais les données peu sûres. La sainte pria probablement dans le sanctuaire primitif en bois, et elle aimait surtout à se rendre au monastère, alors célèbre, de monnaies, à Moorsel, quelques kilomètres plus loin. L'endroit de son tombeau est incertain. La preuve qu'il aurait d'abord été à Hamme réside dans le fait qu'on a retrouvé une pierre percée de

trous par où les fidèles jetaient des monnaies. En 1660, les échevins du comte de Saint-Pierre-Jette, François II de Kinschot, en vertu d'anciennes traditions, firent faire des fouilles qui ne livrèrent rien de probant. On a actuellement refait la pierre à neuf trous, visible de l'extérieur du chœur. Moorsel se glorifie aussi d'avoir eu la chasse-reliquaire que Charles de France, duc de Basse-Lotharingie, fit transporter dans son église castrale Saint-Géry au Xe siècle, et que Lambert-Baldéric, comte de Louvain, transféra en 1047 à la nouvelle église Saint-Michel-au-Mont qui devint la collégiale Saint-Michel-et-Gudule. Elle est maintenant la cathédrale Saint-Michel par suite de la disparition des reliques de la sainte dans les troubles politico-religieux de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

A Hamme, l'église connut trois reconstructions en pierres; la dernière, de 1678-1680, voûta la nef et le chœur;

elle se termina par la consécration du sanctuaire dont l'anniversaire vient d'être solennellement célébré. La restauration de 1965 décapa le chœur et enleva l'autel baroque qui le déparait; elle fit apparaître la pierre dans sa nudité simple et rude, sur laquelle se détachent la table d'autel et les fonts baptismaux également en pierres; une magnifique statue en marbre blanc de Notre-Dame évoque celle de Michel-Ange à Bruges; une grande et une plus petite en bois de saint Emebert, évêque de Cambrai, une table-crédence rococo et un meuble en forme de minichapelle, de 1643, Renaissance, avec des éléments baroques, abritant un crucifix, ornent le chœur. Deux petits autels latéraux baroques, aux colonnes torsées, sont décorés, à gauche, d'une statue de sainte Renelde, sœur de sainte Gudule, et surmontée d'une « Charité de saint Martin »; à droite, d'une statue de sainte Gudule portant la lampe que le diable aurait soufflée

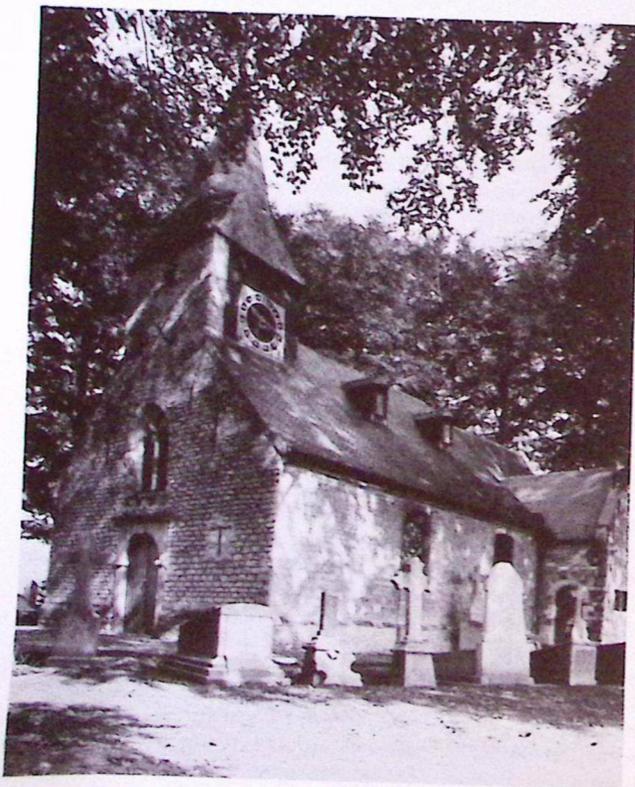


Aux abords de Hamme, la nature a gardé tous ses droits.



L'Hof te Hamme témoigne encore des solides attaches rurales de ce délicieux hameau du Brabant flamand.

La coquette petite église de Hamme dans son séduisant décor de hêtres pourpres.



Le chœur de l'église de Hamme est d'une touchante simplicité.



quand elle se rendait à Moorsel pour prier. Des tableaux de la « Vierge donnant le rosaire à saint Dominique » et des « disciples d'Emmaüs » sont de facture plutôt médiocre. A l'extérieur, une assez grande fenêtre en fer de lance domine le portail; la tour trapue porte un clocheton hexagonal dont la pointe seule se profile au loin entre les arbres. De chaque côté, deux fenêtres en anse de panier éclairent la nef et une le chœur, tandis qu'une ogivale, à deux croisées surmontées d'un trèfle, l'illumine du chevet plat. Comme à Ossel, le cimetière demeure à l'ombre du bouquet arboré et de la présence divine. De la butte, on a un vaste panorama sur les champs, cultivés depuis les temps ancestraux et traversés de sentiers; à l'horizon, se découpe la haute et robuste tour de Brussegem, rassemblant des maisons autour d'elle.

De l'autre côté de la route, après l'église, nous visitons la cure grâce à l'amabilité de M. le curé. Elle contient sept tableaux, de l'Ecole bruxelloise du XVIIIe siècle. Les sujets représentent un « Départ pour la chasse », « La vie de château », une « Bataille navale », la « Prédication de Notre-Seigneur au bord du lac de Tibériade »,

une « Pêche miraculeuse », « Jésus et la Cananéenne » et une scène de l'Ancien Testament, dans des paysages qui font penser à ceux de Jacques Darthois (1613-1686). Un magnifique crucifix en ivoire du XVIIIe siècle, un calice en argent doré du XVIIe, un bas-relief d'une Vierge, dans un décor de coquilles, provenant de la chaire de vérité, une splendide dentelle nuptiale, donnée jadis à l'église, font du presbytère un petit musée.

Derrière la cure, une large grille, accrochée à des piliers en briques terminés par un cône en pierres, donne accès à une petite ferme, dont la porte en berceau est surmontée d'un joli œil-de-bœuf et le mur marqué aux ancrages 1703.

#### Conclusion

Amelgem, Ossel, Hamme, trois hameaux issus du plus ancien système agricole de nos régions, quand la terre était exploitée par de grandes fermes dont les vestiges sont encore visibles dans le sol et des bâtiments. A Ossel seulement, l'une d'elles s'est transformée en « maison de plaisance » ou château, tandis que le « burcht » de Hamme avait déjà disparu à la fin du XVIIIe siècle. Les quelques familles de

l'endroit y avaient élevé des églises, plusieurs fois reconstruites au cours des siècles. Celle d'Amelgem est de style baroque, les deux autres dans un gothique très simple. La première et la troisième, élevées sur un tertre, sont couronnées d'arbres, celle d'Ossel s'appuie à la hêtraie du château. Partout, des paysages étendus déploient des aspects variés de champs, prés et bois sous les grands ciels du Nord. Puissent ces entités rurales garder leur caractère spécifique qui vient du fond des âges, lié à des valeurs stables et à la beauté de la nature.

#### Orientation bibliographique

J. ANNE de MOLINA, *Esquisses généalogiques à propos des propriétaires successifs du château d'Ossel*, dans *Tablettes du Brabant*, III, 1958, p. 363-405.

J. de BORCHGRAVE d'ALTENA, *Notes pour servir à l'inventaire des œuvres d'art du Brabant dans Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, T. 47, 1947.

C. L. SPILLEMAECKERS, *De abten van Grimbergen-1128-1794*, Grimbergen, 1978.

J. VERBESSELT, *Het parochiewezen in Brabant tot het einde van de 13e eeuw*, t. II-III-IV.

V. T. B. BRUSSEGEM, *Hamme*.

A. WAUTERS, *Histoire des environs de Bruxelles*, nouvelle édition, vol. IV, 1972.

# Le musée de la vie

par Jacques BELMANS

« La paix sera atteinte lorsque l'humanité aura compris que la paix se trouve tout entière dans les qualités actives de la vie, dans la créativité, l'amour et la beauté qui permettent à l'humanité d'atteindre le plus haut rendement par la construction, par l'adaptation et par l'orientation à mi-distance entre l'inactivité et la guerre, à mi-distance entre le rêve et la justice. »

Docteur Léon Ectors.

Il s'agit bien d'un singulier musée à la conception parfaitement inédite et originale ainsi que l'a voulu son créateur, le Docteur Léon Ectors. Ce chercheur a exprimé sa pensée dans une série d'ouvrages tandis qu'il constituait patiemment ce Musée perpétuellement en cours de réalisation.

Présentons brièvement son créateur. Né à Louvain le 20 septembre 1909, Léon Ectors est Docteur en médecine de l'Université Libre de Bruxelles. Il est lauréat des facultés de médecine de Paris, de Chicago, d'Ann Arbor et de New Haven. Il confère également en U.R.S.S. et en Chine. Nommé chef de service de Chirurgie générale et de Neurochirurgie à l'hôpital d'Etterbeek où il poursuit ses recherches aboutissant à la conclusion suivante : la paix de l'esprit et de la société ne se trouve ni dans la liberté d'expression d'un programme génétique ni dans la justice d'un partage équitable mais bien

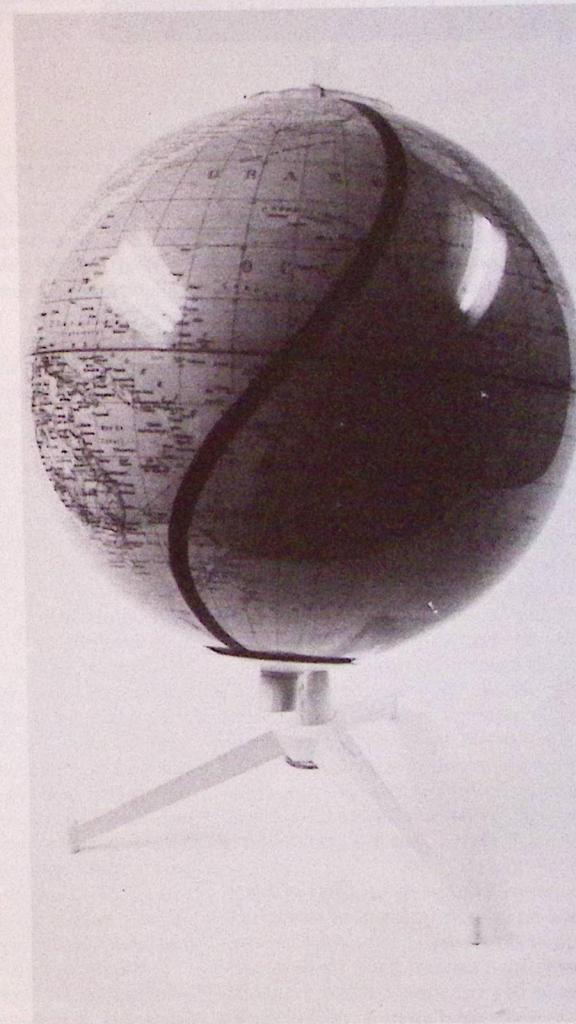
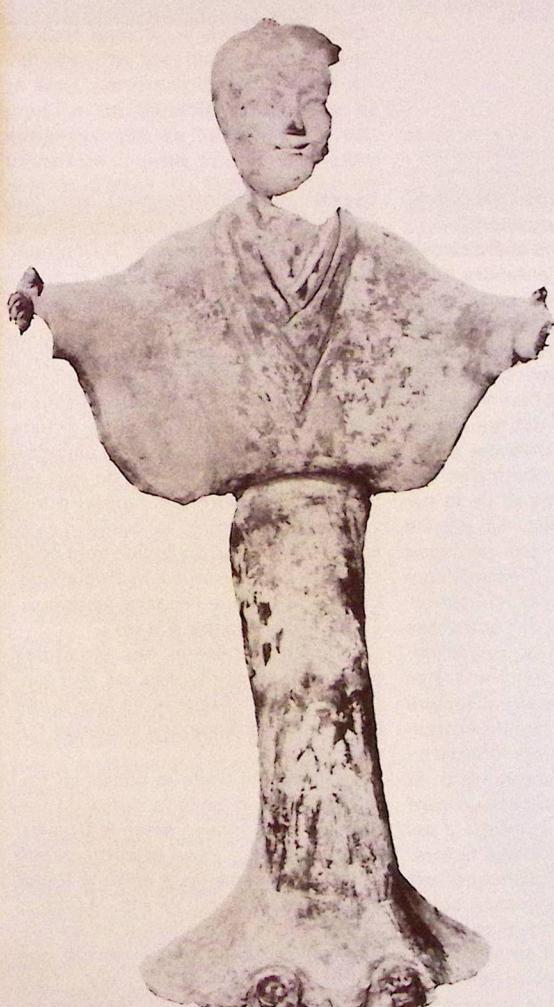
dans « la participation active à la création, à la construction, au progrès et à l'adaptation de l'humanité. C'est dans ce sens que la chirurgie et toutes les autres disciplines peuvent apporter le bonheur ». Dans le cadre d'Interforum, il s'adresse plus particulièrement aux poètes, aux psychologues, aux juges et aux journalistes.

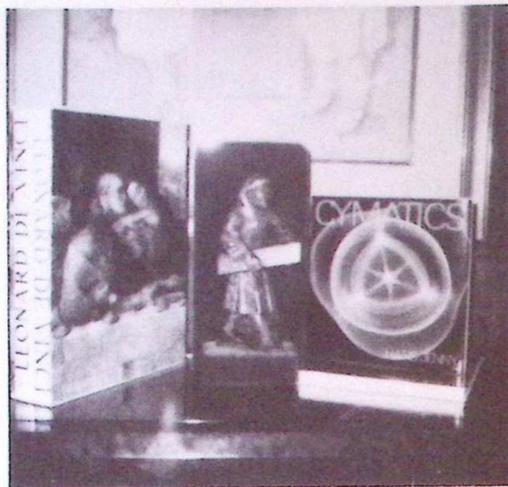
La visite du Musée de la Vie débute par la projection d'un montage audiovisuel collectif intitulé « Nous dansons, donc, je suis » et réalisé sous la direction du Docteur Ectors, montage d'ailleurs largement commenté par son dernier ouvrage en date : « Le Relationnel — Morphodynamogénèse ». Corroborée par de nombreuses expériences pratiques élaborées sous les yeux du visiteur grâce aux appareils soit conçus par le Docteur Ectors, soit réalisés selon ses indications, la théorie émise ici est grosso modo — nous tentons de la vulgariser au mieux à

En page de droite, en haut : Musée de photographie de deux structures apparentement immobiles dont la liaison est automatique. Les deux structures sont constituées, chacune, de deux mille éléments indépendants, en fer magnétique de forme losangique 8/4. Dans un milieu habituel à l'abri du verre, ces structures se maintiennent pendant trois semaines avec la forme qui leur est donnée en les déposant en masse sur un plateau en bois.

En bas, à gauche : Musée de la Vie : statuette HAN, terre cuite, 47 cm de hauteur.

En bas, à droite : Musée de la Vie : en traçant une ligne droite sur une sphère, nous obtenons une projection rectiligne ; en traçant une ligne droite sur une sphère qui tourne, nous obtenons une projection en S. Effective à sa plus petite vitesse aux deux pôles et à sa plus grande vitesse à l'équateur, la longueur du passage de la ligne tracée est la plus petite. Il faut donc plus de place à vitesse moyenne, d'où l'élargissement des deux moitiés de la S.





**A gauche :** un coin du Musée de la Vie. Léonard de Vinci relationnel ressent la forme, la perspective et l'orientation. Jenny analyse la climatic à vitesse croissante; la vie hiberbe, est attentive, construit, agit, s'adapte, freine, est en stress.  
**A droite :** Musée de la Vie : sculpture consacrée au langage et à l'écriture. Bois du XV<sup>e</sup> siècle.



l'intention du lecteur non-initié — celle de la totalité humaine, de la globalité humaine en réaction contre le fractionnement de la personnalité dû à trente-six spécialistes — dont les informaticiens ne sont pas les moins coupables —, contre le « cloisonnement » des facultés aboutissant à l'amoindrissement de l'individu et, donc, à la négation de son bonheur. En effet, la connaissance conceptuelle, corpusculaire et électronique nous enseigne que les propriétés de l'esprit et les propriétés de la matière organisent l'univers à partir du grand « bang » des nébuleuses dans l'ordre et dans le désordre progressifs oscillants du continuum espace-temps. Les spécialistes religieux, littéraires et scientifiques poursuivent l'étude de l'esprit et de la matière. L'esprit est-il une propriété de la matière ou la matière est-elle une propriété de l'esprit ? Cette question est réservée aux philosophes. Quant aux arbitres, ils entraînent le peuple au jeu des lettres et des chiffres... La connaissance dynamique relationnelle nous enseigne que la relation du vide et du temps structure les mouvements de l'univers dans l'interdépendance des volumes, de leur longueur, de leur vitesse d'usure et de leur durée

d'existence. Le relationnel est accessible à la seule transdisciplinarité. Le peuple, le religieux, le littéraire et le scientifique refusent d'entendre le relationnel qui leur paraît sans doute ésotérique. Le moi refuse d'être sa relation avec autrui. La société de neurologie ne peut pas se permettre d'écouter les mouvements vibratoires et les mouvements de recul des neurones. Le cercle culturel doit entendre et observer, il ne peut pas participer aux mouvements de l'homme et de la nature en interdépendance. La société des ingénieurs ne peut pas percevoir les mouvements qui se poursuivent dans la matière et qui, par leur durée, fournissent la chaleur. Par contre, ces sociétés peuvent se passer de la rotation de la Terre pour comprendre et pour juger les actes des réalisateurs relationnels. C'est ainsi qu'un correspondant du Docteur Ectors lui écrivit : « J'espère que vous savez que la durée d'existence et la vitesse d'usure sont quasi synonymes ». « Ce « J'espère », commente le Docteur Ectors, « souligne combien le relationnel est ridicule tandis que le « quasi » souligne combien le scientifique se fonde sur l'aléatoire. Quoi qu'il en soit, le relationnel peut maintenant se défendre. Le peuple, le littéraire et le scientifique

basent leur raisonnement sur des structures matérielles ou spirituelles non sur des mouvements. Si l'interieur des structures était immobile, la durée d'existence serait effectivement équivalente à la vitesse d'usure. » Toutefois, la vitesse d'usure du et la vitesse d'usure du frein so inverse de leur courte durée d'existence par rapport à leur volume. La durée d'existence d'un solide amorphe et d'un cristal est l'inverse de leur vitesse d'usure par rapport à leur volume. Par contre, la durée d'existence et la vitesse du liquide sont équivalentes, la pression est hydrostatique. Le liquide occupe l'espace au maximum : « il est indispensable à la vie ». C'est bien la relation des structures matérielles et spirituelles, de leur longueur, de leur vitesse et de leur durée en interdépendance, qui organise l'univers. Ainsi le capital limite le plaisir au travail, le syndicat limite la durée du travail, donc le bonheur, selon le Docteur Ectors, se situe dans la participation au travail à mi-distance entre le travail qui dure et le jeu qui va vite... Lorsque l'Etat soutient le travailleur et le investissement défaille, il ne peut pas rembourser les taxes qui l'ont étranglé. Taxer le travail, taxer

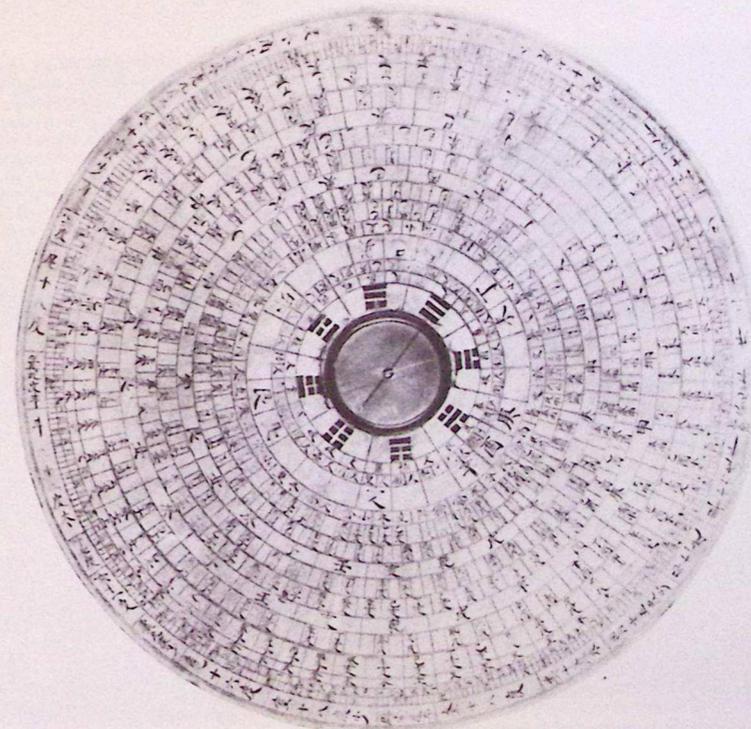
vestissements productifs est aussi antirelationnel que partager le capital ! « Il faut soutenir le travailleur contre le capital anonyme et l'ouvrier irresponsable », conclut-il, « il faut taxer le jeu des titres, des cartes et des billets, les avoirs incultes, l'inactivité, les dépenses, les actes et les placements irresponsables qui ne se poursuivent pas jusqu'au parachèvement des réalisations projetées... » Telle est, brièvement résumée, la théorie émise par le fondateur du Musée de la Vie, théorie illustrée par de nombreux appareils et expériences pratiques. Pour le profane, ces expériences peuvent n'être qu'« amusantes » ou « curieuses »; elles n'en revêtent pas moins un sens profond puisqu'elles font réfléchir à diverses conceptions de l'Être par rapport à la Vie. Il en va ainsi, par exemple, de la figure reproduite de **Stabilité structurelle et morphogénèse de Thom (1972)**, des travaux de **Kymatik de Jenny**, du pendule de Galilée, du fameux ruban de Moebius, des travaux multiples menés par Léonard de Vinci et, bien sûr, des éléments expérimentaux fonctionnant sous nos yeux... Dès lors, on pourrait se demander pourquoi diable ce musée contient aussi nombre d'œuvres artistiques ? C'est qu'il importe justement de ne pas « cloisonner » l'Art, de lui restituer sa totalité et de le lier au relationnel. En effet, l'art et le relationnel nous permettent d'atteindre la paix par l'étude du « ressenti » et par la mesure des mouvements qui se poursuivent sans cesse dans les interactions universelles. L'observation est un parcours qui choisit : la mémoire est une catalyse qui adapte. L'artiste et le relationnel participent aux mouvements pendant qu'ils se poursuivent. Ils s'intègrent au volume, à l'orientation, à la perspective, à la vitesse et à la durée des mouvements. L'observation et la mémoire artistiques et relationnelles permettent à l'homme, à la femme, à l'enfant et au couple de s'attacher à la nature, de choisir et de catalyser pour donner une signification aux choses et ainsi les comprendre à leur manière. Pour conférer une signification à une forêt de chênes, il faut y circuler, s'y adapter, en

faire usage et planter de jeunes chênes. C'est ainsi que les artistes et les relationnels atteignent à la créativité, à l'amour et à la beauté. Le bonheur se trouve dans l'effort de participation à la paix intérieure, à la paix des individus et à la paix des nations. Qu'elles soient dites exactes ou imaginaires, les vérités littéraires et scientifiques portent des erreurs catastrophiques parce qu'elles fixent l'état des choses avant et après les changements. L'artiste et le relationnel participent à la réalité en mouvement et en vie pendant qu'elle se poursuit. On comprendra dès lors que les œuvres d'art figurant dans ce musée participent d'une vaste conception destinée à les rendre plus vivantes à nos yeux comme à les inté-

grer dans une vision totale de l'existence... En conclusion, nous dira le Docteur Ectors, « ne nous laissons pas aveugler par les droits immobiliers et statiques de l'homme, de la femme et de l'enfant. Trop souvent ils nous délirant des responsabilités comme de la participation effective pour permettre aux littéraires comme aux scientifiques de nous diriger vers la contestation, la colère, la croisade et la guerre. Rien ne doit nous empêcher de participer à la créativité, à la beauté et à l'amour, seules sources de bonheur et de paix.

Situé au 235, rue de la Loi, à Bruxelles, le Musée de la Vie est visible sur rendez-vous.

Musée de la Vie : l'acupuncture se généralise en médecine chinoise depuis plus de 1.000 ans. L'acupuncteur place une boussole au centre des oppositions des contraires ; il oriente le patient en fonction de la boussole et peut ainsi réaliser une thérapie efficace. L'Oriental est généralement philosophe parce que demain sera différent d'hier du fait des éruptions volcaniques, des tremblements de terre, des typhons et des famines qui perturbent le temps continu. C'est pourquoi l'Oriental a découvert la boussole qui a effectivement une orientation propre indépendante de l'observateur dans le champ magnétique continu.



Yves BOYEN

# La route vagabonde

2

A l'entrée de Jauchelette, nous découvrons, à notre gauche, à 400 mètres environ de notre route, les vestiges de l'ancienne ferme de La Ramée, dont les bâtiments masquent, en partie, la chapelle de La Ramée. Plus près de nous, le beau parc peuplé de feuillus prolongeant ce domaine. A l'horizon, la tombe de l'abbé de (important tumulus belgo-romain).

Pour visiter la ferme de La Ramée, poursuivre jusqu'au prochain carrefour dont l'un des angles est occupé par une chapelle, édifiée en grès, en 1652, et dédiée à Notre-Dame de la Garde, puis tourner à gauche (plaque signalétique : ferme de La Ramée). On longe d'abord la partie boisée qui prolonge la ferme de La Ramée, puis les anciens bâtiments abbatiaux avant d'atteindre la ferme de La Ramée \*. Cette magnifique ferme abbatiale est remarquable par ses proportions considérables et l'ampleur de sa cour intérieure (près d'un hectare). Les constructions, en briques et pierres de Gobertange, séduisent par leur harmonieuse unité : elles datent, en grande partie, du début du XVIIIe siècle. La chapelle (49 mètres de long sur 22m50 de large) est impressionnante et passe pour être la plus grande de Belgique. Les écuries aux colonnes remarquables avec leurs voûtes d'ogives en briques reposées sur des colonnes en pierres. Le porche-columbière avec ses pierres taillées (côté cour) et la belle tour d'angle, chapeauté d'un dôme sont également dignes d'intérêt.

De l'ancienne abbaye cistercienne de La Ramée, fondée en 1215, ne subsistent plus de nos jours, que quelques constructions occupées présentement par les sœurs du Sacré-Cœur, qui les ont aménagées en maison de retraite et de recollection. A signaler l'ancien quartier abbatial, élégant édifice de style classique, édifié en 1775 ; la maison dite « Le Bouloy », d'origine ancienne, qui a servi de dortoir à l'abbaye ; l'église abbatiale aujourd'hui disparue et l'ancien jardin aménagé en maison d'habitation. Le domaine est enjambé par un agréable plan d'eau, connu sous l'appellation d'étang des Tournes. Nous revenons au carrefour de la Chapelle Notre-Dame de la Garde où notre itinéraire coupe un autre circuit touristique par nos soins et dénommé « Route des Six Vallées » et nous poursuivons notre randonnée. Nous traversons le centre du village de Jauchelette, en laissant, à droite, l'église Sainte-Gertrude r



La grange de la ferme de La Ramée passe pour être la plus grande de Belgique.



Jodoigne-Souveraine : le château est le fleuron architectural de la localité.

basses, le cachet typiquement rural qu'il avait au XVIIIe siècle. L'église Saint-Pierre entourée de son vieux cimetière, fut ravagée par un incendie, en 1945, et en grande partie reconstruite, par la suite. Elle a gardé, néanmoins, son portail classique en pierres de Gobertange (1771). Le mobilier comporte, entre autres, un nouvel autel majeur et un banc de communion du plus séduisant effet ainsi qu'un Christ (1550) au visage expressif. A notre gauche, le chêne du Centenaire, planté en 1930, et la cure à laquelle on accède par une porte cochère datée de 1733. Mais le bâtiment est beaucoup plus ancien et porte encore les traces de la construction primitive qui remonte à l'époque gothique. Remaniée au XVIIIe siècle, elle a aujourd'hui une allure très Louis XV. Dans le jardin croissent des marronniers et des châtaigniers entourant un tilleul séculaire. Notre route, toujours étroite et montueuse, laisse, à droite, une petite chapelle (XIXe siècle) dédiée à Notre-Dame de Hal, puis rejoint une large artère qui nous conduit à Dongelberg.

## DONGELBERG

Petit centre agricole arrosé par l'Orbais.

A l'entrée du village, à droite, à une trentaine de mètres en retrait, se dresse la chapelle de Notre-Dame, édifiée en 1793 et abritant une Madone du XVIe siècle, hélas partiellement mutilée. Nous longeons ensuite un très beau domaine boisé appartenant à l'Oeuvre Nationale de l'Enfance. Le parc, qui prolonge un bois de chênes et qu'agrémentent de jolis plans d'eau, sert d'écrin au château \*, autrefois très pittoresque château-ferme, mais qui fut profondément remanié et transformé vers le milieu du XIXe siècle et aménagé dans le goût de la Renaissance. Bâti en briques et pierres blanches, le château, que flanque un puissant donjon carré, dégage avec ses tourelles d'angle, son avant-corps majestueux et sa façade un peu surchargée, une certaine emphase, qui n'est pas pour déplaire.

Plus loin, à notre gauche, l'église Saint-Laurent (1867), œuvre de l'architecte Coulon, est assez banale. Du mobilier datant principalement du XVIIIe siècle, nous détacherons cependant une estimable Vierge à l'Enfant, sculpture gothique remontant à ± 1400.

truite en 1823, puis, à gauche, l'ancien moulin du Maka, érigé en bordure de la Grande Ghète, en 1845, et aménagé, de nos jours, en habitation. Nous joignons, à présent, la N 21 (Charleroi-Tirlemont) dans laquelle nous nous engageons à droite (direction Jodoigne). 1 500 mètres plus loin, nous quittons cette artère et nous prenons, à gauche, l'étroite chaussée qui, après avoir longé le mur de clôture du château de Jodoigne-Souveraine, nous conduit au centre de cette localité.

## JODOIGNE-SOUVERAINE

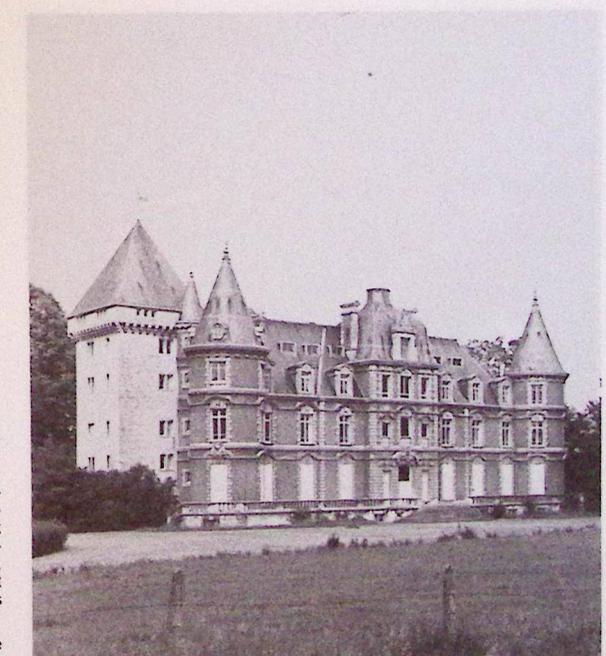
Pimpant village baigné par la Grande Ghète, dont les rives encaissées confèrent énormément de charme au paysage. Quelques vieilles maisons pittoresques construites en pierres extraites des carrières toutes proches de Gobertange complètent joliment ce beau décor.

### Syndicat d'Initiative de Jodoigne.

Président : Bernard de Traux de Wardin. « Le Château » à 5901 Jodoigne-Souveraine ; tél. : 010/41.84.84 (bureau) ou 010/81.00.91 (privé).

La curiosité majeure de Jodoigne-Souveraine est son château \* (propriété privée) qu'on aperçoit, à droite, à travers la futaie. Le château, parfois appelé château-ferme de Glimes, forme un imposant et majestueux ensemble classique en forme de U, construit, en grande partie dans les années 1763-1765, avec élégant corps de logis agrémenté d'un frontispice, tours trapues flanquant les extrémités d'une des ailes, et puissante tour, à trois niveaux, percée d'un porche en forme d'arc cintré. Si la brique a servi de base pour la construction de cet édifice, l'utilisation habile de la pierre blanche, notamment pour les baies et encadrements de fenêtres, rehausse l'élégance de cet ensemble bien équilibré. Le parc, planté d'essences rares entourant un étang romantique, est admirable.

Nous franchissons, à présent, la Grande Ghète, puis nous gravissons le versant gauche du cours d'eau pour gagner le cœur de la localité qui a gardé, avec sa rue tortueuse et ses maisonnettes



Dongelberg : le château remanié, au XIXe siècle, dans le goût de la Renaissance.

Continuant notre randonnée, nous longeons à notre gauche, les **anciennes carrières** de quartzite de Dongelberg. Un muret sépare la route des carrières (propriété privée) formant de nos jours une assez profonde excavation envahie par les eaux.

Quelques centaines de mètres nous séparent du village d'Incourt.

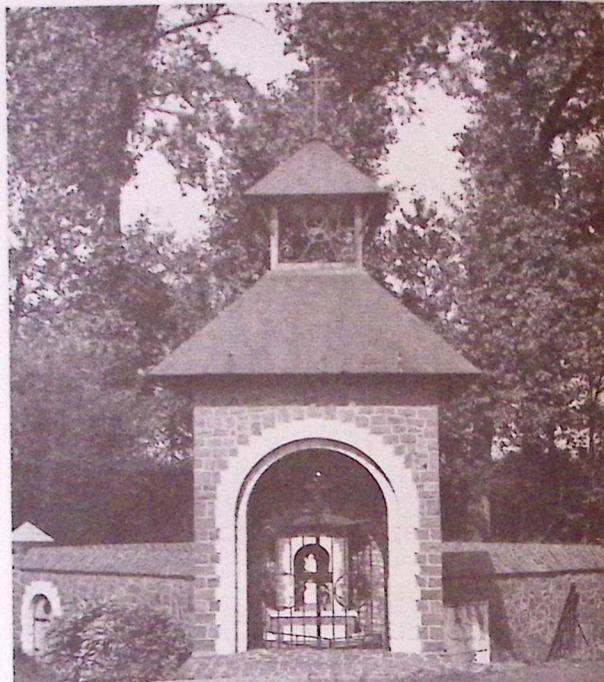
## INCOURT

Charmante localité agricole bordée par le Ry d'Orbais. Ce pimpant village est surtout célèbre par le culte séculaire rendu à la **petite sainte du terroir, dénommée Ragenufle**. Cette bienheureuse à qui l'on attribue divers faits prodigieux, désireuse à l'exemple de sa cousine, sainte Gertrude de Nivelles, de se consacrer entièrement à Dieu, se serait enfuie dans les bois avoisinants pour éviter le mariage que ses parents voulaient lui imposer. Elle serait morte le 14 juillet 650 près d'une source qui jaillit encore de nos jours. Cette source est située à 200 mètres à peine de notre circuit. Pour l'atteindre, prendre, à gauche, la route Louvain-Namur, puis, 100 mètres plus bas, la première artère à gauche. Nous voici en face de la **chapelle Sainte-Ragenufle**, petite construction moderne, consacrée en 1953, au pied de laquelle se trouve la **source**, dont les eaux sont réputées souveraines contre la fièvre et l'hydropisie.

Pèlerinage annuel le lundi de la Pentecôte.

Retour à notre itinéraire. Après avoir traversé la route Louvain-Namur, où nous croisons, à nouveau, la « **Route des Six Vallées** », nous pénétrons au cœur du village. A notre droite, l'**église Saint-Pierre**, élevée en 1781. Ce sanctuaire possède un très beau maître-autel baroque, avec colonnes torses en marbre et deux confessionnaux, en chêne, aux décors baroques également, qui proviennent de l'ancienne abbaye de La Ramée. On y voit aussi le petit reliquaire de sainte Ragenufle. Près de l'église, l'**ancienne cure** est un bel édifice, de style classique, construit en briques avec soubassements en moellons.

Peu de distance nous sépare d'Opprebaix.



Incourt: la chapelle moderne dédiée à sainte Ragenufle.



Opprebaix: le château-ferme a conservé de nombreux vestiges de ses origines féodales.

## OPPREBAIS

Comme ses voisines, la localité d'Opprebaix tire une grande part de ses ressources de l'agriculture. Ce village, qui s'étale sur un plateau légèrement ondulé, comporte deux agglomérations assez nettement séparées: Opprebaix Centre que nous visiterons d'abord, Sart-Risbart que nous traverserons ensuite. Jusque dans les années 1960, des carrières de quartzite, fournissant d'excellents pavés, furent exploitées à proximité du Ry d'Orbais. On peut encore voir, de nos jours, les impressionnantes excavations laissées par ces extractions.

A l'entrée du village se détache, à notre droite, le **château-ferme**, la plus intéressante curiosité d'Opprebaix tant du point de vue historique qu'architectural. Il s'agissait, à l'origine, d'un **château fortifié**, abandonné au XVII<sup>e</sup> siècle et converti en ferme au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce château fort fut édifié vraisemblablement au XIV<sup>e</sup> siècle mais fut, par la suite, assez sérieusement mutilé et amputé. Il ne demeure pas moins un spécimen remarquable de notre architecture militaire au Moyen Age. On peut encore voir, de nos jours, les épaisses murailles, en grès, dessinant un rectangle flanqué aux angles de tours circulaires partiellement en ruine et la masse carrée du donjon primitif décapité ainsi que les vestiges d'une nef médiévale dont les voûtes étaient soutenues par de hautes colonnes en moellons. Plus loin, à droite, l'**église Saint-Aubin**, de style romane, avec chœur en gothique tardif, nefs classiques (1737) et tour néo-classique (1864). Ce sanctuaire conserve des fonts baptismaux romans (début du XII<sup>e</sup> siècle), du mobilier de style Louis XV, et deux belles dalles funéraires, celle de Jehan Four et de Marie de Beaulieu, rehaussée d'un heaume et de blasons, et celle, d'une technique très soignée et d'une excellente facture, de Marguerite Demartin et de son époux (XVI<sup>e</sup> siècle) où les défunts sont figurés gisant, les mains jointes.

Nous continuons notre randonnée laissant, à notre gauche, le **moulin Gustot**, construit en briques, en 1850 et exploité jusqu'en 1925. Initialement du type de celui de Nil-Saint-Vincent (voir plus loin) avec toit en forme de casque sarrasin, il fut complètement restauré il y a une quinzaine d'années et n'a pas reçu, depuis, d'affectation particulière. Un toit moderne remplace la toiture ori-

mitive. Nous traversons ensuite le hameau de **Sart-Risbart**. A notre droite, en retrait, l'**église Sainte-Barbe** est une construction classique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle renferme une oeuvre de G. de Crayer (1627) figurant une Crucifixion; ce tableau est malheureusement en très mauvais état. La **cure** est assez curieusement accolée au sanctuaire.

Nous longeons maintenant le **Convent des Dominicaines de Béthanie** (à gauche) qui possède une jolie chapelle moderne (1900), puis, à droite, une petite **chapelle** dédiée à sainte Vivine, la fondatrice de l'abbaye de Grand-Bigard, invoquée dans la région pour la protection des champs et du bétail. L'autel est orné d'un ravissant tabernacle enjolivé de têtes d'anges et datant de ± 1620.

Après avoir coupé la route Wavre-Perwez, nous pénétrons sur le territoire de Tourinnes-Saint-Lambert.

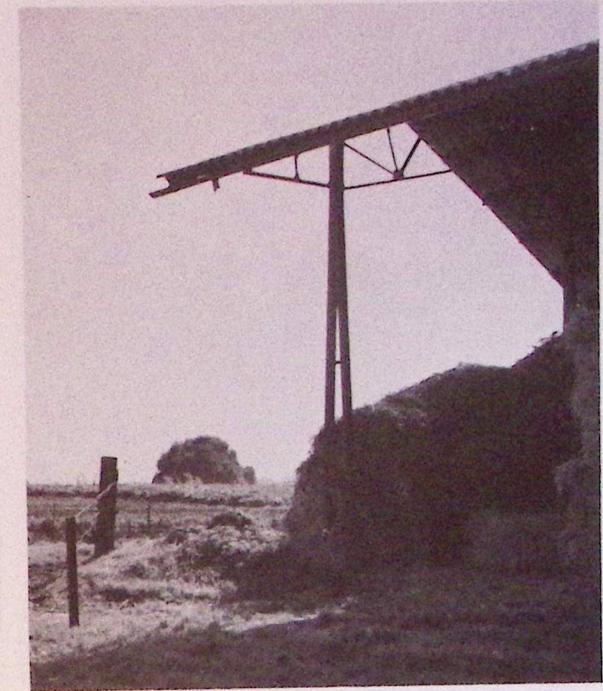
## TOURINNES-SAINT-LAMBERT

Village essentiellement agricole, arrosé par le Nil et composé de deux agglomérations: Tourinnes et Saint-Lambert. L'**église Saint-Servais**, à Tourinnes, est une construction, classique, à trois nefs de cinq travées, remontant à 1786.

Nous laissons le village à notre gauche et bifurquons à droite pour passer entre deux tumuli belgo-romains, connus sous le nom de **tombs de Libersart**. Celui de gauche a 8 mètres de haut, mais sa base a été fortement rognée par la charrue. Celui de droite a à peine 6 mètres de haut pour un diamètre de 15 mètres environ. Ils ont été fouillés mais n'ont pas livré de mobilier. Du tertre de gauche, on jouit d'un beau **panorama** sur la région. Nous passons ensuite sous l'autoroute Bruxelles-Namur (E 40) et nous apercevons, bientôt, à gauche, l'**église Saint-Lambert**, édifice néo-gothique datant de 1900 environ. Nous atteignons bientôt Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin que nous traversons de part en part.

## NIL-SAINT-VINCENT-SAINT-MARTIN

Coquet village formé de quatre hameaux (Nil-Saint-Martin-Nil-



Tourinnes-Saint-Lambert: une des tombes de Libersart.



Opprebaix: le pittoresque moulin Gustot.

Saint-Vincent-Nil-Abbesse et Nil-Pierreux) qui s'étirent le long du Nil, pittoresque cours d'eau qui a donné son nom à la localité.

Nil possède plusieurs monuments dignes de retenir l'attention. Nous rencontrons, d'abord, à notre droite, l'**église Saint-Martin**, (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle), qui n'offre que peu d'intérêt sur le plan architectural mais possède, en revanche, un intéressant mobilier (Louis XIV, Louis XV et Louis XVI) et une admirable Vierge à l'Enfant du XV<sup>e</sup> siècle.

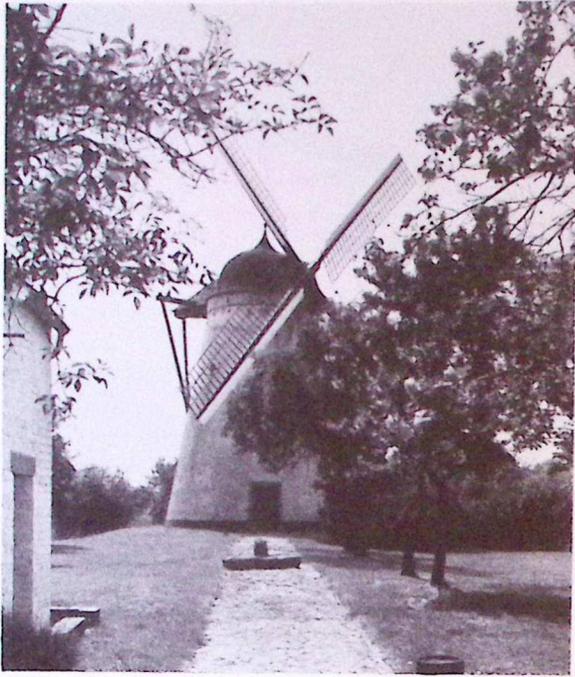
La **cure** voisine l'église. Précédée d'un jardin clôturé, elle forme un ensemble séduisant remontant à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (± 1774).

Plus loin, à notre droite, une imposante gentilhommière (propriété privée) élevée au XVII<sup>e</sup> siècle et précédée d'annexes, édifiées à front de rue, flanquées aux angles de deux élégantes tours.

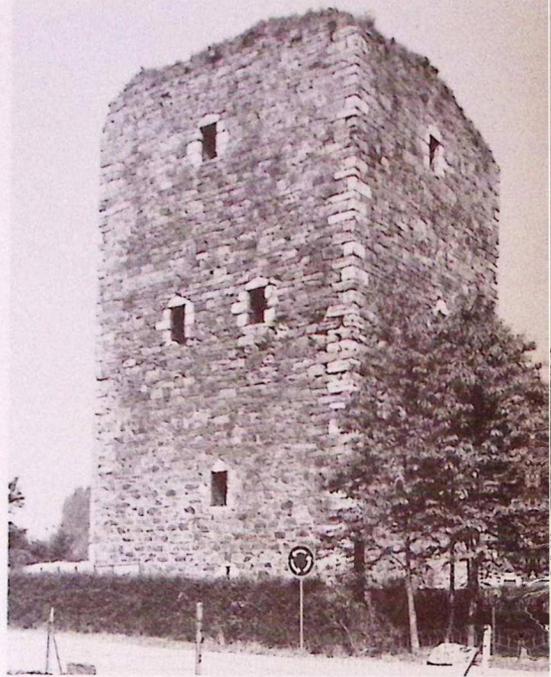
Nous traversons maintenant **Nil-Saint-Vincent** dont l'église (à gauche): construction classique en briques et pierres bleues, possède un beau mobilier du XVIII<sup>e</sup> siècle où dominent les styles Louis XV et Louis XVI.

En prenant, à droite, la rue du Paradis (plaque signalétique), nous atteignons, 500 mètres plus loin, le moulin à vent dit du **Tiege** (crochet recommandé). Le **moulin du Tiege** est l'un des plus beaux et des mieux conservés du Brabant. De forme conique, il fut édifié, en briques, en 1834. Il est coiffé d'un toit mobile très original évoquant un casque sarrasin. Planté sur un plateau à 148 mètres d'altitude, entre le ry de Corbais et le Nil, il domine altièrement le paysage. Ce moulin resta en activité jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. Il fut malheureusement endeuillé par deux accidents mortels. En 1876, un adolescent de 13 ans fut tué par une aile du moulin et, en 1924, le fils du meunier, âgé de 3 ans, succomba dans des circonstances similaires.

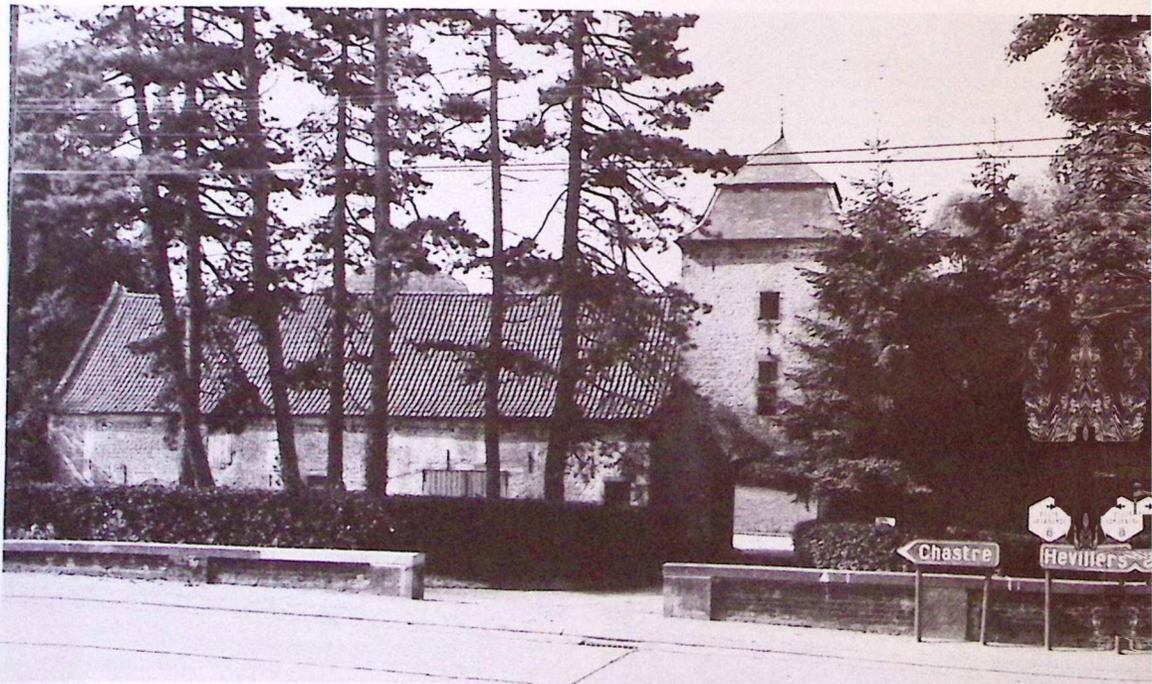
Retour à notre route. Nous apercevons, à droite, le moulin du **Tiege** que nous venons de quitter. 2 km plus loin, nous traversons la N 4 (Bruxelles-Namur). Passé le carrefour, à notre droite, la **ferme de Nil-Pierreux**, robuste ensemble de bâtiments disposés en quadrilatère datant, en partie, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (corps de logis daté de 1781) et du début du XIX<sup>e</sup> siècle (grange, dépendances et porche-colombier, ce dernier portant le millésime 1811).



Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin : l'attrayant moulin du Tiège coiffé d'un casque du type sarrasin.



Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin: la Tour d'Alvaux, improprement appelée Tour des Sarrasins.



Blanmont (Chastre) : des dépendances basses prolongent le robuste porche à trois niveaux donnant accès au château.

Avant de rejoindre Blanmont où nous conduit, à présent, notre itinéraire, nous recommandons chaudement aux touristes d'effectuer un nouveau crochet pour aller admirer l'émouvante Tour d'Alvaux, élevée dans un site qui n'est pas sans rappeler certains paysages ardennais. A cet effet, prendre, à droite (plaque signalétique) la rue Trois Fontaines. (3 km aller et retour)

La Tour d'Alvaux<sup>®</sup>, appelée aussi Tour des Sarrasins, fut édifiée vers la fin du X<sup>e</sup> siècle ou au début du XIII<sup>e</sup> siècle au cœur d'un îlot formé par deux bras de l'Orne. De plan carré, elle comporte trois étages construits en grès et quartzite, en provenance des carrières voisines, et est dotée de murs ayant, à la base, plus de deux mètres d'épaisseur ; elle est percée de meurtrières. Les voûtes de l'escalier et les vestiges des cheminées sont remarquables. Bien que sa partie supérieure ait disparu, la tour s'élève encore à une hauteur d'environ 10 mètres. Elle est plantée dans un cadre<sup>®</sup> d'une âpre sauvagerie qui mérite, à lui seul, le détour.

A proximité de la tour, l'ancien moulin à eau d'Alvaux, établi en bordure de l'Orne, remonte à un temps immémorial et dépendait jadis de la seigneurie de Vaux-sous-Nil.

Le cadre enchanteur, formé par la Tour d'Alvaux (propriété privée), le moulin à eau et les rives encaissées de l'Orne, est malheureusement en partie gâché par l'implantation, à cet endroit, d'un terrain de camping-caravaning.

Retour à notre Route Vagabonde qui nous conduit à Blanmont.

#### BLANMONT

Séduisant hameau dépendant de la commune de Chastre. Laisant, à notre gauche, l'église Saint-Martin, de style néo-classique, édifiée en 1861, d'après les plans de l'architecte Coulon, nous arrivons en face du château<sup>®</sup> de Blanmont, remarquable et imposant ensemble formé de deux corps principaux de bâtiments remontant en grande partie au XVII<sup>e</sup> siècle (± 1640). Robuste tour-porche, à trois niveaux, percée d'une porte en anse de panier. De part et d'autre de cette tour s'étirent des dépendances basses élevées vers 1700. Le corps de logis est particulièrement majestueux et, en dépit de certaines retouches mineures, a gardé

l'aspect qu'il avait au XVII<sup>e</sup> siècle. Le mur d'enceinte du domaine, avec appareillage où domine le grès ferrugineux, ne manque pas de séduction.

Nous franchissons ensuite la ligne de chemin de fer Bruxelles-Namur (passage à niveau) et pénétrons sur le territoire d'Hévillers.

#### HEVILLERS

Un des nombreux villages à vocation agricole comme la quasi totalité de ceux que nous avons traversés. La localité est arrosée par l'Orne et son affluent, la Gentinne dont les rives, en partie boisées, présentent un indéniable intérêt sur les plans esthétiques et botaniques.

A l'entrée du village, à notre gauche, rue du Culot n° 5, la très belle ferme du Colombier<sup>®</sup>, majestueux ensemble du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont les constructions sont disposées en forme de quadrilatère. Élégant porche daté de 1760 avec porte cochère en plein cintre. Coquet corps de logis millésimé 1757 et grange de 1762. Un second porche-colombier (1756) donne sur l'arrière des bâtiments.

Au centre de l'agglomération, l'église Sainte-Gertrude (à gauche et légèrement en retrait), de style classique, fut édifiée en 1776, mais remaniée à plusieurs reprises, notamment, au XIX<sup>e</sup> siècle, par l'adjonction de collatéraux. Ce sanctuaire possède un mobilier de choix d'où nous détachons les excellentes menuiseries qui constituent les autels latéraux (XVIII<sup>e</sup> siècle), les confessionnaux d'inspiration baroque, les lambris et portes du XVII<sup>e</sup> siècle et le magnifique banc de communion chargé de rocailles et de coquilles où triomphent les styles Louis XIV et Louis XVI. Ce riche mobilier provient de l'ancienne église des Augustins à Bruxelles.

La cure est une avenante construction norbertine (l'église d'Hévillers dépendait, en effet, sous l'Ancien Régime, de l'abbaye d'Hévillem).

Nous continuons en direction de Mont-Saint-Guibert. A l'extrémité d'Hévillers, à notre gauche, un mur d'enceinte et, en été, d'épaisse frondaison masquent la tour et le château de Bierbaïs. Pour bénéficier d'une vue d'ensemble sur la tour et le château, s'engager, à gauche, dans une petite rue pavée (plaque signalétique).



Hévillers : le château de Bierbaïs forme un élégant ensemble de style classique.



Héவில்: la Tour de Bierbais, d'origine médiévale, a été remaniée au cours des siècles.

**Guibert**, qui fabriquent une bière de haute fermentation très appréciée par les connaisseurs : la « Vieux-Temps ». Nous franchissons, à nouveau, l'Orne, dont nous suivons le cours jusqu'à Beaurieux. Le versant droit de la petite rivière est assez encaissé et ne manque pas de pittoresque.

#### BEAURIEUX

Un des nombreux hameaux de la vaste commune de Court-Saint-Etienne. Le centre de cette petite agglomération a gardé un aspect typiquement rural. Trois monuments retiendront ici notre attention. Tout d'abord, à notre droite, (rue de Beaurieux n° 25) la **ferme de la Vallée**, avenante construction, en forme de quadrilatère, remontant au XVIIIe siècle, mais partiellement agrandie et reconstruite au XIXe siècle. En face de nous, la **ferme de Beaurieux** dite aussi la **ferme blanche**, dépendance d'un château aujourd'hui disparu. Entièrement chaulée, comme la ferme de la Vallée d'ailleurs, elle groupe ses bâtiments, construits en briques et moellons, autour d'une cour carrée suivant un modèle très répandu dans la région. En dépit de quelques remaniements et retouches opérées au XIXe siècle, elle est très représentative de ces constructions rurales qui firent florès au XVIIIe siècle et qui mariaient l'élégance à la robustesse.

Nous contournons la ferme de Beaurieux, par la gauche, puis nous passons à côté du moulin de Beaurieux avant de tourner à gauche, pour suivre, à nouveau, le cours de l'Orne. Le **moulin à eau de Beaurieux**, chaulé lui aussi, que prolonge la ferme du moulin, est une solide bâtisse élevée, en 1836, en bordure de l'Orne. Il servit à la mouture du grain. Désaffecté, de nos jours, il a néanmoins gardé sa machinerie et sa grande roue à aubes : cette dernière confère à la construction un charme désuet qui n'est pas pour déplaire.

Pendant quelques centaines de mètres, nous longeons encore l'Orne, qui présente, en cet endroit, quelques affleurements rocheux. A notre droite, un bois d'épicéas, puis nous virons, à droite, pour pénétrer au cœur d'une haute futaie. Une clairière, à gauche, nous permet de bénéficier d'un **joli coup d'oeil** sur le **château de Court-Saint-Etienne** (voir plus loin) fièrement planté sur un promontoire. Se faufilant entre les frondaisons, notre route

150 mètres plus loin, une large échappée nous permet d'admirer le château et, à l'avant-plan, la tour.

Le **château** (propriété privée) de Bierbais forme un imposant ensemble, de style classique, d'une ordonnance exquise et d'une grande pureté de lignes. Edifiée en briques et pierres blanches, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, mais partiellement remaniée au début du XIXe siècle, cette vaste demeure, d'origine seigneuriale, comporte deux niveaux rythmés par treize travées. Près du château, élégant jardin d'hiver entièrement vitré, et ancienne **chapelle castrale**, de style gothique primaire, construite en grès de la région. La **tour**, de plan carré, qui protégeait le domaine, est une robuste construction, en moellons, edifiée à la fin du XIIe et au début du XIIIe siècle, mais profondément remaniée au fil des siècles, notamment aux XVIIe et XIXe siècles. En dépit de ces multiples retouches, cette tour n'en demeure pas moins un intéressant spécimen de construction médiévale à caractère défensif. Le **parc**, où croissent des espèces arborescentes très variées et qu'agrémentent de jolies pièces d'eau, est admirable. Après ce bref détour, nous reprenons notre itinéraire et, après avoir franchi l'Orne, nous traversons Mont-Saint-Guibert qui possède un restaurant situé 3, Grand-Route.

#### MONT-SAINT-GUIBERT

Commune en partie industrialisée (papeterie, brasserie) qui s'est développée dans un site accidenté et d'une grande austérité. Les maisons accrochées à flanc de coteaux confèrent à la localité un charme indéniable. L'**église** paroissiale, dédiée comme il se doit à saint Guibert, fondateur de l'abbaye de Gembloux, est plantée sur un éperon rocheux qui fut utilisé jadis à des fins défensives (motte féodale ou château fort). Ce sanctuaire, en grès et briques, fut édifié en 1792 et restauré en 1856 et en 1954. Le mobilier est peu important. A signaler, toutefois, les confessionnaux baroques provenant de l'ancienne église des Augustins à Bruxelles, et une statue de saint Jean-Baptiste, sculpture du XVIe siècle due à un artiste régional. L'église est encore entourée de son ancien cimetière dont l'épais mur de clôture, avec restes d'une tour d'angle circulaire, seraient les seuls vestiges de l'ancienne forteresse.

Nous passons, à présent, devant les **brasseries de Mont-Saint-**



Beaurieux (Court-Saint-Etienne): le lumineux moulin à eau.



Ottignies: un des multiples aspects du splendide Bois des Rêves.

peut-être, après réaménagement, la réouverture de la piscine en plein air.

Dans son agencement actuel, le **Centre provincial de récréation et de loisirs « Bois des Rêves »** constitue un havre idéal pour la détente et la promenade à travers bois. Il se distingue par l'extrême diversité de sa flore allant de la frênaie-aulnaie jusqu'à la hêtraie-chênaie, ainsi que par la richesse exceptionnelle de sa faune (on y dénombre près de 80 espèces d'oiseaux sédentaires ou migrateurs).

Le Bois des Rêves est ouvert toute l'année.

La pêche dans l'étang est autorisée du 1er juin au 31 octobre.

Ces renseignements sur le Bois des Rêves nous ont été aimablement fournis par M. Christian Courtoy, directeur du Centre provincial.

Signalons encore que le Bois des Rêves est situé sur le territoire de la commune d'Ottignies-Louvain-la-Neuve. Des renseignements sur cette importante localité peuvent être obtenus auprès du **Syndicat d'Initiative d'Ottignies**. Présidente : Simone Boudringhien, rue du Bauloy 9 à 1340 Ottignies ; tél. : 010/41.79.85. Secrétaire : Joseph Desmet, Hôtel Communal, avenue des Combattants 35 à 1340 Ottignies ; tél. 010/41.40.72.

Après être passés sous le pont de la ligne de chemin de fer Bruxelles-Namur, nous atteignons bientôt le centre de la commune de Court-Saint-Etienne.

#### COURT-SAINT-ETIENNE

Vaste bourgade groupant, autour d'un noyau à population assez dense, divers hameaux et fermes éparses. Le centre proprement dit, où la Dyle et ses affluents l'Orne et la Thyle mêlent leurs eaux, est industrialisé. Siège d'une importante entreprise métallurgique : les Usines Henricot, fondées par Emile Henricot (1838-1910).

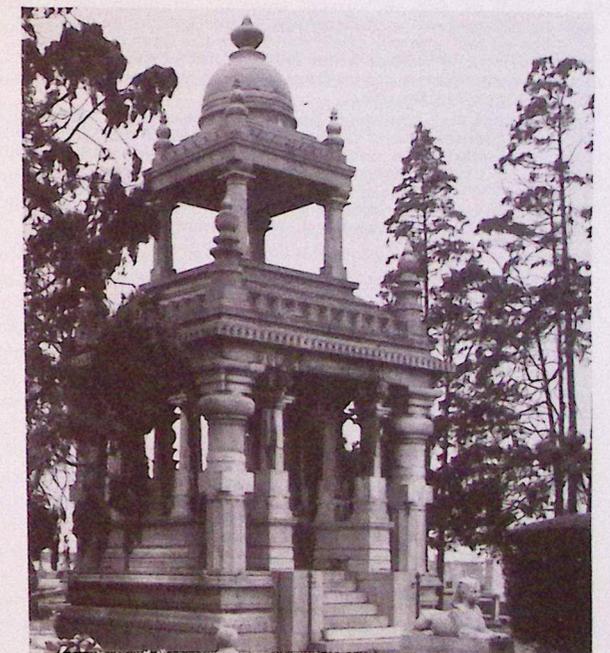
Si le centre est urbanisé, la zone périphérique a toutefois gardé son ancienne vocation de terre agricole, cristallisée autour de quelques grosses exploitations rurales. Toutefois, cette zone est progressivement grignotée par l'aménagement de nouveaux quartiers résidentiels. Signalons que le site de Court-Saint-Etienne était déjà occupé dans les temps préhistoriques. C'est ainsi qu'au pla-

étroite, montueuse et sinueuse à souhait, rejoint un peu plus loin la « civilisation », entendez par là un quartier habité. A l'entrée de celui-ci, nous obliquons à droite, pour traverser à nouveau, une magnifique zone boisée non dépourvue de charme. Peu après la sortie de celle-ci, nous passons au-dessus de la voie ferrée Bruxelles-Namur, puis nous nous engageons, à gauche, dans une voie étroite, mais en bon état d'entretien, pour longer ensuite le bois des Rêves qui mérite un long arrêt.

#### BOIS DES REVES

Initialement d'une superficie de 7 hectares seulement, le Bois des Rêves comportait, entre autres, un grand étang ouvert au canotage et aux baigneurs, un café et un petit restaurant. Ce fut, jusqu'en 1948, un des rendez-vous dominicaux favoris des Ottignois et des habitants de la région. Il jouxtait le **Bois ou Parc de l'Etoile**, qui fut acquis, en 1941, par le baron Empain, qui l'affecta à l'oeuvre « Pro Juventute ». Ce domaine abritait un vaste château, de style néo-Renaissance, édifié en 1912. Deux bâtiments pouvant accueillir, au total, 170 enfants furent construits en 1946-1947. Par la suite, le baron Empain acquit le Bois des Rêves portant de la sorte la superficie du domaine à 40 hectares. Les activités de « Pro Juventute » ayant cessé en 1964, les bâtiments furent abattus faute d'acquéreur. Quant au château fortement endommagé au cours de la seconde guerre mondiale, il avait déjà été démoli en 1956. En janvier 1971, la Province de Brabant fit l'acquisition du Bois des Rêves et d'une partie du Bois de l'Etoile, au total, près de 27 hectares englobant l'étang, une piscine, une plaine de jeux, une zone boisée et une réserve ornithologique d'un grand intérêt. Depuis cet achat, divers travaux ont été exécutés (amélioration des chemins piétonniers, curage de l'étang, création de nouvelles promenades, d'une pataugeoire et d'une plage de sable blanc). Seule la piscine fut désaffectée pour des raisons d'hygiène.

Il est présentement question d'agrandir le domaine et de porter sa superficie totale à 56 hectares par l'adjonction de deux nouvelles zones, l'une boisée et l'autre humide, d'un grand intérêt tant sur le plan botanique qu'ornithologique. D'autres projets sont à l'étude : création d'aires de détente, d'une piste de santé à travers bois, d'un complexe d'hébergement ouvert aux « classes vertes » et,

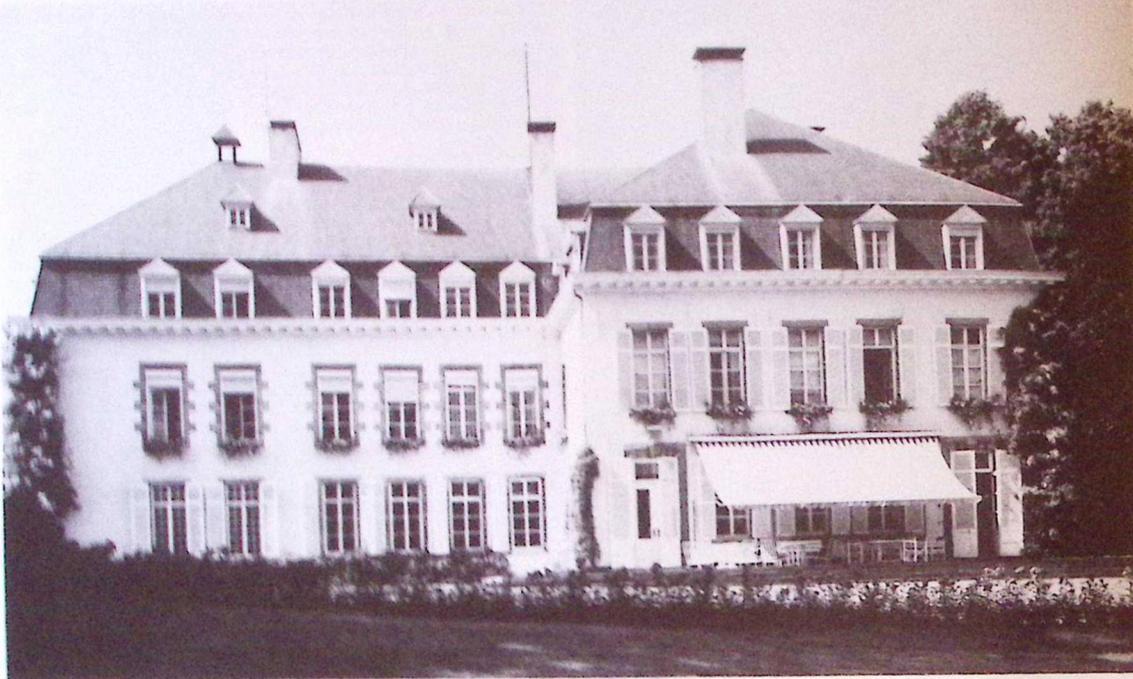


Court-Saint-Etienne: le curieux mausolée de la famille Goblet d'Alviella.

# Des villages qui sont frères jumeaux

3

par Joseph DELMELLE



Court Saint Etienne - le château Goblet d'Alviella est une construction du XVIII<sup>e</sup> siècle qui ne manque pas d'allure.

l'eau de la Quarique (à 1 200 mètres environ au nord de l'église) on a mis au jour une nécropole remontant aux âges du fer et du bronze (VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles avant Jésus-Christ) et qui livra un lot d'objets exceptionnels conservés aujourd'hui aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles.

Nous passons successivement devant le monument aux victimes des deux guerres, devant celui élevé à la mémoire des 430 officiers, sous-officiers et soldats français tombés à Court-Saint-Etienne, en 1940, et, enfin, devant le mémorial du comte Goblet d'Alviella (1798-1870) avec buste en bronze du défunt qui fut, notamment, un brillant ministre de la Guerre. Nous arrivons maintenant à hauteur de l'église dédiée au premier martyr chrétien.

#### Eglise Saint-Etienne \*

Reconstruite, en briques, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans un style prolongeant le baroque, ce sanctuaire, d'origine romaine, n'a gardé comme témoin de cette première campagne de construction que sa forte tour, en pierres, datant de ± 1050, mais défigurée par divers remaniements. Bâtie sur plan carré, cette tour est flanquée d'une tourelle d'escalier édifiée en grès.

Le sanctuaire proprement dit comporte trois nefs rythmées par des colonnes, d'inspiration toscane, donnant sans transept sur un chœur terminé par un chevet à cinq pans.

Du mobilier, on détachera le maître-autel, de style classique, un tableau figurant une Nativité et attribué à l'entourage de Cornelille Floris, une grande fresque (1862) de Polydore Beaufaux, illustrant le martyre de saint Etienne, un remarquable cenotaphe, élevé en 1852, à la mémoire du comte Louis de Provens et de son épouse, où les défunts, dont les vêtements sont en marbre noir et les visages et mains en marbre blanc, sont représentés dans la pose des géants, tandis que tout autour du monument se développe une élégante arcade, en marbre noir, portant dix-sept écussons en marbre blanc; enfin, la *chaise de saint Etienne*,<sup>2</sup> magnifique pièce d'orfèvrerie, de forme rectangulaire, couronnée d'une toiture à double versant et animée de statuettes traitées dans la tradition gothique bien que l'ornementation générale, déjà marquée par l'influence italienne, porte tous les caractères des productions du XVI<sup>e</sup> siècle.

Derrière l'église, au cœur d'un beau domaine de quelque 10 hectares, avec agréables plans d'eau et luxuriantes frondaisons, se dresse le *château Goblet d'Alviella* (propriété privée) sur lequel nous avons déjà eu, précédemment, une jolie échappée. Il s'agit d'une vaste construction, en forme de L, surmontée d'un toit à la Mansard. Non dépourvu d'élégance, cet édifice, remontant au XVIII<sup>e</sup> siècle, est joliment planté sur une éminence au pied de laquelle la Thyle et l'Orne mêlent leurs eaux.

Nous poursuivons en direction de Villers-la-Ville. A gauche de la route, couronnant un tertre, se découpe un admirable *Christ gothique*<sup>3</sup>. Ensuite, à droite, le cimetière de Court-Saint-Etienne d'où émerge le *mausolée de la famille Goblet d'Alviella*,<sup>4</sup> il s'agit d'un édifice carré, de 12 mètres de haut, bâti en petit granit et d'une architecture curieuse qui n'est pas sans rappeler certains monuments hindous; sa partie inférieure est flanquée de douze colonnes supportant un couronnement en forme de campanile chapeauté d'une gracieuse coupole.

Après avoir suivi pendant 2 km la crête séparant les vallées de la Dyle et de la Thyle, nous rejoignons cette dernière au hameau de *La Roche* (Court Saint Etienne) qui doit son nom aux carrières encore exploitées à la fin du siècle dernier et d'où l'on extrayait une pierre assez appréciée, mais qui présentait toutefois l'inconvénient d'être gélive.

Nous laissons ensuite, à droite, le hameau de *Tanglassart* (Baisy-Thy), dominé par son petit sanctuaire néo-classique (1872), puis nous remontons le cours de la Thyle, dont nous suivons les capricieux méandres. A gauche, en contrebas, le *Moulin à eau de Chevelpont*, ancienne possession de l'abbaye de Villers, entièrement renoué au XIX<sup>e</sup> siècle, mais délaissé de nos jours. Une partie des bâtiments abrite présentement le Hain de Jeunesse, Marthe Boel.

Le dernier tronçon<sup>5</sup> de notre circuit traverse un site d'une austère grandeur, qui évoque irrésistiblement certains paysages ardennais. 2 km plus loin, après avoir franchi le mur d'enceinte et franchi la Porte romaine dite de *Bruxelles*, nous revenons à hauteur de l'entrée des mines de *Tablay* de Villers, ferme de notre randonnée. (Voir début dans *« Brabant »* n° 1 - 1991).

#### La proximité de Bruxelles...

Overijse, Hoeilaart, Genval, La Hulpe, Ohain,... toutes ces communes appartiennent à la ceinture verte de la capitale, tout comme Waterloo et Rhode-Saint-Genèse.

Waterloo, dont le nom est mondialement connu depuis le sanglant et décisif affrontement de 1815, se situe à distance du célèbre champ de bataille mais conserve, au cœur même de son agglomération, des témoins d'une exceptionnelle éloquence: église Saint-Joseph avec ses plaques et monuments commémoratifs, maison de style Louis XV ayant servi de quartier général à Wellington et convertie en musée, stèles du souvenir, fermes historiques. Après avoir traversé le village aux allures de faubourg, le voyageur se dirigeant vers Bruxelles aborde le territoire de Rhode-Saint-Genèse. « *On t'accuse de méconnaître le prix de la pureté ethnique...* » faisait remarquer, s'adressant au Brabant, le regretté Lucien Christophe. Des personnes de 68 nationalités différentes vivent à Rhode-Saint-Genèse, commune dite flamande mais, en réalité, cosmopolite. En dépit de l'invasion citadine, un certain charme champêtre et forestier est parvenu à se maintenir tant du côté des Espinettes que du côté des Sept-Fontaines de Dworp ou Tourneppe. Là

aussi, artistes et écrivains ont résidé ou résident volontiers. C'est là qu'Herman Teirlinck a rédigé son roman *Het Gevecht met de Engel* et que travaille Charles Bertin. Ici et là, une vieille ferme, comme celle de Boesdael, rappelle le passé paysan de la commune. Et les étangs, les chemins creux et les frondaisons de Tourneppe gardent des séductions auxquelles nul ne reste insensible.

Rhode touche à Uccle, Linkebeek, Alsemberg, Braine-l'Alleud... Perles wallonnes et flamandes composent ce collier qu'est la frontière linguistique. **Joyau de prix...**

Joyau de prix, voici Alsemberg. Un escalier de 66 marches mène vers le porche latéral du célèbre sanctuaire marial abritant une Vierge légendaire et miraculeuse devant laquelle se sont agenouillés tant de rois, de princes et d'humbles gens unis dans la confiance et l'espoir. Ils sont venus de partout, du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest, vers cette église qui, se révélant trop petite pour contenir la foule des pèlerins, s'est développée progressivement afin d'aboutir à ce chef-d'œuvre gothique porté, comme un ostensor, sur la colline que signale, de loin, sa flèche ceinte d'une couronne ducale.

L'église d'Alsemberg est à visiter à loi-

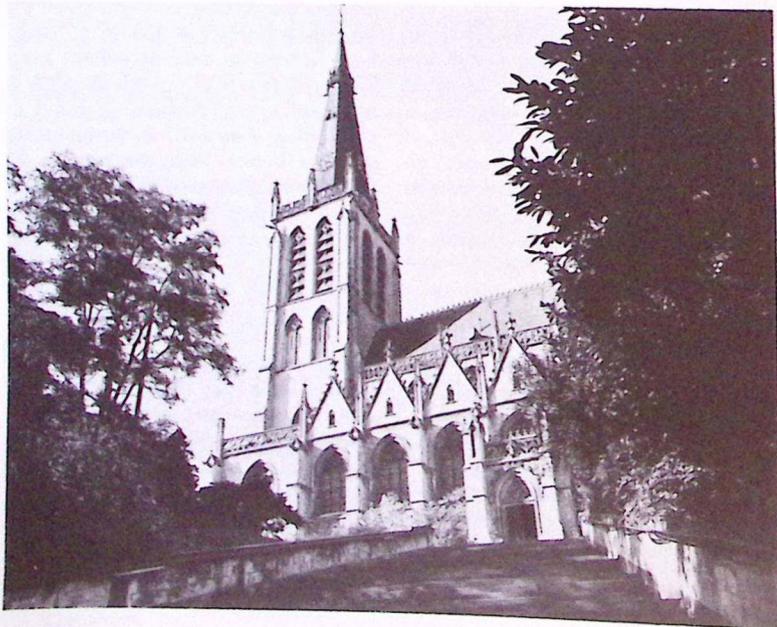
sir, en détail. Et, de là, il faut aller, via le hameau de l'Hermitte, à Braine-le-Château, puis à Braine-l'Alleud. Ce sont là des étapes importantes sur notre itinéraire. A Braine-le-Château, sur la place, un pilori de 1521, une ancienne maison — dite du Bailli — et l'église Saint-Remy, abritant le superbe mausolée de Maximilien de Hornes et un crucifix de marbre attribué à Jérôme Duquesnoy, méritent qu'on s'y attarde. Autres constituants du patrimoine local, le château féodal avec son if planté en 1578 en souvenir de la décapitation des comtes d'Egmont et de Hornes, l'ancien moulin banal, la chapelle Sainte-Croix dressée sur le Mont Olivet, d'autres oratoires, des fermes archaïques ainsi que le Bois du Chapitre et la vallée du Hain sont à découvrir.

Les Bruxellois du week-end connaissent-ils les généreuses beautés de cette région? Après avoir fait arrêt sur la butte d'Alsemberg, après avoir lié connaissance avec Braine-le-Château, qu'ils poussent donc jusqu'à Braine-l'Alleud et pénètrent dans l'église Saint-Etienne afin d'être confrontés avec ses œuvres d'art et ses souvenirs. De là, une direction, parmi d'autres, s'offre à eux: Wauthier-Braine, où l'église des Saints-Pierre-et-Paul garde des fonts baptismaux romans du



**Ci-dessus :** Waterloo : le Temple commémoratif de la Bataille a été aménagé dans une ancienne chapelle consacrée initialement au culte catholique. Cette ravissante construction, de plan rayonnant, surmontée d'un dôme, d'un dessin baroque qu'achève un campanile, fut édifée entre 1686 et 1689 à l'intention des officiers qui exerçaient leurs charges en Forêt de Soignes ainsi que des habitants de la région.

**Ci-dessous :** A Alsemberg, l'église Notre-Dame est sans conteste le joyau architectural de la région et l'un des plus séduisants sanctuaires parmi ceux qui parent le Brabant. Construite en plusieurs phases, entre 1390 et 1527, elle constitue un remarquable exemplaire du gothique flamboyant.



XIIe siècle posés sur une base gothique. Wauthier-Braine, où restent visibles les pauvres ruines d'une ancienne abbaye cistercienne, se situe dans la vallée du Hain. Les peintres ont été nombreux à s'établir dans ce coin du Brabant aujourd'hui quelque peu gâté par une anarchie urbanistique résultant du reflux massif des citadins vers la campagne. Wauthier-Braine jouxte l'admirable Bois de Hal...

#### Un autre haut lieu marial

Le Bois de Hal, ou Hallerbos, est accessible au public. Cet opulent massif sylvestre, offrant en spectacle une grande diversité d'espèces d'arbres, sépare Wauthier-Braine de la vieille petite ville de Hal — ou Halle — qui fut et demeure un carrefour commercial où Flamands et Wallons des environs se rencontrent et se mêlent sans animosité.

L'endroit est célèbre, depuis de très longs siècles, à cause de sa Vierge noire en l'honneur de laquelle a été édifée, de 1341 à 1409, une basilique gothique dont le lanternon classique, coiffant la tour, domine les toits, Il faudrait détailler les splendeurs de cet édifice : portails, chevet, chœurs, nef à triforium, etc. On essayera de dénombrer les boulets du siège de 1489, placés dans une niche grillagée, qui, grâce à la sollicitude de la Vierge, manquèrent leur but, ce qui détermina Philippe de Clèves à abandonner l'investissement de la cité. Et on verra, dans un endroit ombré de la basilique, le minuscule tombeau du dauphin de France Joachim, fils de Louis XI, ainsi que les fonts baptismaux en cuivre, d'origine tournaise, et le retable de Jean Mone. Ce n'est pas tout, loin s'en faut...

Hal, où l'hôtel de ville est également digne d'attention, n'est pas qu'une ville. C'est, en plus, une campagne jalonnée de nombreuses chapelles. *« Toujours consacrées par la ferveur des foules ou tombées en défaveur, note Yvonne du Jacquier, elles gardent le souvenir d'un passé que le recul embellit et qui fut pourtant souvent plus dur que notre présent... »*

D'aucunes des chapelles en question, situées sur le trajet du Weg-Om — procession champêtre toujours en honneur —, nous conduisent vers

Lembeek et son église Saint-Véron. De là, nous sommes en vue de Tubize et de Saintes...

#### Aux rives de la Senne

A Bruxelles, la Senne n'est qu'un égout. La rivière, avant de passer à Lembeek et à Hal, traverse Tubize où elle est rejointe par la Sennette. Et elle a encore, sinuant à travers la campagne, des reflets de ciel et d'herbe glissant à la surface de son eau.

Tubize, qui englobe à présent Clabecq — village de carrières abandonnées d'arkose et de sable, de forges et de fraîche nature —, Oisquercq — dont l'église est une merveille — et Saintes, est une grosse bourgade qui ne manque qu'apparemment de caractère. Son église Sainte-Gertrude est de bonnes proportions et intéressante par nombre de détails. Son presbytère de 1758 et sa ferme de la Porte, devenue musée, sont dignes d'attention. Subsistent aussi, mais en dehors du noyau urbain, des fermes anciennes — dont celle de la Neuve-Cour, qui date du XVIe siècle — et de vieux moulins qui parlent d'un passé tourné, surtout, vers l'agriculture.

C'est toujours à l'exploitation des ressources du sol que se voue Saintes, de l'autre côté de la route partant de Hal et se dirigeant vers Enghien. Arrosé par le Laubecq, le village de Saintes rassemble ses maisons autour d'une solide église gothique dédiée à Sainte Renelde, intérieurement très riche. Près de cet édifice remarquable, un « arbre de la liberté », planté en 1830, déploie ses ombrages. Très attrayant est ce village montrant, en outre, un adorable petit château que défend une grille provenant du château Bourlu d'Ath ; une fontaine que surmonte une statue de Sainte Renelde ; plusieurs grosses fermes dont la Censé d'Herbecques — partiellement réédifiée au XVIIIe siècle — qui

**En haut de la page :** Le Pilon de Braine-le-Château est considéré comme l'un des plus beaux sinon le plus beau de Belgique. Il fut élevé en 1521 par Maximilien de Hornes, chambellan de Charles-Quint.

**Ci-contre :** Le site romantique des Sept Fontaines, si propice à la rêverie et à la méditation, est vraiment à cheval sur la frontière linguistique. Tandis que les étangs sont situés sur le territoire de Rhode-Saint-Genèse, leurs abords relèvent du bourg wallon de Braine-l'Alleud et du village flamand de Dworp (Tourneeppe).



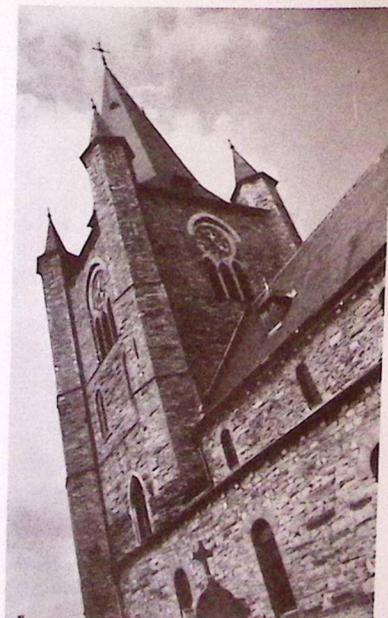
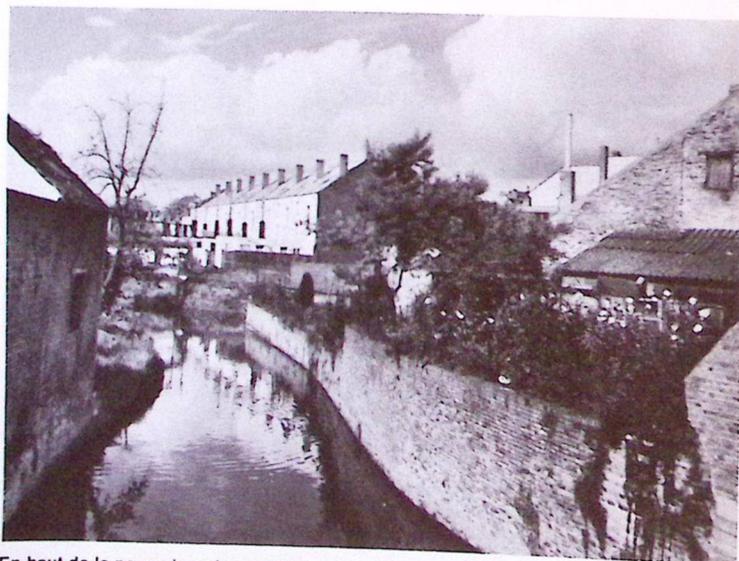


faisait partie de l'important domaine agricole de l'abbaye de Ninove et le moulin à vent de Labaque ou de Hondzocht, construit tout au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle et classé, qui ouvre ses ailes en croix juste en bordure de la frontière linguistique, comme pour bénir les hommes à qui la paix est promise lorsqu'ils sont de bonne volonté.

#### A la lisière du Hainaut...

Partis de la Hesbaye où le Brabant se soude à la province de Liège, nous voici arrivés en lisière du Hainaut.

A côté de Saintes, voici l'humble village de Bierghes sur le territoire duquel se prolonge le banc de porphyre de Quenast. Autrefois, on y fabriquait des tuiles et des briques tandis que, dans la campagne voisine, les bergers faisaient paître leurs troupeaux de moutons. L'église rustique veille sur un cimetière où des statues du XV<sup>e</sup> siècle escortent un vieux calvaire. Près de là est la maison natale du héros de Pont-Brûlé, le caporal Trésignies, tandis que, au large, l'importante ferme Clément ou d'Annecroix, qui appartient aux barons de Fontbaré de Fumal, demeure fidèle, depuis le XV<sup>e</sup> siècle au moins, à la vocation de la terre.



En haut de la page : le ravissant Hôtel de Ville de Hal.  
Ci-dessus : la Senne, au cours capricieux, dans sa traversée de Tubize.  
A droite : la robuste église Saint-Pierre à Herne (Hérinnes).



Saintes : le pittoresque moulin de Hondzocht dont les origines remontent à  $\pm$  1500, est une solide construction, à trois étages, couronnée d'une élégante coupole ; il jouxte pratiquement la frontière linguistique.

A Bierghes, on parle le français et le dialecte wallon. En face, la langue est autre mais les préoccupations sont semblables. Elles aussi ont la terre comme objectif premier.

En face, c'est Herne — ou Hérinnes — et, plus à l'intérieur du Brabant flamand, Tollembeek et Galmaarden — ou Gammerages. — Nous sommes arrivés, répétons-le, en lisière du Hainaut. Et c'est du Hainaut, de l'importante seigneurie d'Enghien, que dépendaient, jadis, la plupart des villages du secteur dont Hérinnes.

Terme de notre parcours autour de la frontière linguistique, Hérinnes a bien des choses à nous montrer dont, pour commencer, son église Saint-Pierre. Construite dans les premières années du XII<sup>e</sup> siècle, elle a été incendiée par deux fois et rebâtie en 1598 par Antoine de Pouillon, abbé de Kamerijk.

Elle garde des colonnes tournaisiennes à chapiteaux à deux rangs de crochets, des stalles et lambris Louis XV, un arc triomphal avec Christ du XVI<sup>e</sup> siècle et d'autres particularités d'époques diverses. Hérinnes, par ailleurs, fut le siège d'une abbaye de Chartreux qui accueillit parmi ses moines, en 1449, le fils de Rogier de Le Pasture, ou Vanderweyden, prénommé Cornelle. On sait que l'établissement possédait une riche bibliothèque et des œuvres d'art de valeur exceptionnelle dont un retable qui, sauvé des méfaits des iconoclastes de 1566, est à présent conservé à Enghien. Fortement endommagé en 1566, incendié en 1580, le monastère fut relevé de ses ruines en 1596 mais fut victime, un siècle plus tard, en 1695, de la visite des troupes de Louis XIV. Supprimé par Joseph II en 1783, l'établissement

resta à l'abandon et le temps fit son œuvre. Aujourd'hui, il n'en reste qu'un bâtiment de 1716. De vénérables métairies et un moulin hydraulique, dont la grande roue à aubes ne tourne plus, sont d'autres témoins du passé local. Mais frémissent ici, dans ce coin frontalier du Brabant comme en bien d'autres endroits de la province, selon la formule du regretté Lucien Christophe, « les promesses d'une terre inexplorée ». Car, avides de dépassements trompeurs, nos contemporains négligent trop les proches et splendides réalités d'une terre qui, par ce qu'elle offre d'harmonies et de contrastes, leur ressemble étrangement.

(3) Voir également « Brabant » n° 6/1980 et n° 1/1981.

# vient de paraître

Un livre passionnant... une contribution à l'histoire de notre capitale

## Bruxelles vécu... Quartier Royal, de Georges Renoy

**D**ÉCIDÉMENT Georges Renoy cessera-t-il un jour de nous étonner ? Professeur émérite de l'Athénée Léon Lepage, il a laissé chez ses anciens collègues comme chez ses anciens élèves, le souvenir d'un homme juste, intègre, sévère de prime abord, car il ne badinait pas avec la discipline, mais amène dès que la glace était rompue, respecté et admiré par tous, sauf peut-être par les cancrès pour lesquels il constituait un reproche permanent.

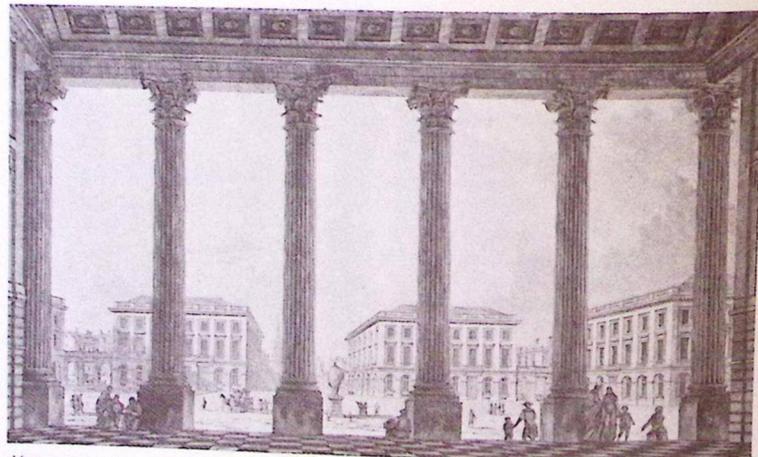
Tout autre enseignant que lui se serait sans doute contenté de cet emploi « full time », mais Georges Renoy avait une telle soif de savoir, une telle faim de connaître, une telle curiosité intellectuelle, une telle capacité de production et, pour tout dire, de tels dons que sans jamais négliger ses fonctions d'éducateur, il occupait ses loisirs à cultiver « ses » violons d'Ingres. Nous disons bien ses violons d'Ingres car il excelle avec un bonheur quasi égal dans des disciplines parfois éloignées les unes des autres comme la peinture (élève talentueux d'Armand Massonet, ses dessins sont d'un trait précis, tandis que dans ses aquarelles, il joue admirablement avec les formes et les couleurs sans jamais trahir le sujet), la littérature (homme de lettres distingué, il s'improvise tour à tour et sans effort apparent, conférencier, poète, épistolier, romancier, dramaturge, écrivain du tourisme), la musique (il fut en son temps musicien, compositeur, parolier, et même chansonnier) et, enfin, l'histoire, la grande comme la petite, mais surtout celle de « sa ville » : Bruxelles à laquelle il voue et a toujours voué un amour à ce point passionné qu'on peut, sans risque d'être contredit, le qualifier d'irréversible. C'est d'ailleurs comme historien qu'il a fait son entrée,

voici très exactement 20 ans, dans les colonnes de notre revue « Brabant » (mai 1961) et dans ses écrits de l'époque, qu'il signait de son nom patronymique : Georges Winterbeek, apparaissait déjà, en filigrane, cette sorte de dilection pour le passé de notre capitale, pour ses vieux quartiers, pour ses scènes de la vie quotidienne, pour la sauvegarde de son patrimoine monumental grignoté, chaque jour davantage, par les spéculateurs immobiliers et... les urbanistes.

C'est à nouveau l'historien toujours féru de sa capitale, mais plus documenté, plus affiné que jamais, que nous retrouvons dans le dernier ouvrage qu'il vient de publier aux Editions Rossel sous le titre « Bruxelles vécu — Quartier Royal ». Ce magnifique livre-album, d'une présentation très soignée et d'une mise en pages particulièrement attrayante, comble une lacune, non en raison du fait que ce Quartier Royal, où bat encore aujourd'hui, com-

me ce fut le cas hier, le cœur aristocratique de notre capitale, aurait été systématiquement ignoré ou délaissé par ses prédécesseurs — historiens ou écrivains — mais parce que ce sujet, à la fois vaste dans le temps et étriqué dans l'espace, n'a fait, à ce jour, l'objet que d'études fragmentaires ou isolées qui n'ont pas eu, en leurs temps, la diffusion qu'elles méritaient. Nous songeons notamment aux plaquettes publiées, au début de ce siècle, par Guillaume Des Marez, qui fut archiviste de la ville de Bruxelles, mais dont les travaux scientifiques, tirés en un nombre très limité d'exemplaires, ne touchèrent que quelques privilégiés.

L'ouvrage de Georges Renoy comble une lacune en ce sens que l'auteur s'est attelé, dans ce style vif, incisif, parfois teinté de causticité qui le caractérise, à faire revivre la grande mais aussi la petite histoire de ce coin privilégié quoique sérieusement menacé de Bruxelles qui, du Coudenberg où se



Vue perspective de la Place Royale en 1781. Gravure anonyme (Collection Georges Renoy)

# vient de paraître

dressait jadis le Palais des Ducs de Brabant, étend ses ramifications jusqu'à la rue de la Loi en passant par — noblesse oblige — le Palais royal et le Parc du même nom. Farcé d'anecdotes, passionnant de bout en bout, cet ouvrage nous instruit et nous fait réfléchir.

A la lumière d'un passé où les heures tragiques ont succédé aux heures glorieuses avant que tout ne s'apaise à l'arrivée des Saxe-Cobourg, en l'an de grâce 1831, il nous apprend à mieux comprendre et à mieux aimer ce quartier exceptionnel, le seul peut-être de Bruxelles à avoir gardé une homogénéité, fruit de cette ordonnance exquisite empreinte de classicisme, qui fut l'apanage du Siècle des Lumières. Puissent ces réflexions sur le passé, pour reprendre le vœu ardent émis par l'auteur, « inciter nos contemporains à marquer leur propre siècle de témoignages éloquents, significatifs de l'immortel génie de l'Homme ».

Avant de terminer, un mot de l'illustration. Elle est unique en son genre et contribue pour une large part à la réussite de cet ouvrage en assurant un équilibre presque parfait entre le texte et l'image. Pour réaliser cet exploit, Georges Renoy a puisé dans sa propre documentation et quand on sait qu'il possède l'une des plus belles et des plus riches collections privées du pays, fruit d'années de patientes recherches et d'acquisitions d'iconographie ancienne (gravures, dessins, cartes postales, plans, affiches, cartes porcelaines, etc.) on ne s'étonnera plus qu'il ait tenu cette gageure là où tant d'autres auraient, sans doute, lamentablement échoué ou abandonné.

« Bruxelles vécu — Quartier Royal » de Georges Renoy, un ouvrage de 175 pages (format 30 x 20 cm) édité par Rossel et enrichi de nombreuses illustrations, le tout présenté sous une élégante couverture cartonnée et plastifiée. Prix : 750 F.

Y.B.

## GASTRONOMIE BRUXELLES — WALLONIE LUXEMBOURG



### FOURCHETTES D'OR 1981 - 1982

La parution d'un nouveau guide des bonnes tables du pays est toujours un événement. Bien que se recoupant fréquemment — en général, les mêmes enseignes y sont décrites avec plus ou moins d'enthousiasme, avec plus ou moins de lyrisme — ces ouvrages laissent rarement indifférents les gourmets comme les gourmands qui aiment bien comparer les opinions des

# vient de paraître

spécialistes, qui cherchent à savoir si le jeu en vaut la chandelle avant de se lancer dans une aventure qui, si elle est irréflectée, risque, outre un sentiment d'amère déception, de compromettre parfois gravement l'équilibre du budget familial ou de la société commanditaire. Comme deux précautions valent mieux qu'une, la possession de deux voire de trois guides du bien boire et du bien manger, si elle ne constitue pas une garantie absolue — les avis émis par les experts sont fatalement subjectifs et peuvent être différents des goûts des consommateurs — elle n'en est pas moins la source de précieuses indications quant à la qualité des mets et du service, quant au cadre et à la capacité des établissements, mais aussi, facteur non négligeable en ces temps de crise, quant aux prix des spécialités et des vins proposés aux clients.

Le dernier en date de ces guides : « Gastronomie Bruxelles-Wallonie-Luxembourg-Fourchettes d'Or 1981-1982 » édité par B.R.D. et sorti des presses de Scheerders-Van Kerckhove au seuil même de 1981, décrétée Année de la Cuisine Régionale par le Commissariat Général au Tourisme, répond, dans l'ensemble, aux normes en usage dans ce genre d'ouvrages. On y trouve, notamment, pour chaque restaurant, une description plus étoffée qu'ailleurs du cadre et de la décoration intérieure, une présentation très personnalisée des exploitants, les spécialités culinaires, la carte des vins chaque fois qu'elle est digne d'être mentionnée, le prix moyen pour un menu type comportant un apéritif, une entrée, un plat principal et un dessert (T.V.A. et service compris), ce qui permet au lecteur de situer immédiatement la catégorie de l'établissement et divers renseignements pratiques comme les jours de fermeture et les formules de paiements acceptées, etc...

Toutefois, sur divers points, ce guide se différencie de ses « congénères ». Tout d'abord, il ne traite que des restaurants bruxellois ou implantés dans les provinces wallonnes et y incluant cependant le Grand-Duché de Luxem-

bourg (la région flamande faisant l'objet d'une autre édition). Ensuite, il ne se limite pas, comme c'est trop souvent le cas, aux grandes enseignes consacrées, mais met aussi en valeur des établissements qui, pour être moins connus, n'en sont pas moins estimables sur le plan des rapports qualité-prix. D'autre part, cet ouvrage est accessoirement un petit guide touristique puisqu'il comporte pour Bruxelles et les provinces wallonnes une introduction présentant le patrimoine monumental et les curiosités propres à chaque région. Enfin, the last but not the least, la description de chaque établissement est suivie d'une ou de deux recettes typiques fournies par les restaurateurs eux-mêmes, ce qui permet aux clients de tâter à un plat au restaurant et de le préparer ensuite chez eux ou vice-versa. Une innovation qui fera plaisir à tous les cordons-bleus et Dieu sait s'ils sont nombreux en Belgique.

Quelques chiffres pour terminer. Au total, 172 restaurants y sont décrits par le menu (sans jeu de mots); ils sont répartis comme suit : 57 à Bruxelles, 19 en Brabant Wallon, 28 en Hainaut, 15 dans la province de Liège, 31 dans la province de Namur, 18 dans la province de Luxembourg et 4 dans le Grand-Duché de Luxembourg. De quoi meubler vos week-ends pendant un an ou deux ! « **Gastronomie Bruxelles - Wallonie - Luxembourg - Fourchettes d'Or 1981-1982** », un ouvrage, fort de 400 pages illustrées, vendu dans toutes les bonnes librairies au prix de 495 F.

## L'Age d'Or des transports publics à Bruxelles

A la fin de 1976, à l'occasion de l'inauguration de la ligne n° 1 du métro, la S.T.I.B. (Société des Transports intercommunaux de Bruxelles) a publié le premier volume « La Belle Epoque » d'une histoire des transports publics à Bruxelles devant comporter trois tomes.

Le tome II de cet ouvrage, intitulé « L'Age d'Or », vient de paraître. Il est rédigé, comme le précédent, par notre

collaborateur Joseph Delmelle. Dans sa préface, M. P. Appelmans, Administrateur-Directeur général de la S.T.I.B., rend hommage à l'érudition de celui-ci et rappelle qu'il a obtenu, voici 12 ans, le Prix littéraire du Directeur général de la S.N.C.B. On sait que J. Delmelle n'a cessé de s'intéresser au rail et qu'il est l'auteur de nombreux livres consacrés tant aux tramways qu'au grand chemin de fer. Son récit « Quand les rails luisaient de peur », qui évoque l'action de la résistance des hommes du rail durant la dernière guerre, a été récemment réédité.

Le volume qui vient de voir le jour compte 400 pages et comporte environ 300 illustrations dont beaucoup sont inédites. Il se présente sous format carré 28 x 28 cm, est relié au fil de lin, est garanti par une couverture cartonnée et toilée sous jaquette avec étui protecteur. Il s'obtient par virement de la somme de 2.000 F (plus 200 F pour frais de port) au C.C.P. 000-0039442-60 de la S.T.I.B. à 1060 Bruxelles.

Ajoutons que le tome I « La Belle Epoque » a été récemment réédité (1.500 F + 200 F de port, même C.C.P.). Le tome III et dernier, qui sera consacré à la période contemporaine 1945-1980 « Le Renouveau », est en préparation.

## Les grottes de Belgique et les écrivains

Joseph Delmelle, toujours sur la brèche, vient également de publier, dans la série de ses « Géographies littéraires de la Wallonie », une étude sur « La grotte dans la littérature française de Belgique ». Il s'intéresse plus particulièrement aux écrivains, tant Belges que Français (parmi lesquels Victor Hugo, George Sand, etc) et étrangers, qui ont consacré une ou plusieurs pages aux souterraines merveilles de Han-sur-Lesse, Rochefort et Remouchamps.

Sortie aux éditions « La Dryade », cette étude peut être acquise par virement de la somme de 120 F au C.C.P. 000-0732995-63 de l'auteur : J. Delmelle, à 1030 Bruxelles.

# avis - échos - avis - échos

## Visites de la Basilique Nationale du Sacré-Cœur à Bruxelles

La Basilique Nationale du Sacré-Cœur se dresse, sur le plateau de Koekelberg, au nord-ouest de Bruxelles. De quelque côté qu'on aperçoive ce curieux édifice, ses dômes de cuivre patiné attirent le regard et, la nuit, la croix lumineuse qui la domine rappelle encore sa présence.

Edifiée en témoignage de reconnaissance du peuple belge pour l'heureuse issue des conflits mondiaux de 1914-1918 et 1940-1945, la Basilique est un monument à l'architecture hardie. Pèlerins, touristes, promeneurs admirent l'élégance de ses vastes proportions, la belle sobriété de sa décoration intérieure, la finesse de coloris de ses vitraux et ils s'attardent longuement à découvrir, du promenoir extérieur contournant le dôme principal, un panorama d'une exceptionnelle étendue.

L'intérêt qu'ils portent aux commentaires que des guides bénévoles donnent quant à l'historique et aux détails du monument prouvent qu'ils apprécient ce service, complément utile de leur visite.

Signalons incidemment qu'en octobre prochain sera fêté le 30<sup>e</sup> anniversaire de la consécration de la Basilique. Ce fut, en effet, le 14 octobre 1951 que le Cardinal Van Roey, entouré des évêques de Belgique et d'une foule nombreuse, présida les cérémonies de la consécration de l'édifice.

A l'intention de nos lecteurs qui n'auraient pas encore pénétré dans cet impressionnant sanctuaire (longueur : 141 mètres; hauteur y compris la croix terminale : 95 mètres; largeur à hauteur du transept : 107 mètres), nous donnons ci-après quelques renseignements pratiques qui les aideront lors de leur visite de ce monument votif.

1. **Visites du rez-de-chaussée : tous**

**les jours de l'année** pendant les heures d'ouverture du sanctuaire (toute la journée). La visite du rez-de-chaussée est entièrement gratuite.

2. **Visites payantes des autres niveaux** : galeries intérieures, galerie-promenoir à 53 mètres (magnifique panorama de Bruxelles) et tous les niveaux de la coupole jusqu'au lanterneau à 81 mètres (superbe panorama sur toute l'agglomération bruxelloise) : **les dimanches, ainsi que le 28 mai (Ascension) et le 15 août (Assomption), du 19 avril au 18 octobre 1981**, aux heures ci-après : d'avril à septembre, de 14 à 17 h 45; en octobre, de 14 à 16 h 45.

L'entrée pour ces visites payantes se fait par le grand escalier d'honneur du transept sud, côté avenue du Panthéon. Un ascenseur au départ de la galerie-jubé située à 10 m 50 donne accès à la galerie-promenoir.

3. **Visites guidées** (début de la visite dans le transept sud ou à tout autre endroit à convenir) :

a) **en semaine** : sur rendez-vous pris **huit jours d'avance** par le responsable (heure à convenir ainsi que la durée souhaitée pour la visite) : par téléphone au (02) 425.88.22, le matin du lundi au vendredi; par correspondance : écrire au secrétaire de la Basilique, Parvis de la Basilique, 1, à 1080 Bruxelles. Ces visites guidées comportent tous les niveaux à l'exception de la coupole, sauf demande spéciale. En semaine, les visites guidées sont organisées jusqu'à la fin du mois d'octobre.

b) **dimanches** : suivant les possibilités en s'adressant à la caisse située à la galerie-jubé de 10,50 m.

c) **pour les visites plus spécialisées** : prière de le spécifier au moment de la demande.

## Participation aux frais

Rappelons que pour la visite du rez-de-chaussée de la basilique aucun droit n'est perçu.

Pour la visite des autres niveaux (galeries intérieures, galerie-promenoir et coupole) la participation aux frais est fixée comme suit :

Adultes : 20 F par personne ;

Etudiants et enfants de 6 à 15 ans : 10 F par personne ;

Groupes de plus de 10 personnes : 10 F par personne pour les adultes ; 5 F par personne pour les enfants.

Familles : maximum 50 F.

## Autres renseignements

Des brochures explicatives facilitant la visite de la basilique ont été éditées en langues française, néerlandaise, anglaise et allemande; elles sont vendues au prix de 20 F par fascicule. En outre, une feuille stencillée est mise gracieusement à la disposition des touristes espagnols et italiens.

La Basilique Nationale du Sacré-Cœur à Koekelberg (Bruxelles) accueille bon an mal an plus de cent mille visiteurs. Si l'extérieur de ce sanctuaire volif est sans grand caractère, l'intérieur, en revanche, se révèle d'une étonnante majesté. Le maître-autel (notre document) que protège un ciborium couronné par un calvaire est sans lourdeur en dépit de ses proportions impressionnantes.



# avis - échos - avis - échos

## Visites des Serres Royales de Laeken



Serres Royales de Laeken : la Serre du Congo caractérisée par sa végétation luxuriante.

Tous les ans, au début du mois de mai, les splendides Serres Royales de Laeken, aménagées à l'initiative de notre grand roi bâtisseur et urbaniste, Léopold II, ouvrent leurs portes au public. Tous les ans également, des dizaines de milliers de touristes, étudiants, amis de la nature et passionnés de botanique (58.905 entrées ont été enregistrées en 1980), profitent de cette occasion qui pour découvrir qui pour redécouvrir — car on ne se lasse jamais d'un tel spectacle — la magnificence de ces parterres qui courent tout au long des galeries où plantes, arbres et fleurs exotiques se partagent la vedette.

Pour ne pas faillir à ce qui est devenu une tradition, les Serres Royales de Laeken ouvriront à nouveau leurs portes, en mai 1981, aux jours et heures ci-après :

**Samedi 2 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement ; de 14 à 18 h : visites ordinaires.

**Dimanche 3 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement ; de 14 à 18 h : visites ordinaires.

**Mardi 5 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement.

**Mercredi 6 mai** : de 14 à 18 h : visites ordinaires.

**Jedi 7 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement.

**Samedi 9 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement ; de 14 à 18 h : visites ordinaires.

**Dimanche 10 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement ; de 14 à 18 h : visites ordinaires.

**Mardi 12 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement.

**Mercredi 13 mai** : de 14 à 18 h : visites ordinaires.

**Jedi 14 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement.

**Samedi 16 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement ; de 14 à 18 h : visites ordinaires.

**Dimanche 17 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement ; de 14 à 18 h : visites ordinaires.

**Mardi 19 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement.

**Mercredi 20 mai** : de 14 à 18 h : visites ordinaires.

**Jedi 21 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement.

**Samedi 23 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement ; de 14 à 18 h : visites ordinaires.

**Dimanche 24 mai** : de 10 à 12 h pour les groupes et sociétés seulement ; de 14 à 18 h : visites ordinaires.

Pour les visites de groupes et de sociétés (de 10 à 12 h), une autorisation spéciale doit être demandée au Maître des Cérémonies de la Cour, Palais Royal à 1000 Bruxelles.

Les visites ordinaires (de 14 à 18 h) ne sont soumises à aucune autorisation spéciale.

**Toutes les visites précitées sont gratuites.**

En outre, les serres illuminées pourront être visitées, en soirée, de 21 h 30 à 23 h, les **vendredis 1, 8, 15 et 22 mai**.

**Pour ces visites du soir, il sera perçu un droit de 50 F par personne** au profit des œuvres de la Reine Fabiola. Tou-

tefois, les jeunes de moins de 18 ans bénéficieront de l'entrée gratuite.

Comme par le passé, l'entrée pour toutes les visites se fera par la porte du débarcadère privé, avenue du Parc Royal, à proximité du Gros Tilleul.

## A propos du Monument élevé à la mémoire des Prussiens à Plancenoit

Nombreux sont sans doute les lecteurs des revues « Brabant » et « Le Folklore Brabançon » qui soit lors d'une visite au Musée Wellington à Waterloo ou au Musée Provincial du Caillou à Vieux-Genappe, soit encore à l'occasion de leur passage à notre comptoir de vente, ont acheté l'excellent petit ouvrage édité par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques et de Relations Culturelles et Publiques de la Province de Brabant, qui sous le titre « Waterloo - 18 juin 1815 », présentait un itinéraire commenté et largement illustré du champ de bataille de Waterloo

l'avers de la Croix de Fer, dont l'Ordre fut créé par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, le 10 mars 1813.



# avis - échos - avis - échos

## DITS delikatessen

La boutique vous propose un choix inédit des plus fines charcuteries (de DITS naturellement). Un choix surabondant d'assiettes froides conditionnées. Un service cordial. A découvrir...

Lindestraat 10 — 2850 Keerbergen  
Tél. 015/51.44.85

Grande surface en face de Delhaize — Keerbergen  
Ouvert en permanence, dimanche et jours fériés aussi, de 8 h à 20 h



## De „Dits Feest Hoeve” Rijmenam

Service de restaurant : dimanches et jours fériés de 12 à 19 heures.

« Dits Feest Hoeve » à Rijmenam  
Ouvert tous les jours pour festivités, banquets et dîners privés

## DITS delikatessen

La boutique vous propose un choix inédit des plus fines charcuteries (de DITS naturellement). Un choix surabondant d'assiettes froides conditionnées. Un service cordial. A découvrir...



Kasteelstraat 1 — 1900 Overijse  
(en face de Delhaize) Tél. 02/687.44.38  
Ouvert tous les jours aussi  
dimanches et jours fériés de 8 à 20 heures  
Le vendredi de 8 à 21 heures.



Plancenoit : le Monument Prussien, élevé en 1819, présente, en son sommet, la même croix de fer comme motif ornemental.

et des nombreux monuments qui jalonnent ce site historique.

Dans cette brochure à portée touristique, qui n'exclut pas pour autant un réel souci de rigueur scientifique, une petite erreur s'est glissée dans la description du monument élevé, à Plancenoit, à la mémoire des Prussiens tombés au champ d'honneur, le 18 juin 1815. En effet, à la page 33 de la dite plaquette, le Monument Prussien y est décrit comme « un édifice assez curieux en forme d'obélisque pour la partie inférieure, prolongé par une flèche en fer, d'inspiration gothique, dominée elle-même par la croix de la Landwehr prussienne ».

En réalité, comme nous l'a fait très judicieusement remarquer un correspondant berlinois, M. Wolfgang Wiek, la croix sommant le monument de Plancenoit n'est, malgré les apparences, nullement celle de l'armée prussienne mais une reproduction agrandie de la « croix de fer » dont l'ordre fut

créé par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, le 10 mars 1813, et, pour être encore plus précis, de la croix de deuxième classe de cet ordre. L'architecte et peintre bien connu, Karl-Friedrich Schinkel, un des adeptes de la Renaissance classique, a notamment participé à la création de cet ordre. Le contour de cette croix de fer a servi, à maintes reprises, de symbole en

Prusse. La croix, que l'armée prussienne a utilisée comme insigne sur les bérets et casques, ressemblait étrangement à la croix de fer en question, d'où la confusion commise par les auteurs de la brochure « Waterloo - 18 juin 1815 », erreur que l'on retrouve également dans l'opuscule de Lucien Laudy, intitulé « Histoire et Guide du Champ de Bataille de Waterloo ».

# Les manifestations culturelles et populaires

## AVRIL 1981

**BRUXELLES** : Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, 10, Parc du Cinquantenaire : Exposition, « Le laque japonais à travers l'œuvre d'une famille d'artisans de Kyoto ». Entrée gratuite. Visites guidées sur demande; tél. 02/733.96.10 ext. 215. L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le lundi, jusqu'au 3 mai. — Aux Musées Royaux des Beaux-Arts, 3, rue de la Régence : Exposition des œuvres du peintre Félix De Boeck. L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le lundi, jusqu'au 3 mai. — Au Musée des Aveugles : Exposition « La Belle Epoque et la Belgique ». Ouvert les jours impairs, sauf pour les visites guidées. Entrée : 13, avenue Kennedy; pour les handicapés de la vue : avenue des Nerviens. Entrée gratuite (jusqu'au 30 juin). — A la C.G.E.R., 12, rue des Boiteux : Exposition « La médecine populaire ». Ouvert tous les jours, de 10 à 18 h, jusqu'au 17 mai.

**DIEST** : Au Musée Communal : Exposition « Préhistoire dans la région de Diest ». L'exposition est ouverte, en semaine, de 9 à 12 h et de 14 à 17 h; le dimanche, de 9 à 12 h et de 14 à 18 h. Entrée gratuite (jusqu'au 28 juin).

**IXELLES** : Au Centre Culturel de Boondael (ancienne chapelle) : le peintre Claude Manesse expose jusqu'au 30 avril (tous les jours, de 14 à 19 h).

**LOUVAIN** : Au Musée Provincial Van Humbeeck-Piron, 108, Mechelsevest : Exposition « Images anversoises de dévotion depuis la Contre-Réforme jusqu'à la Révolution française ». L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le mardi, jusqu'au 30 novembre 1981.

24 **BRUXELLES** : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B », 61, rue du Marché-aux-Herbes : « Métiers d'Art de la Province de Liège » (jusqu'au 10 mai).

26 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon International TAPEX (jusqu'au 29 avril).  
**GREZ-DOICEAU** : Procession équestre de la Saint-Georges.

## MAI 1981

1 **BRAINE-L'ALLEUD** : Compétition de 40 montgolfières au Collège Cardinal Mercier (également les 2 et 3 mai).

**BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Forum des Nations (jusqu'au 13 mai). — Foire Commerciale et Expo Printemps 81 (jusqu'au 17 mai).

2 **BRAINE-L'ALLEUD** : Soumonces en musique avec les gilles brainois « Les Infatigables ».

9 **IXELLES** : Au Centre Culturel de Boondael : Exposition de peinture et de sculpture (jusqu'au 17 mai).

10 **BRAINE-L'ALLEUD** : A l'église Saint-Etienne : la Missa Brevis de Palestrina.

11 **BRAINE-L'ALLEUD** : A la Salle Daf du F.S.C. : Exposition de collections belges d'art européen (jusqu'au 24 mai).  
**BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon SADIBEL (jusqu'au 15 mai).

15 **BRUXELLES** : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B » : Aspects des Métiers d'Art de Flandre Orientale (jusqu'au 31 mai).

17 **GRIMBERGEN** : Procession de Saint-Servais (à 11 h).

**HAMME-MILLE** : A la Chapelle Saint-Corneille (hameau de Mille) : Messe solennelle à 10 heures, suivie de la Procession

Saint-Corneille avec la participation de groupes historiques et de plus de deux cents cavaliers venus de toutes les régions du pays.

21 **IXELLES** : Au Centre Culturel de Boondael, à 20 h 30 : Concert de violon et guitare par le Duo Snow GARMBA.

23 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon des Antiquités et de la Brocante (juqu'au 31 mai).

24 **BRAINE-L'ALLEUD** : Grand Cortège du 850<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la commune.

28 **LOUVAIN** : Fêtes de Gambrinus.  
**NIVELLES** : Grande Braderie annuelle et Ascension d'un ballon.

## JUIN 1981

2 **BRUXELLES** : Au World Trade Center (Salle d'Exposition de la Province de Brabant) : « Tours et Monuments du Brabant » (jusqu'au 19 juin).  
**MAZENZELE** : Concours annuel de tir à l'arc (à 10 h).

5 **BRUXELLES** : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B » : Métiers d'Art de la Province de Limbourg (jusqu'au 21 juin).

7 **BRAINE-L'ALLEUD** : Week-end d'animation (spectacle permanent, jeux, rallye, expositions dans les fermes, etc.). Egalement le 8 juin.

**HAL** : Procession historique de Notre-Dame de Hal et grand pèlerinage à la Vierge miraculeuse.

8 **TERNAT** : Corso fleuri (à 15 h).  
**ZOUTLEEUW (LEAU)** : Procession historique de Saint-Léonard.

13 **OHAIN** : Grande Foire des artisans et brocanteurs (également le 14 juin).

14 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Exposition canine.  
**KESTER** : Sortie de l'Ommegang.

21 **BRAINE-L'ALLEUD** : Première Marche nationale de la Fédération francophone de marches populaires.

24 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : World Radiology Expo (jusqu'au 30 juin). — 15<sup>e</sup> Congrès International de Radiologie (jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet).

26 **BRUXELLES** : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B » : le cartonier Lucien Meert expose jusqu'au 12 juillet.  
**IXELLES** : Au Centre Culturel de Boondael : le peintre Siraut expose jusqu'au 30 juin.

27 **BRAINE-L'ALLEUD** : Fête de l'Eté — Marché d'Echanges — Artistes de rues — Feu de la Saint-Jean — Bal populaire (également le 28 juin).

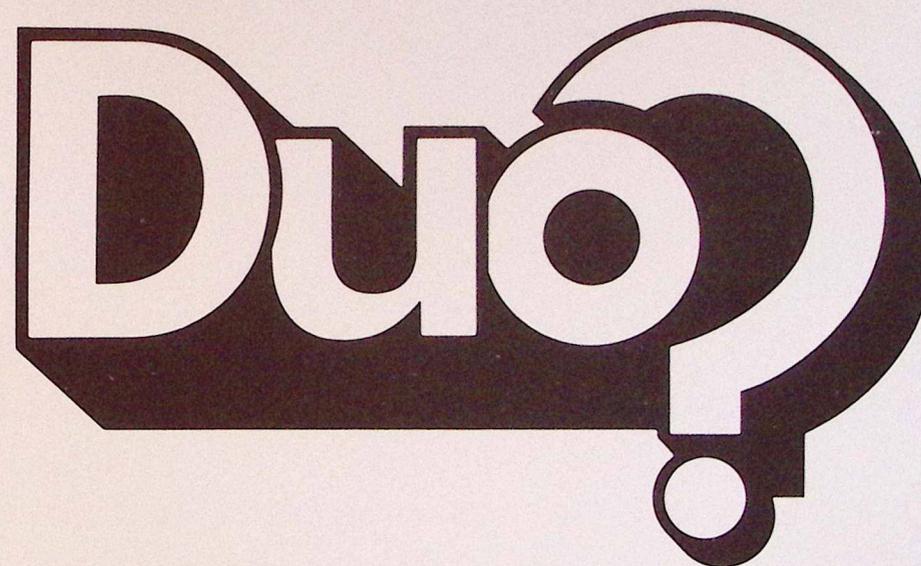
28 **WAVRE** : Grand Tour de Notre-Dame de Basse-Wavre.

## JUILLET 1981

2 **BRUXELLES** : A la Grand-Place, à 21 h : Ommegang de Bruxelles. Il s'agit d'un splendide spectacle haut en couleur évoquant les fastes d'une fête donnée, en 1549, en l'honneur de Charles Quint et de sa Cour.

4 **OPWIJK** : Procession équestre de la Saint-Paul avec la participation de nombreux groupes historiques et folkloriques.

**DUO?** deux chances de gagner  
**DUO?** tous les mois, une tranche spéciale  
**DUO?** une chance de plus de mettre  
la chance de votre côté



le double billet-chance  
de la  
**Loterie  
Nationale**